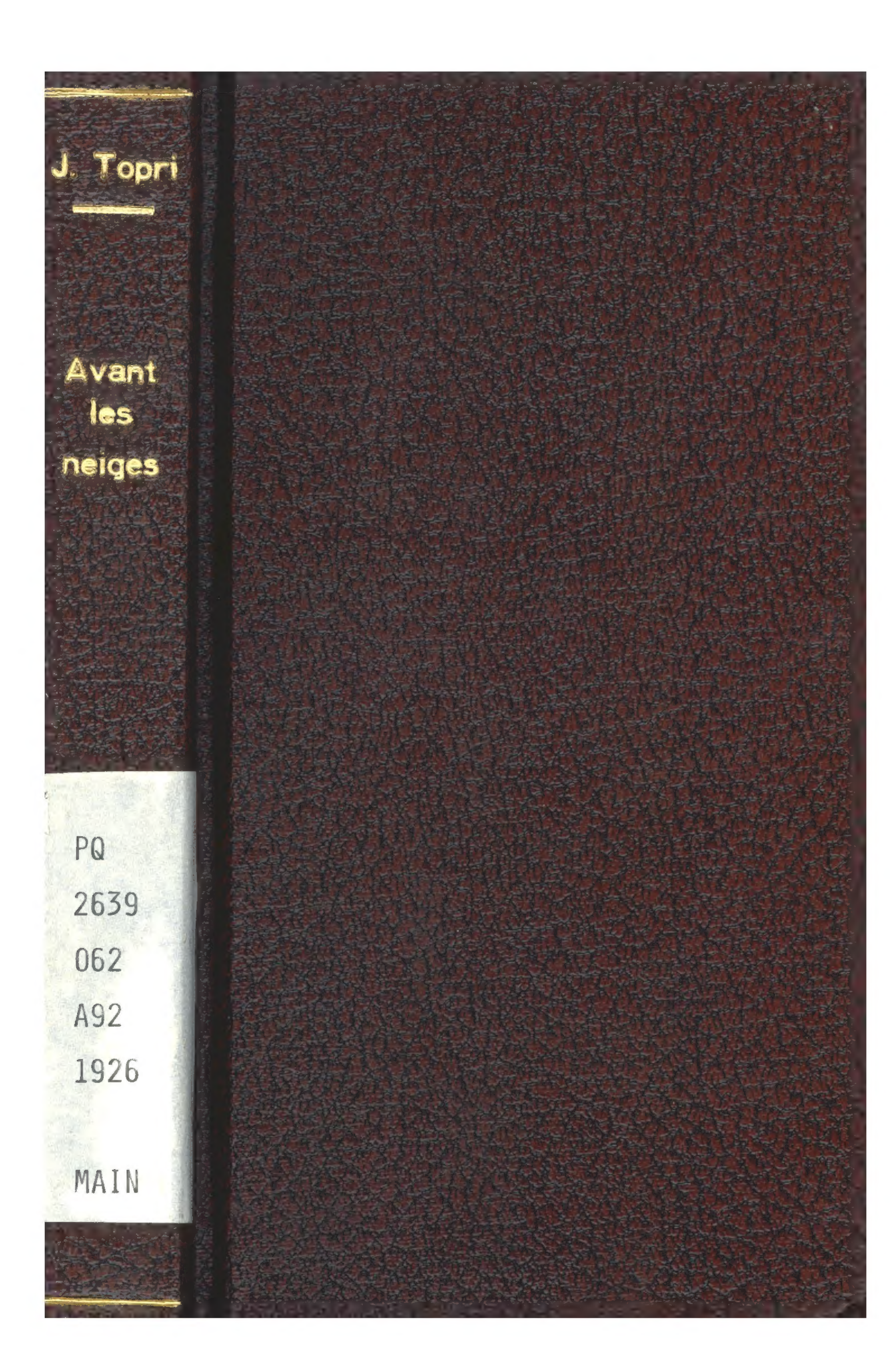
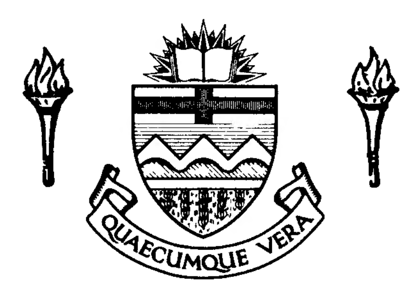
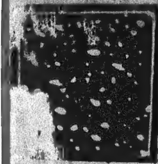
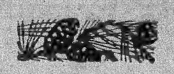
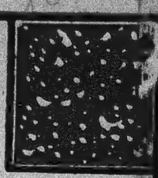

J. Topri
Avant
les
neiges


QUAECUMQUE VERA



J. TOPRI





AVANT les NEIGES

PARIS, 5 RUE BAYARD

Avant
les Neiges

J. TOPRI



AVANT LES NEIGES

Roman Canadien

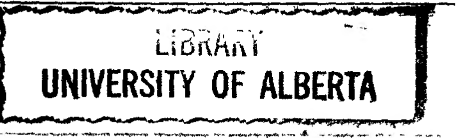


PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE



5, rue Bayard, 5


LIBRARY
UNIVERSITY OF ALBERTA

A mes amis de France.

Avant les Neiges

PREMIÈRE PARTIE

L'essai

I

Vers l'Ouest.

— C'est cela, le Canada ?

Cette question, des milliers d'émigrants sur la route d'Ottawa à Winnipeg se la sont posée à eux-mêmes ou bien l'ont adressée aux agents d'émigration qui les accompagnaient : question angoissante et railleuse à la fois dans la bouche de ces bonnes gens marchant à l'inconnu, loin de leurs beaux pays d'Europe, vers des contrées qu'on leur avait dépeintes si riches, si attrayantes : un vrai fruit mûr et succulent pour qui se hâterait seulement de le cueillir !

Et voici que des centaines, des milliers de kilomètres se déroulent, et la forêt vierge succède à la forêt vierge, sombre chaos d'arbres secs et verts enchevêtrés, que parsème de tous côtés, non moins triste et effroyable, un amas sans fin de roches graniteuses de toutes dimensions et de toutes couleurs.

Puis, ce sont des lacs, des marécages et encore la forêt vierge, avec toujours l'amoncellement et le pêle-mêle des roches arides.

Déjà, le soleil s'est levé et s'est couché sur l'immensité inquiétante de ces solitudes stériles. Le rapide file à toute vitesse : on dirait qu'il a hâte de franchir ces espaces dont la vue seule épouvante même les hommes forts, ceux qui marchent à l'Ouest, à la recherche de la bonne terre... Quel spectacle éclairera l'aurore nouvelle?

Le jour point, un beau jour de mai nouveau. Voici le lac Supérieur qui s'étend à perte de vue, secouant ses mille et une vagues frisées de blanc. A droite, encore et toujours, la forêt vierge, les roches, les fondrières, l'éternel chaos de toutes choses.

— Monsieur l'agent ! Monsieur l'agent ! C'est cela votre Canada ?

Ce cri d'alarme est jeté par une jeune Ecossaise aux joues de feu, à la langue active, une vraie petite mouche bruyante qu'on entend ici, là, partout ; qui s'attaque à vous, à moi, à tous, pour que ses émigrants — car elle les fait siens — ne trouvent pas le trajet trop long et la fatigue trop dure. Ses émigrants, ce sont beaucoup d'Anglais à la face glacée, et quelques Ecossais dont la jovialité franche jette la note gaie dans le compartiment sombre. Ainsi se mêlent les hommes

comme les choses ; ainsi, à la première lueur du printemps, les crocus à robe claire saillent de l'herbe sèche et sourient aux arbustes encore endormis.

Avec tout ce monde voyage aussi, depuis Ottawa, une famille de Canadiens-Français : Joseph-Jean-Baptiste Laramée et sa femme, et leurs deux enfants : Scholastica, rieuse espiègle de six ans, et Willie, petiot joufflu, joli comme un amour, mais tellement craintif qu'il ne quitte pas les bras de sa mère.

Laramée est un bel homme à la fleur de l'âge, vrai spécimen de sa race, ayant cheveux et moustache noirs, œil noir de même, tout pétillant d'intelligence et de gaieté. Amanda, sa femme, paraît très délicate. Elle aussi a les cheveux et les yeux noirs, et sa figure est si douce qu'en la regardant on ne peut s'empêcher de penser à la Vierge et aux anges.

Quant aux enfants, ils sont tous les deux les portraits vivants de leurs parents, à tel point qu'en regardant l'un on est certain d'avoir vu l'autre, et aussi le père et la mère.

Mme Laramée, souriante et heureuse, berce Willie bien tendrement, fredonnant dans son esprit et dans son cœur l'hymne angoissé qu'elle apprit jadis au couvent d'Oka (village du Québec, entre Montréal et Ottawa).

Ange des cieux, que seras-tu sur terre ?
Homme de paix, ou bien homme de guerre ?
En attendant, sur mes genoux,
Ange aux yeux noirs, endormez-vous !

Pauvre mère, si les voiles qui lui cachent l'avenir pouvaient se déchirer et lui montrer son beau petit Willie devenu si

malheureux sous le nom de Trappiste Bishop !... Mais les voiles épais derrière lesquels l'avenir se dérobe sont tissés de fils qu'on ne rompt pas. Dieu l'a voulu ainsi. Dieu est bon !... Mme Laramée sait tout cela ; aussi, elle n'est pas inquiète, la bonne petite mère !

Cependant, l'Ecossaise vient de crier :

— Monsieur l'agent, c'est cela, votre Canada ?...

Et des rires moqueurs ont répondu à la saillie. Çà et là, des têtes se lèvent par-dessus les banquettes : décidément, on s'éveille joyeux ce matin !

Laramée et quelques hommes sont debout ; ils bâillent, ils s'étirent. Voilà déjà qu'un petit cercle s'est formé autour de M. l'agent ; le soleil brille à la crête des sapins argentés, et, après cette nuit longue et lourde comme le sont toutes les nuits dans les convois d'émigrants, les bavards, certes, sont heureux de se rapprocher et de causer.

M. l'agent sourit. Il sourit toujours : il le doit ainsi pour encourager son pauvre monde qui, malgré tout, ne cesse de douter un peu.

— Oui, Mademoiselle, ceci est le Canada ! Mais pas le vôtre : oh ! ne vous effrayez pas !... Votre Canada, vous le verrez demain ; un tout autre Canada que celui-ci !

— Eh bien ! je l'espère. Ceci n'est pas un pays, c'est un désert où l'on mourrait de faim et d'ennui.

— Détrompez-vous, Mademoiselle. Ce pays est habitable et habité plus que vous ne le pensez, et ceux qui en ont fait leur séjour l'aiment tellement que rien ne peut les en arracher. Si un jour ils le quittent, ce n'est jamais pour bien longtemps : ils y reviennent comme malgré eux.

— Et que font, je vous prie, ces malheureux parmi les arbres et les roches ?

— D'abord, il y a des mines dans ces parages ! Ces milliards de pierres entassées les unes sur les autres, et qui vous effrayent tant, savez-vous qu'elles contiennent du fer, du nickel, de l'or même ? C'est une richesse incalculable, illimitée pour l'avenir... A présent, déjà outre le bois qui se vend cher, nos forêts couvent un trésor que vous ne soupçonnez pas : je veux dire une abondance incroyable de bêtes sauvages aux fourrures fines et chaudes : castors, renards, loups, lynx, etc., sans parler des orignaux, des cerfs, des ours...

— De grâce, arrêtez, Monsieur l'agent ! Vous m'effrayez avec vos bêtes féroces.

— Pardonnez, Mademoiselle, vous n'êtes pas comme les trappeurs qui, eux, ne demandent qu'à les rencontrer... Et laissez-moi vous dire ceci : à mon avis, malgré ses dangers, et sans doute à cause de ses dangers, il n'est rien d'intéressant comme la grande chasse aux animaux sauvages.

Il parlait avec enthousiasme, comme un chasseur enragé qu'à ses jours libres il était. Près de lui, Laramée, tout oreilles, s'agitait. Soudain, il s'enhardit, se lève, et tournant la tête du côté de sa femme :

— Manda, viens icitte ! lui crie-t-il.

Manda, sans hésiter, sans murmurer, comme une bonne petite dame qui veut toujours faire plaisir à son mari..., Manda dépose sur la banquette le cher Willie qui dormait encore.

— Ne le quitte pas ! dit-elle à Scholastica.

— Non, maman !

Le cercle des causeurs s'ouvrit, et Mme Laramée fut reçue dans le groupe

avec respect et considération. Rien qu'à la voir, tous savaient à quoi s'en tenir sur son compte ; tous sentaient que de sa bouche de petite mère modèle des paroles suaves et sages allaient tomber. Elle parlait anglais suffisamment bien ; cependant elle tremblait un peu, ne sachant pas pourquoi on la citait à la barre de l'assemblée.

— Que veux-tu ? dit-elle à son mari.

Laramée se tourna vers l'agent.

— Monsieur, pria-t-il, veuillez donc répéter à ma femme ce que vous venez de dire !... Elle ne veut jamais convenir que la grande chasse a du bon !

M. l'agent sourit, hésite, puis sourit encore. Il regarde Mme Laramée, et, dans son œil gris, il y a une délicieuse malice qui crie : « Non, jamais pour rien au monde il ne faut dire la moindre chose qui puisse contrarier cette jolie petite dame ! »

Ce fut celle-ci qui parla, s'adressant à son mari :

— Tu vois, M. l'agent ne dit rien. Il sait, lui aussi, que la chasse, les grands bois, c'est bon tout au plus pour les sauvages et les gars qui n'ont pas de famille... Je suis bien sûre que M. l'agent ne cherche pas des colons pour les bois ! Pas vrai, Monsieur ?

— Très vrai ! Cependant, il y a aussi beaucoup d'argent à faire dans le commerce des fourrures.

— Oh ! Monsieur, de l'argent !... Mais l'argent n'est pas tout, n'est-ce pas ? Nous avons des enfants, et, dites-moi : est-ce une vie pour des enfants de rester ainsi des années dans les bois, sans école, sans église, sans jamais voir de monde ?

— Madame, il y a du monde dans les bois !

— Du monde ?... Vous appelez cela du monde : des sauvages et des coureurs de bois, des Indiens, des trappeurs ?... Monsieur, ça ne sait ni A ni B. Ils ne connaissent que leurs pièges, leurs fourrures, leur argent ! A nous, Monsieur, il nous faut plus que cela pour être heureux !

— Ah ! dites-nous donc ce qu'il vous faut.

— Je voudrais une petite maison blanche, pas riche, mais belle et propre, et des champs de blé tout à l'entour ; puis, quelques vaches dans la pâture, et une école, et une église, surtout une église, avec un bon prêtre qui s'occuperait des enfants.

Tous les Ecossais s'écrièrent :

— *That's right !...* C'est très bien ce que vous dites là !

A ce moment, une petite voix se fit entendre :

— Maman, maman ! criait Scholastica, Willie qui s'éveille !

Mme Laramée s'excusa et courut à son petit.

— Elle est intelligente, votre dame, déclara M. l'agent.

Et Laramée, malgré son insuccès, en ressentit beaucoup de joie.

On arrivait dans les parages du Portage-du-Rat — aujourd'hui Kenora, — où le long de la voie s'étalent des centaines de petits lacs, tous riant à qui mieux mieux au soleil du bon Dieu.

Nulle part au monde il n'y a d'eaux plus limpides que celles de ce lieu retiré : ici dorment de gentils étangs minuscules ; là s'étendent des nappes sans formes bien définies ; plus loin, des rubans de cristal se déroulent, déchirant la forêt, courant parmi les roches, comme de longs serpents qui s'enfuient. C'est tout un semis de miroirs géants au fond desquels les pins, les

roches, le train lui-même se mirent et se dessinent nettement dans la lumière des eaux, comme la nature dans la lumière du jour.

— Splendide ! s'écrient les Ecossais émerveillés...

— Il n'y a que cela ! soupire Laramée tristement.

Les Anglais regardent aussi, admirant à leur manière dans le silence de leurs âmes renfermées.

Et voici qu'apparaît le glorieux Lac-des-Bois, avec ses îlots sans nombre, ses petits canots à voiles blanches, et la ville-joyau : Portage-du-Rat, la rose des bois, la perle des roches, le nénuphar blanc délicieusement épanoui comme un sourire frais aux lèvres des eaux bleues.

. . . .

— Laramée, Laramée, oh ! ne regarde pas ainsi !

Eh ! qui donc peut ne pas regarder ?...

Laramée est tout yeux ; il tressaille ; il s'enivre de la verdure des îlots, de la fraîcheur de la brise, de la clarté des eaux.

— Oh ! se dit-il, que je voudrais vivre ici !

Voici que le train ralentit pour l'entrée en gare, et les employés crient :

— Dix minutes d'arrêt pour le lunch !

Vite les femmes se hâtent de faire un bout de toilette et de soigner les enfants, tandis que les hommes descendent et se promènent à grands pas.

Mais, que voit Laramée ? Du compartiment des bagages sortent des caisses, des ballots d'émigrants... Là, un homme, une femme, une fillette les surveillent attentivement. Laramée n'y tient pas ; il accourt, il s'enquiert :

— Excusez-moi, Monsieur : vous n'allez pas plus loin ?

— Non, pas de Prairie pour moi !

— Oh ! je vous envie !

— Eh bien ! pourquoi ne pas venir avec nous ?... Voici ma femme et ma petite fille Véra qui arrivent tout droit d'Irlande.

Laramée salua ces dames et continua :

— La chasse est bonne par ici ?

— Comment ? Vous ne savez pas, Monsieur ?... Ce district est connu comme le meilleur du Canada : un vrai paradis pour la chasse ! J'y ai passé quatre ans : je sais ce que je dis.

— Votre nom ?

— John Magee.

— Merci... et bonne chance !

— Que Dieu vous bénisse ! dit l'Irlandais en levant sa casquette.

Et le rapide reprit sa course vers Winnipeg et la Prairie.

— Manda, j'ai vu du monde, là, sur le quai !

— Du monde que tu connais ?

— Non... Un trappeur, et sa femme et sa fillette qui arrivaient d'Irlande... Il dit beaucoup de bien des environs du Portage.

Laramée parlait bas, timidement, le cœur plein de soupirs qu'il tâchait de ne pas exhaler. En l'écoutant, sa femme, elle aussi, sentait son cœur chavirer, car, à son insistance, elle comprenait que jamais son homme n'oublierait la forêt, et que partant, à brève échéance, leur essai dans la Prairie finirait peut-être par un triste fiasco.

Néanmoins, elle lutta.

— Joseph, disait-elle bien doucement, tu devrais être plus raisonnable. Fais donc cela pour les enfants !... D'ailleurs, nous n'avons pas encore vu la Prairie. Tu sais que mon frère s'y plaît... Prends courage,

Joseph ! Tu verras : nous ferons une belle maison, une maison à nous ; tu auras du blé, des vaches, des chevaux... Bientôt, Willie t'aidera, mon ami !

— Et moi aussi, je vous aiderai, papa ! s'écria Scholastica ; c'est moi qui trairai les vaches et qui conduirai les chevaux tous les jours !

Laramée ne parla plus. Anéanti, il regardait négligemment les lacs, la forêt et les amas de pierres... Mais, soudain, qu'a-t-il vu ? Qu'y a-t-il là devant lui ? Et pourquoi a-t-il pâli ?... Oui, là-bas, à l'orée de la forêt, immobile sur une grande roche, un jeune moose, la tête au vent, se détache; il semble regarder Laramée de ses grands yeux bruns et s'adresser à lui, cruellement :

— Hé ! où vas-tu, Laramée ? Où cours-tu donc ainsi ?

Le rapide se dépêchait...

— Cher Laramée, regarde, regarde encore !... Sais-tu, pauvre cher homme, que les bois vont finir... Hélas ! on t'arrache à nous, pauvre, pauvre Laramée !

Le jeune moose n'était plus qu'un objet minuscule à l'horizon lointain ; mais ses tristes yeux bruns étaient toujours tournés vers le convoi qui fuyait :

— Adieu, Laramée, adieu !

II

Pourquoi ils émigrèrent.

L'amour, dit l'Ecriture, est fort comme la mort, à laquelle rien ne résiste... L'amour fit même de Laramée, coureur de bois, un pauvre cultivateur à bail, sédentaire durant sept longues années continues. C'est à ce prix, d'ailleurs, qu'il obtint la main fluette de demoiselle Amanda Saint-Onge, peut-être la plus jolie, et certainement la meilleure de toutes les filles d'Oka.

Sans le lui dire, il l'avait beaucoup aimée au temps joyeux où le catéchisme et l'école les avaient mis en contact ; et, lorsque tout jeune encore, parce que ses parents étaient pauvres et rien que des ouvriers, il obtint d'eux la permission de monter aux chantiers, c'est à la petite Saint-Onge que, le dernier dimanche avant son départ, au sortir de la messe, il voulut lui-même annoncer la chose.

Il s'arrangea pour se trouver près d'elle et, marchant à son pas, il lui dit presque tout bas :

— Manda, je monte aux chantiers !

— Alors, il faudra que je prie pour vous tous les dimanches, puisqu'il n'y a pas de messe là-bas !

— Je vous remercie pour cette parole, mais encore j'aimerais mieux que vous priiez pour moi tous les jours, Manda !

Elle eut un joli sourire ; car, comme si elle l'avait attendu depuis longtemps, elle le saisit au vol, ce premier mot d'amour, si

charmant, si exquis, presque cruel, dirai-je, parce qu'il touche trop, ainsi dit, jetant devant la jeune fille non seulement le cœur, mais l'âme (et quelle belle petite âme!) de celui qui a osé penser à elle.

— Avez-vous un chapelet, du moins, dit-elle, pour prier lorsque vous serez dans la forêt ?

— Non, je n'en ai point, répondit-il presque coupable.

Elle tira le sien de sa poche et le lui tendit.

— Tenez, prenez le mien ! Et puisque vous le désirez, je prierai pour vous tous les jours, matin et soir, je vous le promets.

Joseph-Jean-Baptiste Laramée fut tout l'hiver aux chantiers. Puis il travailla sur les rivières, et enfin pour des années, se mit à courir les bois. Il aimait cela, c'était sa vocation : il était très heureux.

A de grands intervalles seulement il faisait une courte apparition à Oka, vers le temps de Pâques, pour remettre de l'argent à son père, embrasser sa maman, et saluer Amanda en lui montrant son chapelet, auquel pendait toujours la petite médaille en argent de la bonne sainte Anne.

— Vous voyez, Manda, je l'ai encore !

— Oui ; mais priez-vous du moins ?

— Un peu, et vous, Manda ?

— Puisque je vous l'ai promis !

Chaque fois qu'ils se revoyaient, ils se disaient les mêmes choses... Un jour — tous deux ils avaient vingt ans, — il osa ajouter :

— Manda, j'ai toujours eu foi en vos prières ; ce sont elles, je le sais, qui m'ont sauvé de maints et maints périls, et qui m'ont donné force, et courage, et conso-

lation loin de ma famille... et loin de vous ! Lorsqu'un chagrin venait, je prenais mon chapelet, le vôtre, et il me semblait alors que vous étiez tout près de moi.

La jeune fille l'arrêta :

— Joseph, dit-elle, je dois vous dire que Placide Duhamel veut cet été me demander en mariage.

Laramée vit rouge, tressauta et s'écria :

— Comment ? Lui ? Mais je le...

— Non ! ne le blâmez pas !... Sait-il seulement que vous m'aimez ?... Et, fit-elle avec un soupir, le sais-je bien moi-même?

— Que dites-vous là, Manda ? Oui, je vous aime !... Et c'est moi qui vais de ce pas trouver votre père et votre mère. Vous le voulez bien, n'est-ce pas ?

— Joseph, je n'ai jamais aimé que vous !

Les Saint-Onge appartenaient à la terre; aussi loin qu'on pût se souvenir, jamais aucun d'eux n'avait couru les bois. Aussi, la demande de Joseph - Jean - Baptiste Laramée déplut beaucoup aux parents d'Amanda. Le père était même très irrité.

— Non, répondit-il, je ne donnerai pas ma fille à un homme qui n'est jamais chez soi !

Laramée connaissait le père Saint-Onge comme le plus tenace, le plus têtu de tous les hommes de la paroisse... Il réfléchit un instant, rien qu'un instant, pour autant qu'un pauvre jeune homme puisse réfléchir aux heures du mariage.

— Monsieur Saint-Onge, dit-il, qui vous dit que, marié, je ne resterai pas chez moi ?... J'ai un peu d'argent ; et si vous voulez bien parler plus loin, je vous dirai qu'avant d'épouser Mlle Amanda, je louerai les terres de la Mission (Sulpiciens) que

mon père a toujours travaillées. Que dites-vous de cela ?

Papa Saint-Onge était bien attrapé, lui qui, avec tant d'impatience, attendait pour sa fille la demande de Placide Duhamel, l'héritier présomptif du plus riche fermier de tout le comté Labelle... Il voulut vite se reprendre.

— Ecoute-moi bien, Laramée ! Tu ne sais pas que les Duhamel ont de bonnes vues sur Amanda?... Et elle-même, penses-tu qu'elle te préférera au fils Duhamel ?

Laramée souriait, et Amanda, qui naturellement écoutait dans la chambre voisine (honni soit qui mal y pense!), Amanda un peu confuse, mais confiante, ouvrit la porte et vint à son père.

— Papa, dit-elle, tout le monde sait que les Duhamel sont riches, très riches, et que les Laramée sont plus pauvres que nous ; mais je n'ai jamais songé à devenir la femme de Placide Duhamel.

— Alors, c'est Laramée que tu aimes ?

— Oui, papa, depuis toujours !

Papa Saint-Onge baissa la tête et se mit à réfléchir ; mais Amanda lui passa son petit bras autour du cou, et l'embrassa tendrement :

— Je suis triste, dit-elle, si je te fais de la peine !

Mais le père lui rendant son baiser :

— Tu es une bonne et sainte fille ! Et, puisque tu as choisi, si Laramée consent à signer un bail de sept ans avec les Pères de la Mission, je ne dirai pas non !

Amour, amour, voilà bien de tes coups !... Un mois plus tard, Laramée, coureur des bois, était établi fermier à bail sur les terres rocheuses qui longent la rivière d'Ottawa ; et, pendant sept ans, il tint bon, malgré les revers, les tracas, les

fatigues continuelles qui sont l'apanage de l'ouvrier pauvre, surtout lorsque le sol qu'il cultive est ingrat.

Regretta-t-il la vie indépendante et capricieuse d'autrefois ? Et lorsque, printemps et automne, il vit dans le ciel bleu les oiseaux qui passaient, souffrit-il beaucoup, beaucoup ?... Jamais nul ne le sut. Seulement, parfois, il était très nerveux ; à certains jours, il vous maniait la faux, la hache ou la pioche avec une rage qui en disait long. Alors, sa femme l'interpellait, câline et rieuse :

— Joseph, tu as encore ton chapelet ?

Et elle était là devant lui, si belle, si douce, si fine (intelligente), que, pour lui plaire, il eût volontiers signé et resigné l'acte de mariage et le bail de sept ans, non pas une fois, mais dix fois, et pour toute sa vie.

Un soir pourtant — c'était pendant l'hiver de la septième année, — il y eut entre eux un fâcheux incident. Laramée était penché sur le journal, et sa femme, y jetant un coup d'œil en travaillant, lui demanda :

— Joseph, qui est ce monsieur dont le portrait est là sur le papier ?

— Quel monsieur ? Tu veux dire cet imbécile, avec des chaînes aux pieds et aux mains, et qui rit si bêtement ?

— Oui. Est-ce un fou ? ou un bandit ?

Laramée étant Français, *né malin*, eut un trait d'esprit qu'il jeta vers sa femme et ne put rattraper.

— Ça, s'écria-t-il, c'est Laramée, marié et cultivateur à bail des roches d'Oka !

Elle s'arrêta net. Un soupir s'échappa de ses lèvres ; elle chercha une chaise où appuyer sa faiblesse qui devenait extrême. Mais lui la vit pâlir : il l'attira dans ses

bras, sur ses genoux ; et elle s'abandonna à son étreinte comme un enfant, parce que, vraiment, son cœur souffrait trop.

— Joseph, gémissait-elle, tu étais donc malheureux, et tu ne me l'as pas dit ?

— Non, non, ma chérie, je ne suis pas malheureux, puisque tu es ici !... Manda, il n'y a pas de mari plus heureux que moi !

— Vrai ? Ce n'est pas moi qui suis la cause de tes peines ?

— Non, assurément non !

— Qui donc alors ?

— Mais ce sont les roches, les roches d'Oka !... Vois-tu, ma femme, je suis fatigué de retourner cette terre stérile. Il y aura sept ans à la Saint-Marc prochaine que nous sommes ici à nous éreinter tous les deux sur ces sales pierres qui ne nous appartiennent même pas ! Et qu'y avons-nous gagné ?... Quelques piastres ! En tout, moins que je ne mettais dans ma poche en six mois lorsque je faisais la chasse. Ah ! la chasse !

— Joseph, tu sais bien qu'il ne faut plus songer à retourner aux bois !

— Manda, je ne signerai pas un nouveau bail.

— Oh ! non ! pour cela, tu as raison ! J'y ai moi-même pensé : il est temps que nous fassions quelque chose pour les enfants... Ecoute, Joseph, si nous allions dans l'Ouest ?

— Dans l'Ouest ? Oui... pourquoi pas ? On pourrait y songer !

— Eh bien, je vais donc tout de suite écrire à ma tante du Manitoba et à mon frère de l'Assiniboine : le journal dit que c'est dans l'Assiniboine qu'on trouve les meilleures terres.

Il la serra contre son cœur, heureux

comme un captif qui voit tomber ses chaînes. Et la bouche dans ses cheveux, près de son oreille, il murmura :

— Tu es la plus sage, la meilleure, la plus sainte de toutes les femmes !

Elle lui effleura la joue d'un baiser sonore ; et, s'échappant de ses bras, s'inclina devant lui comme devant un prince.

— Je salue, dit-elle, Monsieur Joseph, mon bon mari, libre et riche fermier du Nord-Ouest !

Cette nuit-là, et tous les jours et toutes les nuits depuis, ils ne firent plus que rêver de leur joli *homestead* dans l'Assiniboine lointaine.

III

Chez tante du Manitoba.

Laramée ne fit pas long feu chez Mme Lami, sa tante du Manitoba. Le long passage à travers l'Ontario avait ravivé ses instincts de coureur des bois au point de le rendre maussade ; et malgré sa meilleure volonté, lorsque son cousin Herménégilde, qui était venu les prendre en voiture à la station, lui montrait, en traversant Winnipeg, l'Hôtel de Ville, les banques, les magasins, il ne trouvait pas cela de son goût... Amanda non plus ne semblait guère s'intéresser à la grande ville. Il est vrai qu'à cette époque, au déclin du siècle passé, Winnipeg sortait à peine de ses langes, et nos émigrants avaient vu Montréal et Ottawa ! Pour être juste, il faut dire qu'à Winnipeg, ce jour-là, il pleuvait, et quand il pleut le long de la Rivière-Rouge, les chemins de terre collante sont affreusement sales et désespérément longs.

Mais l'accueil que les Laramée reçurent à Saint-Norbert les remit un peu d'aplomb... Tante Lami les étouffa l'un après l'autre tous les quatre, tant elle les serra fort dans ses bras de fermière toute-puissante, et ses trois grands garçons firent tout ce qu'ils purent pour plaire aux cousins et cousines qu'ils n'avaient jamais vus.

A quarante-six ans, tante Lami avait conservé toute sa santé, comme l'indiquaient ses joues rougeaudes, sa taille

solide et ses yeux vifs. Depuis huit ans que son mari était mort, elle dirigeait elle-même l'exploitation laitière qui leur avait donné tant d'aisance. Ses fils d'ailleurs la secondaient magnifiquement.

Leur terre de trois cent dix arpents s'étendait le long de la Rivière-Rouge, des clôtures la divisant en plusieurs lots pour des pacages successifs et pour la réserve de foin.

Tout autour de la cour et des écuries se dressaient trois rangées de pruniers sauvages qu'en ces jours printaniers un frimas de fleurs blanches ouatait mollement. A droite, de gros érables encadraient le jardin. Près des plates-bandes soignées, les instruments aratoires réunis en faisceau attestaient le labeur récent et la prévoyante économie de la fermière.

Quant à la maison, bâtie en forme de cottage, c'était un petit nid de propreté et de grâce, surtout le salon qui contenait des meubles de prix, même un piano et des violons. Sur la table gisaient des livres et des revues, en français et en anglais, comme il convient à des paysans riches qui, aux heures de repos, veulent en se délassant cultiver leur esprit et leur cœur.

Laramée et sa femme se réjouirent sincèrement de trouver leurs parents si bien établis. Après un copieux repas, Willie s'endormit, et comme les garçons sortaient pour se rendre à leurs travaux, l'un d'eux appela Scholastica :

— Viens avec moi, dit-il ; c'est toi qui vas lever les œufs des poules aujourd'hui !

— Et moi, dit Laramée, les jambes me démangent ; il faut à tout prix que je marche !... Ma tante, je vais voir votre domaine !

— Attends ! dit celle-ci, et tirant des grandes bottes d'une armoire : mets-moi cela ! commanda-t-elle ; car il y a peut-être un brin d'eau dans les bas prés !

Les deux femmes restées seules se sourirent, s'embrassèrent et s'assirent à côté l'une de l'autre, heureuses de pouvoir s'épancher librement et se montrer une douce affection autrement que de loin, ainsi qu'on devait le faire depuis si longtemps !

— Ma tante, que vous êtes bien ici ! disait Amanda. Si je pouvais seulement avoir un chez moi la moitié de celui-ci !

— Mais tu l'auras, ma chérie ! Vous êtes jeunes tous les deux, et le bon Dieu vous y aidera !

— Ah ! j'ai bien peur que Joseph n'aime pas la Prairie ! Moi-même, je pressens que ce sera si difficile !

— Sans doute, au début c'est toujours difficile... Si tu avais vu ce pays lorsque nous sommes arrivés, il y a vingt ans ! Ce n'était qu'un marécage aussi loin qu'on pouvait voir. Moi, je n'en voulais à aucun prix. « Allons dans la Prairie ! » disais-je à mon mari (que le bon Dieu ait son âme !) Mais il répondait : « Celle-ci est une bonne place pour tenir des vaches ! Et si près de Winnipeg ! Nous vendrons du lait ; tu verras !... » D'abord, nous n'avions qu'une petite cabane, où il pleuvait, et deux vaches. Les chemins étaient affreux ; je pleurais souvent. Mais j'étais bien folle, car mon mari (que le bon Dieu ait son âme !) travaillait à se faire mourir pour tirer l'eau des prés, et bientôt nous eûmes dix vaches et tout un troupeau !

— Combien en avez-vous maintenant, ma tante ?

— Trente-huit, je crois ; sans compter les génisses et les veaux.

— Et vous vendez tout le lait ?

— Oui ; cela donne moins d'ouvrage. Nous avons deux attelages sur les chemins, matin et soir.

— Que vous devez faire de l'argent !... Ce n'est pas étonnant que vous ayez une si bonne maison, de beaux meubles, et tant de choses qu'on ne voit pas à Oka, même chez les riches.

— C'est à mon pauvre homme que nous devons tout cela. S'il m'avait écoutée, nous serions dans la Prairie aujourd'hui, sans doute beaucoup moins bien qu'ici... Depuis, j'y ai souvent pensé, et je le dis à l'occasion aux jeunes dames et aux jeunes filles ; si une femme a un bon mari, un homme qui travaille et se mène bien, il vaut beaucoup mieux lui laisser choisir sa place lui-même... Mon mari (que le bon Dieu ait son âme !) aimait l'élevage et avait la Prairie en abomination ; d'autres aiment la grande prairie nue et détestent nos marécages, comme ils appellent nos prés... Mais puisque c'est le mari qui fait le plus d'argent, pour qu'il en fasse beaucoup, il faut qu'il soit content à la place qu'il préfère.

— Ma tante, dit Amanda, je me sens bien coupable.

Et elle lui conta tout : la romance du chapelet, le mariage, le bail de sept ans, les incidents du voyage, l'incertain troublant de l'avenir, avec un mari qui aimait tant la chasse !

— Laisse-le faire, conseilla tante, et prie bien la bonne sainte Anne.

A ce moment, on entendit : pan, pan, pan !... Quelqu'un secouait rageusement ses pieds sur les grosses planches qui s'étalaient devant la porte, comme on en voit

d'ailleurs partout, le long des chemins et des maisons, dans cet empire embourbé.

— Quelle saleté ! Mais donc, quelle saleté ! criait Laramée d'une voix courroucée.

D'un même bond, Amanda et tante s'élancèrent vers la porte. L'homme était là sur le seuil, ses grandes bottes crottées jusqu'aux genoux.

— Arrête, et ne pense pas que tu vas rentrer dans la maison avec des chaussures dégoûtantes comme celles-là !... Quelle idée t'a pris d'aller t'envaser ainsi ?

Amanda parlait d'autorité...

Laramée laissa tomber les bras.

— Manda, j'ai cru que je n'en reviendrais jamais ! Oh ! la sale terre ! Ça colle, ça colle, pire que de la glu ! J'ai vu le moment où j'y restais tout entier, mes bottes et moi ! Je tirais..., et plus je tirais, plus ça collait, plus j'enfonçais. Je me croyais fort; eh bien ! cette boue, elle vous mangerait son homme !... Dites donc, tante Lami, qu'avez-vous fait pour venir, vous enfouir dans cette colle ?

Tante Lami riait aux éclats... Manda courait chercher des souliers.

— Avance un pas, dit-elle, et tâche de ne rien salir.

Lui, en se déchaussant, continuait de maugréer.

— Salcperie, va ! Si la Prairie est faite de cette pâte, je vous la donne toute, ma tante !

— Console-toi : la Prairie ne colle pas. Au reste, ici même il ne colle que lorsqu'il pleut, et il pleut bien rarement, hélas !

— Ma tante, vous riez de moi ?

— Non, pas du tout !

— Vous avez dit : hélas !

— Oui, je l'ai dit, car sans pluie il n'y a

pas d'herbe, et sans herbe pas de lait... Si le bon Dieu et la bonne sainte Anne pouvaient seulement faire pleuvoir un brin tous les jours !

— Merci !... J'ai vu cela une fois, c'est assez ! J'en ai plein le dos... et plein les bottes, ajouta-t-il en riant.

— Au moins, as-tu vu les vaches de ma tante ? interrogea sa femme.

— Manda, parle-moi donc de cela ! Des vraies vaches de paradis..., toutes de la même couleur blanche et noire..., avec des pis gros comme des seaux!... Cela fait avoir faim et soif d'en avoir des semblables !... Mais cette sale boue !... Il est bien vrai qu'il n'y a pas de roses sans épines.

— Maman ! Maman ! criait Scholastica qui accourait au salon en montrant un gros œuf bleu qu'elle tenait dans la main droite, tandis que de la gauche elle serrait son tablier contre sa poitrine... Regarde ! Ceci est un œuf de canards qui font « couac, couac ». Et celui-ci — elle ouvrait son tablier au fond duquel luisait un œuf monstre. — celui-ci est un œuf d'oie..., tu sais les grosses poules avec de longs cous... Elles venaient toutes vers moi, le bec en avant pour me manger, mais cousin Herménégilde les a chassées avec son fouet.

— Alors, tu aimes bien tante Lami, qui a de si jolis oiseaux ?

— Oui, dit-elle avec un petit rire frisé.

— Tu vas donc rester avec moi, dit tante Lami ; et c'est toi qui iras lever les œufs tous les jours.

— Ma tante, je ne puis pas, parce qu'il faut que j'aide papa : c'est moi qui vais traire les vaches et conduire les chevaux dans la Prairie.

Alors seulement jetant les yeux sur le

parquet. Amanda vit le désastre irréparable.

— Miséricorde ! s'écria-t-elle ; Scholastica, où as-tu donc été ?... Regarde tes souliers, et ce que tu as fait sur le beau plancher de tante.

— Mais, c'est pas moi, maman ! C'est la boue... C'est pas comme à Oka icitte, tu sais... ça colle, ça colle... Tiens, regarde.

Elle faisait mine de vouloir lever ses petits pieds, sans y parvenir.

— Tante Lami, dit-elle, avec malice, je crois qu'il faudra que je reste avec vous : je ne puis plus me décoller.

Son père, ravi de la voir si gentille et de l'entendre si câline, l'enleva dans ses bras, au risque de casser les gros œufs.

— Ecoute, ma petite fermière ! c'est ton père qui te donnera des poules, des oies, des canards, tout ce que tu voudras... Et pour aller aux œufs, il n'y aura pas de boue collante à traverser, je te le promets.

— Quand partons-nous, papa ?

— Demain, ma gâtée ! demain de bon matin.

Tante Lami se récria ; mais Laramée fit remarquer que la saison des semailles avançait, et qu'il voulait arriver pour aider un peu son beau-frère, qui, d'ailleurs, les attendrait à la station, comme on se l'était écrit.

— Pourvu, ajouta-t-il, que ça ne colle pas là-bas comme ici !

— Pourvu, songea Manda, que ça y colle tellement qu'on ne puisse s'en décoller avant d'avoir fait fortune comme tante du Manitoba !

IV

L'arrivée dans l'Assiniboine.

— Manda !... Manda ! Eveille-toi donc, Manda !

— Oui, tout de suite... Qu'y a-t-il ?

— Regarde quel beau pays !

— Je ne vois rien, Joseph.

— Non ; c'est la Prairie !

Et la petite Scholastica, qui, elle aussi, regardait, demanda :

— Pourquoi c'est-il si vide icitte, papa?

L'express de l'Ouest était perdu dans une plaine sans limites et sans fin : aussi loin que la vue pouvait porter, au Sud, au Nord, à l'Est, à l'Ouest, pas une maison à voir, pas un arbre ; c'était plat, c'était vide et morne ; car la Prairie à cette époque était encore la vraie Prairie, comme qui dirait le Sahara ou le Gobi.

Laramée et sa femme longtemps restèrent sans parler, tant cette solitude monotone, cet engourdissement de tout un monde, les effrayaient et les attristaient.

Avec eux voyageaient cinq ou six familles d'émigrants, hommes barbus, aux yeux barbares, et femmes à l'air antique, avec des châles et des fichus coloriés sur la tête, et de grandes bottes que leurs courtes jupes laissaient voir tout entières. Même les petites filles étaient coiffées de mouchoirs et chaussées de bottes.

Ils venaient de Bukovine, ou de la plaine basse de Hongrie, ou peut-être des marais de la Pologne infortunée, et ils

paraissaient bien pauvres ; mais la vue de la Prairie évidemment remplissait leurs cœurs de joie et d'espérance... A eux qui dans les vieux pays avaient toujours servi comme des esclaves, à eux qui n'avaient jamais mangé que du pain noir, au point que leurs enfants appelaient le pain du Canada du gâteau, qu'importait la condition de la terre, puisqu'on la leur offrait gratis ?... Cent soixante arpents de belle Prairie, quelle aubaine !... Eux sauraient bien tirer profit de ce désert... Ils saluaient donc avec joie ces plaines immenses qu'ils adoptaient de tout cœur pour leur nouvelle patrie.

Laramée fit remarquer à sa femme combien ces pauvres diables paraissaient heureux. Elle répondit :

— Rien d'étonnant ; ne sont-ce pas toujours les plus pauvres qui sont les plus contents ?

Le conducteur du train faisait alors sa tournée matinale : un bon petit vieux rase et poudré de frais, figure rosée et cheveux de neige. Laramée lui demanda :

— Serons-nous bientôt à Lakeview ?

— Dans deux heures, sans accident.

— Est-ce un pays comme celui-ci ?

— Exactement ! C'est partout la même chose dans la Prairie.

— Il n'y a pas d'arbres, n'est-ce pas ?

— Non, pas dans les plaines, mais il y en a un peu le long des rivières et au penchant des collines.

— Vous aimez la Prairie, vous, Monsieur ?

— Oui... En été, c'est très joli : les fleurs brillent partout par milliards... Autrefois, il n'y a pas bien longtemps, des troupeaux de buffalos couvraient toute cette terre ; on ne voyait que des bêtes. Les Indiens et

les blancs les poursuivaient. C'était très intéressant.

— Mais il n'y a plus de buffalos ?

— Non, pas un. On les a massacrés à plaisir ; et beaucoup sont morts, un hiver, d'une maladie contagieuse.

— Et les Indiens ?

— Les Indiens ? On les a parqués dans de petites réserves, où eux aussi disparaissent... Cela fait un empire immense pour les émigrants.

Laramée regarda les Bukovins et continua :

— Mais sauvages pour sauvages, pourquoi n'y avoir pas laissé les Peaux-Rouges ?

— Les Indiens ne labourent pas, et, voyez-vous, ce pays n'est bon que pour les buffalos et les fermiers... Savez-vous pourquoi on a appelé ces plaines « la Prairie » ?

— A cause des herbes, je suppose... Cependant, il ne paraît pas que l'herbe pousse ici comme dans les prés de la province de Québec.

— Non... L'herbe de l'Ouest est rare, courte et fine ; mais telle quelle, c'était l'herbe des buffalos ; ces plaines étaient leur pré, leur pacage, leur prairie.

— Et maintenant, c'est le désert ! ajouta Laramée.

— Monsieur, ce ne sera pas le désert bien longtemps ! Tous les jours, il arrive des milliers d'émigrants de tous les pays d'Europe. Vous allez voir les premières fermes.

En effet, bientôt des champs labourés accoururent au-devant d'eux. Un petit homme, appuyé sur sa charrue, semblait attendre que les gros bœufs voulussent bien avancer ; une femme en bottes et des

enfants arrachaient des pierres ; là-bas, une pauvre cabane braquait au ciel un mince tuyau noir sur un petit toit de chaume ; et tout près était une autre cabane plus grande, évidemment pour les animaux. Laramée disait :

— Manda, regarde ton *homestead.*

Manda ne disait rien. Elle ne s'était pas figuré la Prairie si morne, ni si vide, ni si pauvre. Au moins, s'il y avait eu quelques petits arbres çà et là, ou une colline, un monticule, que sais-je ? quelque chose que l'œil attend pour s'y poser...

Néanmoins, des centaines de crocus bleus, là, sur les talus, souriaient à l'herbe fine qui s'apprêtait à verdir... Sur une mare, deux canards sauvages se dressaient et battaient de l'aile à cause du soleil, ce glorieux soleil de l'Ouest qui, de son ciel presque toujours pur, commande en maître à la terre de produire, aux oiseaux de nicher et aux hommes d'espérer.

La ville de Lakeview apparut bientôt dans sa virginale splendeur. De loin, on voyait seulement trois ou quatre bâtiments bas à toits plats, et un gros bloc à deux étages sur lequel on lisait : *Imperial Hotel ;* mais en approchant, on découvrait encore deux ou trois constructions plus ou moins achevées.

Près de la gare, il y avait aussi deux élévateurs, grosses caisses pansues qui engloutissent le blé ; et un peu plus loin s'élevait le moulin à farine, près duquel les fermiers campaient, laissant les bœufs à la mangeaille dodeliner de droite et de gauche leur fine tête aux gros yeux ingénus.

Aujourd'hui, le frère d'Amanda, M. Ovila Saint-Onge, maître de poste de Willow-

Grove, est sur le quai de la station avec sa bonne et digne femme, Rose-Alma, née Perrault, de Saint-Jérôme, comté de Terre-Bonne.

Vous pensez s'il y eut de la joie folle et quelques pleurs, lorsque s'enlacèrent à pleins bras celles qui depuis quatre ans ne s'étaient plus revues !

— Vous voilà enfin !... Ah ! chérie... Et cette poupée de Scholastica, comme elle a grandi... Et ce cher petiot, qu'on dirait un ange du paradis !...

La première effusion passée, M. le maître de poste de Willow-Grove dut, pour satisfaire aux coutumes du pays, présenter son monde à M. le maître de poste de Lakeview, à M. l'agent de la station, à M. Donald, l'agent des *homesteads*, à M. Keller le forgeron, à des dames, à des filles, à tous ; car la population entière de Lakeview se porte à la station deux fois par jour pour le passage de l'express...

L'express est pour eux tous la civilisation qui passe, et l'homme s'y raccroche naturellement comme il peut. D'ailleurs, il n'y a pas d'autre délassement au sein de cette ville-embryon perdue dans l'immensité vide du Nord-Ouest.

Dignement, comme un homme qui se sait au-dessus des autres par ses fonctions officielles et par l'honneur qu'il a de recevoir du beau monde, M. Saint-Onge dirige lentement sa petite caravane vers l'*Imperial Hotel*, où il installe ses hôtes dans un petit salon privé, le coin réservé au monde civilisé. Bientôt M. Trépanier, le digne hôtelier, et sa charmante dame viennent les saluer...

— Des Canadiens !... Ah ! voilà qui est bien... On est toujours si heureux de voir

de son monde !... C'est que, vous savez, il n'y a guère que des « types » par icitte.

C'était Mme Trépanier qui pérorait ainsi.

— Parlez, parlez, les femmes ! dit M. l'hôtelier ; nous autres, on va à nos affaires !

Les hommes sortirent, et leurs affaires les conduisirent directement à la buvette, où les « types » vidaient de grands verres en criaillant dans des langues impossibles.

Laramée les regardait, un peu défiant, car, lui aussi, aux chantiers, il avait rencontré des types, et son avis était qu'il vaut mieux les voir de loin que de près.

— Ne faites pas attention à ces individus, dit M. Trépanier d'un ton méprisant, c'est pire que des bêtes !... Vous allez voir !

Il cria :

— Videz vos verres !...

Ce fut fait en une seconde. Alors, il prit deux bouteilles pleines et les mit sur le comptoir. D'un geste avide, les types s'en emparèrent et remplirent leurs grands verres tout à fait jusqu'au bord; puis, tous ensemble, le visage béat, ils levèrent le coude, dirent : « Salut ! » et, d'un seul trait, engloutirent le liquide de feu, bien anxieux qu'il n'en restât une seule petite goutte au fond du verre.

— Qu'en dis-tu ? glissa Ovila à l'oreille de son beau-frère. Ce sont des pionniers du Nord-Ouest ! Ils n'ont pas l'air appétissant, mais ils sont meilleurs qu'ils ne paraissent ! seulement, ils sont ignorants et méfiants à l'extrême.

— On les a trompés peut-être ?

— Oh ! ne m'en parle pas !... Viens voir la ville !

A ce nom de ville, Laramée ne put rete-

nir sa gaieté... Pour une ville, c'était une ville !... Les arpenteurs avaient tout simplement planté des piquets en lignes droites du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, indiquant ainsi les rues et les avenues de la cité future. L'herbe n'avait pas cessé d'y croître, malgré les efforts des voitures et des bêtes pour y laisser l'empreinte de leurs passages trop rares.

Saint-Onge expliquait à Laramée :

— Tiens, voici l'écurie de louage, où mes chevaux se reposent ; à côté, c'est la cour à bois. Là, tu vois la poste, puis le magasin général où l'on vend de tout. Cette construction qui s'élève sera l'école ; et cette bicoque de rien, c'est le bureau d'une espèce d'avocat ou notaire public... Ecoute-moi bien : n'y entre jamais !

— Pourquoi ? Est-ce un croche (courbe, boiteux, voleur) ?

— Oui. Il vend des lots de ville et des terres de Compagnies ; il prête sur hypothèques, écrit des lettres, fait des procès, et le diable et son train... Ici, tout le monde le déteste. Les fermiers disent qu'il les trompe et les vole ; lui, il dit que les étrangers sont des hypocrites et des bandits.

Justement, deux hommes sortaient de la bicoque en se querellant avec rage. L'un d'eux, un type barbu, marchant à grands pas, les deux bras pendant longuement le long du corps, hurlait à l'autre en mauvais anglais :

— Rends-moi mon *homestead !* Rends-moi mon *homestead !*

— Ça, dit Ovila, c'est Filip !

— Bonguienne, il va se jeter dessus !

— Non, non : il n'est pas méchant !

— Mais qu'a-t-il donc ? Regarde-moi cela !

— Oh ! c'est toute une histoire. une triste histoire !... Ecoute, cela t'instruira : elles sont intéressantes les choses de l'Ouest... Donc, Filip est un célibataire, un des premiers pionniers de Lakeview. Il avait un *homestead,* des bœufs, des vaches, des poules ; il était riche, quoi ! Mais Filip aimait beaucoup lever le coude et fumer des cigares à dix sous ! Il venait un peu trop souvent à Lakeview ; et ceux de Lakeview, tu sais, entre nous, s'ils savent te prendre un fermier, ils n'y manquent pas !... Or, Filip est simple, bonasse, idiot même à ses heures. Je crois bien qu'il y eut un complot pour lui faire prendre une hypothèque sur sa terre, avant même qu'il n'en reçût la patente. En tout cas, il eut de l'argent et du whisky, et des cigares à dix sous pour lui-même et pour d'autres. Trois ans après, il fallait rembourser capital et intérêts, et Filip, évidemment, n'y avait pas pensé. Alors, le meunier paya pour lui — afin de l'aider, disait-il ; — mais il fit transférer la terre à son nom, tout en promettant à Filip de la lui rendre à l'automne, s'il lui amenait son blé en payement. Filip conduisit son blé au moulin ; mais jamais, dit-il, il ne fut payé pour ce blé, et le *homestead,* au lieu de lui être retourné, fut vendu à un tiers. La terre valait deux mille piastres au moins, et l'hypothèque était de quatre ou cinq cents. Depuis lors, Filip est après eux: « Rends-moi mon *homestead !* Rends-moi mon *homestead !* »

— C'est dégoûtant ! affirma Laramée. Il n'y a donc pas de justice ici ?

— Nous avons un juge, même deux; mais la justice humaine ne peut pas toujours punir les coupables.

Au bout de la rue, Filip criait toujours :

— Rends-moi mon *homestead !* Rends-moi mon *homestead !*

Nos hommes rentrèrent à l'hôtel, où ils trouvèrent les femmes assises près d'une table délicieusement chargée.

— Venez vite ! leur dit Mme Trépanier.

Mais Laramée se mit à arpenter la salle en gesticulant comme Filip et en criant comme lui :

— Rends-moi mon *homestead !* Rends-moi mon *homestead !*

Mme Trépanier eut un rire fou, qui la mit hors concours tout de suite. Ovila et sa femme se tenaient les côtes ; Scholastica et Willie poussaient des cris de joie. Mais Manda effrayée demandait :

— Est-il devenu fou ?... Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ?

A la fin tout s'expliqua. Et pendant que dans la rue Filip criait toujours : « Rends-moi mon *homestead !* », pendant que dans sa bicoque l'espèce d'avocat tripotait les affaires, pendant que les types levaient le coude en gouaillant, le beau monde civilisé maniérait autour de la table luxueuse et alléchante.

Mme Trépanier, toujours bonne, se confiait à ses hôtes :

— Heureusement qu'on est là, nous autres, au milieu de ces sauvages !...

Et tous, consciencieusement, de répondre:

— Oui, vous l'avez dit ! Heureusement qu'on est là, un peu !

V

A travers la Prairie.

Les chevaux stoppèrent net ; et M. Saint-Onge se retournant :

— Vous n'êtes pas mortes, les femmes ? demanda-t-il avec un grain d'ironie.

— Mais non donc, mon haïssable ! lui rétorqua sa sœur, à la grande joie de Rose-Alma ; toutefois, ce n'est pas de ta faute si nous n'avons pas deux ou trois côtes brisées après une course semblable sur tes beaux chemins raboteux !

— Mon oncle, dit Scholastica, je me suis mordu la langue un tout petit peu !

C'étaient deux jeunes broncos achetés d'un Anglais la semaine auparavant, deux bêtes magnifiques, qui ne demandaient qu'à bondir ; et ils étaient partis de Lakeview au triple galop, à la grande désolation des femmes, qui n'avaient pu répondre à un dernier adieu de l'aimable dame Trépanier.

Celle-ci pourtant, du seuil de l'hôtel, avec tant d'affection leur agitait son petit mouchoir blanc bordé de bleu !

Ce fut pour bien des milles une course effrénée. Au choc des pierres et des ornières, de roc en roc, le wagon sautait et s'abattait avec des cris secs de fer et de granit qui se choquent, se mordent, s'enlisent, comme s'ils voulaient se ciseler et se détruire. En vain, Saint-Onge, les deux jambes au cran d'arrêt, tirait sur les rênes tant qu'il pouvait : on ne retient pas des broncos.

Les braves bêtes étaient tout en nage. On entendait le feu de leur respiration haletante. Laramée pensait :

— On va être rendu à Willow-Grove en un rien de temps !...

Mais, tout à coup : paf ! On reste coi, cloué sur place. Seulement, les broncos levaient la tête et les oreilles, et reniflaient d'un air suspect.

— Il doit y avoir une bande de chevaux aux environs ! dit M. Saint-Onge.

En effet, d'un léger pli de terrain débouchèrent bientôt toute une troupe de coursiers superbes, suivis de jolis poulains qui gambadaient comme des jeunes princes.

Laramée mit un doigt dans sa bouche et lâcha un sifflet strident trois fois de suite. Aussitôt les chevaux de s'alarmer, d'accourir en cercle autour des petits poulains, et, les serrant au milieu de la bande, de les pousser devant eux, en hâte, loin du danger.

Les chevaux de Saint-Onge partaient aussi en hennissant. Ah ! s'ils avaient pu, comme autrefois, s'élancer libres et farouches en compagnie de leur tribu altière ! Mais l'homme est le maître : les broncos s'en rendirent compte bien vite, et, peut-être pour se venger, ils se mirent à marcher au pas.

On arrivait près d'une maison en planches de respectable dimension, la demeure d'un riche Anglais.

— Est-ce chez vous icitte, mon oncle ? demanda Scholastica.

— Non, ma petite. Chez nous, c'est encore beaucoup plus loin, à dix milles d'ici.

— Pourquoi, insinua Laramée, aller chercher une terre au bout du monde, alors qu'il y en a tant d'inoccupées près du chemin de fer ?

— D'abord, répondit Saint-Onge, nous allons aussi avoir une ligne près de chez nous : on y travaille déjà du côté de Kirkella... Mais, comme tu dis, j'aurais pu prendre mon *homestead* près de Lakeview. Cependant, il y a bien des choses à considérer lorsqu'on vient s'établir dans un pays nouveau. A Lakeview, il n'y a pas d'eau.

— Comment ? Et le lac alors ?

— Il n'y a pas de lac... Ce doit être un savant de Winnipeg ou d'Ottawa, qui a nommé au hasard toutes les stations de la Prairie. Mais à Lakeview, il n'y a pas d'eau. Le thé que nous avons bu à l'hôtel a été fait avec de l'eau de pluie. Vous n'avez pas remarqué les tonneaux aux gouttières de toutes les maisons ?... En outre, il faut aussi du bois pour se chauffer et cuisiner.

— C'est vrai ! Vous avez du bois, à Willow-Grove ?

— Mais beau dommage ! Willow-Grove : le Parc-aux-Saules... Tu ne comprends pas l'anglais donc ?

— Oh ! je croyais qu'ici on avait peut-être des bois sans arbres comme des lacs sans eau !

— Tu verras !... Regarde-moi cette maison, là, devant nous ! Est-ce joli, hein ?... C'est la ferme d'un Roumain.

— Bonguienne, c'est superbe !

La maison en question ressemblait à l'étable de Bethléem, tant le style en était surprenant. M. le Roumain avait tout simplement coupé de longues bandes de gazon, qu'il avait empilées les unes sur les autres, jusqu'à la hauteur voulue, laissant des trous noirs béants en guise de portes et de fenêtres ; en gazon aussi le toit que supportaient quelques perches amenées de Willow-Grove. Ce fut vite fait, et le

Canada avait une ferme de plus!... Laramée était émerveillé.

— Et cette espèce de toit pointu, là-bas, par-dessus la butte, qu'est-ce que cela peut bien être ? demanda-t-il.

— Cela, c'est le *homestead* d'un Hongrois... Lui, il a été très intelligent : il a creusé à même dans la butte ; ainsi il n'avait que le toit à construire. C'est chaud, c'est à l'abri des vents, et solide à toute épreuve. Seulement, il devrait s'entourer d'une clôture pour que les bêtes ne montent pas sur le toit, qui est au ras du sol.

Laramée se tourna vers sa femme, l'ironie aux lèvres :

— Manda, tu seras satisfaite si je te creuse une maison dans la butte à Willow-Grove ?

— Oh ! à Willow-Grove, on bâtit mieux que cela ! dit Rose-Alma un peu choquée. Les Canadiens ne vivent pas dans des caves ni dans des écuries !

— Ne nous moquons pas, ma femme ! intervint M. Saint-Onge. Ces pauvres diables font ce qu'ils peuvent ; ce n'est pas de leur faute s'ils n'ont pas d'argent en arrivant ici.

— Faut-il bien de l'argent pour s'établir? demanda Laramée.

— Cela dépend : aux Anglais il en faut en masse ; aux Canadiens passablement, et aux étrangers pas du tout... Mais, crois-moi : dans quelques années, ces gueux seront mieux établis que nous tous.

— Ah ! comment font-ils ?

— Je ne sais. Mais le fait est qu'ils n'ont rien lorsqu'ils débarquent. Puis en quelques jours ils ont construit un logis. Je crois bien qu'ils travaillent nuit et jour, les femmes et les enfants tout autant que

les hommes... Alors, tandis que les femmes font le jardin et travaillent avec les bœufs, les hommes vont faire de l'argent chez les Anglais ou sur les lignes en construction.

— Quelle vie misérable ! s'écria Laramée.

— Oui, mais qui ne dure pas longtemps... Et, comme on dit : il vaut mieux manger d'abord son pain noir que son pain blanc !

Les broncos reposés s'étaient remis au galop. Dans le lointain on voyait poindre de jolies maisonnettes blanches, avec pour fond un long ruban de bois verts. Ovila annonça Willow-Grove !... Les maisons blanches, expliquait-il, appartenaient à des familles allemandes, des Bavarois, qui étaient si propres et qui mettaient tant d'ordre en toutes choses !... Non loin de là, parce qu'elle se cachait derrière les trembles, on ne voyait pas la ferme Saint-Onge, ou plutôt la Poste, comme on l'appelait ici.

L'évocation de la poste ramena Laramée au sentiment comique, qui ne le quittait jamais pour bien longtemps. Il prit le sac aux lettres, qui gisait lamentablement comme un chiffon sur le plancher du wagon, et, le faisant flotter au vent, il s'écria :

— Manda, sais-tu que tu as l'honneur de voyager avec la Royal Canadian Mail, la Poste royale canadienne ?

— Dis plutôt que c'est elle qui a l'honneur de voyager avec nous.

— Pardon, formula M. Saint-Onge. Ceci est bel et bien la Royal Canadian Mail qui vous transporte ; car tous les samedis je dois venir prendre la poste de Willow-Grove au bureau principal de Lakeview... Messieurs et dames, vous voyagez donc par la Poste royale canadienne ! Et que cela

ne vous effarouche pas ! Jusqu'à il y a deux semaines, la Poste royale canadienne était prosaïquement traînée par deux gros bœufs... Et ce qu'il y a de plus comique, c'est que parfois il n'y a pas une lettre, pas un papier, ni dans le sac que j'apporte à Lakeview ni dans celui que je reporte à Willow-Grove ! Mais la Royal Canadian Mail marche toujours.

— Quand je serai grande, j'écrirai à tante Lami du Manitoba ! affirma Scholastica.

Tout à coup, les broncos devinrent nerveux et firent un brusque écart, comme pour quitter le chemin. Des Indiens apparaissaient dans le lointain.

— Ils les ont vus ! dit Ovila. Voilà une chose que je ne puis pas comprendre : pourquoi ces chevaux ont-ils si peur des sauvages ? Et comment les reconnaissent-ils même à de grandes distances ?... Ils les sentent probablement !

— Les voit-on souvent ? dit Amanda anxieuse.

— Mais sans doute ! La Réserve est dans ces bois qu'on aperçoit derrière les fermes allemandes.

Mme Saint-Onge se pencha vers Amanda.

— C'est moi, dit-elle, qui le premier jour me suis effrayée des sauvages !

— Oui ? Comment cela?

— Nous étions arrivés à Lakeview de bon matin. Ovila engagea une voiture qui nous amena sur le *homestead* avec nos caisses et nos matelas. Alors il dit : « Il n'est pas tard ; je vais redescendre tout de suite au village et acheter quelques planches pour nous faire un abri. Toi, tu resteras ici avec les enfants ; je serai de retour avant la nuit... » On était en été ; les jours étaient longs, et il faisait beau

temps. Les Allemands n'étaient pas encore venus. L'après-midi passa, le soir vint, et pas d'Ovila ! Les enfants pleuraient, et je leur disais : « Ecoutons ! peut-être entendrez-vous votre père qui revient ? » On écoutait, mais on n'entendait rien. Alors je choisis une belle place au milieu des arbres, j'étendis les matelas, et je couchai les enfants. Eux criaient : « Maman, j'ai peur ! Maman, j'ai faim ! » Cependant, ils avaient bien mangé du pain et de la confiture que j'avais apportés d'Oka... Tout à coup, il me sembla entendre un bruissement parmi les branches. Je frémis tout entière, pensant aux ours, aux loups, aux serpents... Et, me retournant, je vis un grand sauvage qui me regardait, à quelques pas dans la Prairie !... Je joignis les mains et me mis à pleurer. Mais lui s'éloigna un peu, pour me rassurer sans doute. Il parlait doucement dans sa langue ; puis — tu n'y penserais pas ! — il fit le signe de la croix, me sourit et s'éloigna rapidement... Je n'avais plus peur ; au contraire, j'aurais voulu qu'il restât pour nous garder. Mais il disparut. Il avait sans doute entendu les enfants crier, et il était venu voir ce qu'il en était... Ovila, lui, avait acheté des bœufs et un wagon ; il croyait pouvoir retrouver son chemin tout seul, mais il se perdit ; il ne nous revint que le lendemain à midi. J'avais attaché un essuie-mains à une perche et arboré mon drapeau sur une petite butte, là où depuis nous voulons toujours bâtir notre église.

— C'est vrai ; où allez-vous à la messe ici ?

— On n'y va pas ; c'est la messe qui vient chez nous ! La mission indienne est trop loin ; mais les Pères en voyageant d'une Réserve à l'autre veulent bien s'ar-

rêter pour nous voir cinq ou six fois par an. Alors, ils nous disent la messe à la maison.

— Que c'est drôle, la Prairie !

— Mon oncle — c'était Scholastica qui parlait, — il ne faut pas vous perdre cette fois-ci, parce que j'ai soif, très soif !

— On arrive, ma mignonne, on arrive !... Vois-tu la fumée qui sort de ce bouquet d'arbres ?

— C'est là que vous restez, mon oncle ?

— Là.

— Oh ! que je suis contente !

Et elle se mit à danser dans le wagon... Bientôt on entendit le chien qui aboyait... Une, deux, quatre fillettes accouraient, puis un gros garçon ; et au coin du bois, deux grandes filles au visage radieux se tenaient par la main et attendaient.

VI

A dompter les broncos.

Dans toute l'Assiniboine il n'y avait pas d'homme plus patient et plus estimé qu'Ovila Saint-Onge. Au milieu des tracas, des revers, des contrariétés, il restait calme et serein, disant toujours :

— Laissons faire le bon Dieu : il sait bien ce qu'il fait !

Saint-Onge répétait cela à sa femme, à ses enfants, à ses voisins et même aux pauvres étrangers qui, usant de quelques mots d'anglais qu'ils savaient, lui contaient leurs peines et leurs difficultés lorsqu'ils venaient à la poste le samedi ou le dimanche.

C'était M. le Maître de poste qui leur lisait les lettres en anglais venant des Compagnies, toujours demandant des payements, et c'était lui qui répondait pour eux. Il donnait alors de bons conseils et mettait ces pauvres gens en garde contre les spéculateurs et quelques chevaliers du commerce, hommes sans religion et sans honnêteté, qui, dans toutes les petites villes le long des chemins de fer de l'Ouest, cherchaient à se faire une vie molle et aisée au détriment des étrangers qui ignoraient alors presque tous la langue, les lois et les mœurs du Canada.

Ainsi le Maître de poste de Willow-Grove était devenu le confident, l'ami, le protecteur, disons : le père de tout son district.

Quant à sa famille, elle vivait heureuse dans l'insouciance de chaque jour, uniquement parce que papa était là. En tout et pour tout la mère et les enfants s'en remettaient à lui, et lui s'en remettait à Dieu... Tout allait donc très bien.

M. Saint-Onge avait fini de bonnes études au Petit Séminaire de Montréal, et ses connaissances, jointes à un jugement sain, avaient fait de lui un homme droit, sûr de lui-même et incapable d'une mauvaise action. Il avait aussi songé à se faire prêtre, comme tant de garçons dans la générosité de l'âge pur ; mais un jour qu'il était en visite chez un oncle maternel, à Saint-Jérôme, l'obstacle au célibat se dressa soudain devant lui, irrésistible, en l'ingénue personne de la belle et bonne Rose-Alma Perrault, qui elle aussi sortait du couvent, grande fille gracieuse et charmante, mais craintive et réservée comme les bonnes Sœurs qui l'avaient élevée. La crainte néanmoins ne dura pas longtemps ; Rose-Alma devenue dame Ovila Saint-Onge mit toute sa gloire et son bonheur à rendre son mari et les autres très heureux.

Ils avaient huit enfants, et encore beaucoup d'argent pour en acheter d'autres, disaient-ils... Car un vrai Canadien-Français n'est jamais si heureux que lorsqu'il voit sa maison remplie d'enfants et d'amis gais et contents. Chez lui, les étrangers aussi sont toujours accueillis avec la plus grande cordialité.

De fait, à la ferme Saint-Onge, il y avait si souvent beaucoup de monde, qu'on ne s'aperçut même pas que la famille s'était agrandie lorsque les Laramée y firent irruption. La maison avait d'ailleurs été bâtie en prévision de l'avenir, comme ces robes que les jeunes filles avisées font

« sur croissance », un peu trop longues au début afin d'être assez longues plus tard.

Le lendemain, dimanche, qui suivit son arrivée dans l'Assiniboine, Laramée, en compagnie d'Ovila et de tous les enfants, se hâta d'aller voir les *homesteads*. Ovila lui montra le meilleur à son avis, celui qui touchait au sien vers le Nord. Le terrain n'était pas plat ; et il y avait des mares et des bois ; mais, disait-il, tout bien compté, c'était préférable ainsi : car les terres boisées sont les plus fertiles, et il faut au bétail du foin et de l'eau.

Bref, il fut décidé que Laramée ferait application pour ce *homestead*. On choisit même tout de suite l'emplacement de la future maison, là, près de cette touffe d'arbres, et celui des bâtiments (écuries et dépendances) au flanc de cette longue butte qui les protégerait contre les vents de l'Ouest.

La nouvelle en fut incontinent portée à Amanda, qui s'en pâma de joie. Laramée lui-même était si content que le lundi matin, après le déjeuner, il dit à Ovila :

— Je crois que je vais essayer les broncos.

— Soit ! Nous les mettrons sur la charrue... Mais d'abord prends-les et attelle-les au wagon pour les fatiguer un peu. Il y a des roches sur les semis : tandis que je labourerai avec les bœufs, tu pourras les ramasser.

— Correct ! répondit Laramée.

Et il amena les broncos. Pendant qu'il les attelait, il y eut bien d'abord quelques petites incartades, et des coups de collier qui faisaient cliqueter les chaînes et les fers, mais en général c'était assez tranquille.

De l'écurie, où il soignait ses bœufs,

M. Saint-Onge, méfiant des bêtes comme un fermier qui a de l'expérience, suivait le manège d'un regard soupçonneux. Les broncos avaient maintenant la tête basse et semblaient si bien goûter la douce chaleur des premiers rayons de la journée !... Mais, Messieurs ! le dernier trait n'était pas encore à moitié accroché, qu'ils vous lancent une ruade formidable, et d'un randon partent en une galopade effrénée...

Laramée les regarde, puis regarde Ovila. Et comme celui-ci se met à courir après les broncos, il se met à courir après lui.

Heureusement les bêtes fougueuses allèrent se jeter dans le bois et s'enfourcher entre deux arbres.

— On va les dompter ! dit M. Saint-Onge.

Il coupa quelques grosses gaules, les donna à Laramée, et tous deux sautèrent dans le wagon avec des intentions plus ou moins pacifiques.

Ce fut une course fantastique comme oncques la Prairie n'en vit de pareille !... A travers les arbustes et les marais, par les buttes et les vallons, sans souci des roches ni des ornières, le vieux wagon filait, les hommes sautaient : on eût dit qu'ils volaient ! Les broncos ruaient, galopaient, s'en donnaient à cœur joie.

Mais pour les broncos pas plus que pour les pauvres hommes, la joie ne peut durer toujours... Les voilà tout couverts d'écume ; le soleil chauffe, hélas ! bien fort... si on respirait un peu ?... Ils font mine de vouloir ralentir ; mais maître Ovila se tourne vers Laramée :

— Bûche ! lui crie-t-il ; bûche !

Laramée n'attendait que cet ordre. Oh ! comme il bûcha dur !... Alors ce fut une lutte entre l'homme qui raisonne et la brute que son instinct tourmente. Pour

deux longues heures encore, les broncos durent galoper. Lorsqu'ils ralentissaient :

— Bûche ! bûche ! criait Saint-Onge.

Et Laramée bûchait. Il bûcha même tant et si fort, que ses grosses gaules volèrent en éclats et que lui-même avait des crampes dans les deux bras.

A la fin, Ovila modéra la course ; puis il arrêta les bêtes, les fit repartir et s'arrêter encore, descendit du wagon, et les flattant de la main, leur parlait ironiquement :

— Eh bien ! les amis, que pensez-vous de cela ?... Serez-vous sages maintenant ?

Laramée tenait en mains les restes déchiquetés de sa dernière gaule. Il était encore si mortifié de l'escapade, qu'il eût volontiers bûché sur les broncos jusqu'au soir. Mais M. Saint-Onge lui dit :

— On peut les mettre sur la charrue maintenant : on ramassera les pierres demain.

Pauvres broncos ! ils étaient rendus. Ils ne firent aucune grimace lorsqu'on les attela devant la charrue en compagnie d'un bœuf puissant qui devait marcher dans le sillon. Ils essayèrent cependant de se lever un peu sur leurs pieds de derrière, lorsqu'il fallut tirer ; mais Laramée cria :

— Bûche ! bûche !

Et ils écoutèrent en tremblant, et se rangèrent comme des petits moutons...

Puis ils tiraient un peu trop vite et par saccades ; alors, de nouveau, Laramée criait :

— Bûche !

Et eux tâchaient de mieux faire, tandis que le bœuf, le plus sage bœuf du Canada, se pressait un peu pour les aider à marcher au pas.

Au bout d'un quart d'heure à vingt minutes, les broncos, le bœuf et Laramée

étaient devenus les plus grands amis du monde.

Lorsque midi sonna, c'est-à-dire lorsque l'ombre se cacha au pied des trembles, et que le drapeau blanc qu'à la ferme on hissait en signe de repas flotta en haut de la grande perche sur la butte, seulement alors Laramée se sentit cuire au cœur un petit remords mêlé d'un brin de compassion.

— Mes chers broncos, disait-il, mes chétifs, on vous a bien malganés (maltraités) ! Mais c'était pour votre bien !... Et que vous voilà fatigués ! Et que vous avez donc l'air bête là comme vous êtes, le museau pendant jusqu'à terre. Je crois bien que vous dormez debout !

Laramée décrocha les traits, et comme il devait laisser le bœuf sur place, où il y avait de la bonne herbe à paître, il lui enleva ses attelages, et « clic ! » les laissa choir sur le sol. A ce « clic ! » et sans crier gare, messieurs les broncos tapèrent du pied un coup sec et détalèrent au galop vers l'écurie et la maison.

Sur le seuil de la porte, toute la famille attentive fut témoin du spectacle.

Oh ! que ce fut un homme penaud, ce pauvre Laramée, lorsqu'il dut s'en revenir tout seul vers le logis !

Les enfants riaient trop.

— Rentrez, vous autres, leur dit la mère.

Manda seule resta avec Willie pour recevoir l'infortuné.

— Eh bien ! Joseph, les as-tu domptés, les broncos ?

— Manda, il y a quelqu'un de dompté. C'est moi ! J'aurai peut-être un *homestead* un jour ; mais jamais, jamais, je n'aurai de broncos !

VII

La Poudrerie. Les moustiques.

Les Indiens disent avoir appris de leurs ancêtres qu'autrefois une immense nappe d'eau gisait encagée entre les montagnes Rocheuses et les collines de l'Est. C'était, paraît-il, la mer la plus orageuse de l'univers entier.

Un jour que sur la rive les grands chefs des Peaux-Rouges étaient assemblés pour tenir le pow-wow et offrir leurs prières au Grand Manitou, une vague monstre se leva et se précipita, qui, sans pitié, les engloutit tous : les grands chefs et leurs squaws, et leurs papooses, et leurs tipies.

Alors le Grand Manitou se fâcha. Il appela tous les vents des quatre coins de l'horizon, et leur dit :

— Cette eau a mangé mes enfants qui m'offraient leurs prières ; je veux qu'elle disparaisse ; chassez-la d'ici !

Les grands vents se mirent à souffler, la mer recula, la Prairie naquit et se couvrit de lis rouges, qui sont les âmes des ancêtres... S'ils fleurissent chaque année, c'est parce que les âmes des Indiens sont immortelles.

Mais, la mer s'étant retirée, les grands vents, ravis sans doute des beautés de la terre nouvelle, continuèrent de s'y promener librement. Aujourd'hui encore, ils y passent, causant parfois de terribles dégâts.

Avec les broncos déjà mieux appris,

Laramée hersait les labours d'avoine qu'on allait ensemencer. Son attention fut attirée soudain sur de gros nuages noirs qui, çà et là, au fond de la Prairie, semblaient sortir de terre, tournoyer sur eux-mêmes, se jeter vers le ciel, puis retomber sur le sol. Il n'y en avait pas partout ; mais il s'en créait de nouveaux à différents endroits, toujours plus près, comme si une force suprême, volant par les plaines, y eût ouvert au gré de ses caprices d'immenses puits de fumée sombre.

Bientôt un coup de vent sec rasa le sol. Le sable frissonna, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, tout le champ fut en mouvement. Laramée et son attelage étaient enveloppés dans de violents tourbillons de poussière aveuglante et sale.

Laramée en avait plein les yeux, plein les oreilles, plein la bouche et les narines. Il se disait:

— Le champ s'en va. Il n'en restera rien.

Les malins broncos tout de suite avaient tourné le dos à la tourmente ; ils restaient immobiles et reniflaient comme pour dire :

— Laramée, on n'est pas bin icitte ! Sauvons-nous donc !

Mais la première rafale passée, le vent se fit plus frais ; et quoique la poudrerie continuât, Laramée poursuivit son travail... Lorsque plus tard il revint au logis il était méconnaissable. Willie en poussa des cris d'effroi et Scholastica demanda :

— Est-ce bien toi, papa ?

— Lave-toi vite ! commandait Amanda; tu nous effrayes tous avec tes yeux de nègre !

— Oui, Manda ! Mais d'abord donne-moi

un coup (de genièvre), car je n'en ai pas seulement plein le visage, mais tout plein le corps !... Quelle saleté !... Est-il permis ?... Et dire que des enfants du bon Dieu doivent passer à travers cela !

Ce n'était pas pour se plaindre qu'il parlait ainsi, mais uniquement pour dire quelque chose et se moquer, comme font d'ordinaire les hommes simples et courageux en proie aux déboires et aux difficultés. Ce même soir, Laramée s'arrêta à l'écurie, près d'Ovila. Celui-ci vit qu'il voulait lui parler : ils s'assirent donc tous deux sur la caisse à l'avoine.

— Ovila, penses-tu que je ferai un passable fermier ?

— Mais pourquoi pas ?

— Parce que j'ignore tout de ce genre de culture ; à Oka, c'était si différent : la terre, les denrées, le travail, le climat, rien n'était comme ici.

— Eh bien ! tu apprendras ! Moi aussi, j'ai appris tout seul, à mes dépens, tandis que toi, tu nous trouves ici pour t'aider.

Laramée hésita un moment et, un peu honteux, avoua :

— Je n'ai que deux cents et cinq piastres !

— Eh bien ?

— Il en faut davantage pour vivre, bâtir et acheter des bêtes et de la semence.

Ovila, comme un homme qui, depuis longtemps, a réfléchi à toutes ces choses, répondit en appuyant sur les mots :

— On va loin avec deux cent cinq piastres ! Si la récolte est bonne comme elle promet de l'être, tu auras ta maison, et tes bêtes, et ta semence avant l'hiver. Ne va pas te mettre à jongler (t'inquiéter). Prends ton *homestead* et laissons faire le bon Dieu !

Le samedi suivant les vit donc descendre à Lakeview avec la Royal Canadian Mail. Le *homestead* choisi fut dûment enregistré, moyennant les dix dollars réglementaires ; et Joseph-Jean-Baptiste Laramée sortit du bureau des terres la tête haute, l'œil luisant, un vrai citoyen-pionnier du Nord-Ouest.

Ce fut une grande joie pour Amanda, pour Ovila et sa femme, et aussi pour tous les colons de Willow-Grove ; car, dans ces pays déserts, les recrues sont toujours désirées, et l'émigrant de bon aloi y est reçu par tous avec allégresse, comme les gentils nouveau-nés sont attendus et fêtés par les jeunes ménages chez tous les bons chrétiens.

Les chaleurs de juin amenèrent les moustiques, communément appelés « maringouins » chez les Canadiens-Français. Cette année, à Willow-Grove, il y en eut par milliards, et ils étaient rapaces jusqu'à la férocité.

On fit de la boucane (fumée) en masse, on mit des gants et des voilettes pour aller aux champs, mais en vain : la maudite engeance triomphait.

Il est deux choses que le fermier au travail ne peut vaincre : le soleil et les moustiques. Certes, on pardonne volontiers à ce bon Phébus qui fait mûrir les blés, mais des moustiques, je vous le demande, à quoi cela sert-il, sinon à tourmenter bêtes et gens ?

— Laissons faire le bon Dieu ! répétait Saint-Onge.

— Hélas ! il le faut bien ! gémissait Laramée en se grattant, mais quelles bêtes féroces ! C'est pire que des ours ! Et dire que c'est si petit !... J'en chasse un, il en revient cent!... Regardez mon front, et mon

cou, et mes mains, ce n'est qu'une plaie !

— Oh ! on connaît cela ! disait Ovila consolant. Moi aussi, au début, j'en ai beaucoup souffert. Même j'aimerais mieux voyager toute une longue nuit d'hiver par 35 sous zéro que de passer une courte nuit d'été poursuivi par les moustiques. On a beau fumer pipes sur pipes, et se couvrir les mains et la figure à ne pouvoir respirer : on les chasse, on les tue, ils reviennent par milliers... L'homme peut se préserver du froid ; mais des moustiques, jamais !... Heureusement qu'il n'y en a pas à l'année, car il serait impossible de semer et de récolter... Espérons que cette peste va disparaître à mesure que plus de champs seront cultivés !

— Dieu le veuille ! soupirait Laramée de tout son cœur.

Au reste, tout le monde soupirait et disait la même chose.

VIII

La grêle.

A la demande de leur mère et d'Amanda, les enfants faisaient de la boucane dans de vieux seaux près de la porte et sous les fenêtres de la maison. M. Saint-Onge avait aussi mis le feu à un vieux tas de paille pourrie au coin du bois; de grosses bouffées de fumée noire et puante en sortaient, que le vent rabattait vers les bâtiments, et dans laquelle vaches, bœufs, chevaux, le chien même se noyaient avec délices, restant là cois et immobiles durant des heures, sachant trop que l'ennemi insatiable n'était pas loin.

Cependant, le blé poussait à merveille.. Et c'est si beau le blé qui pousse !

Un matin, Rose-Alma disait :

— Le blé lève, mes enfants !... Regardez comme toutes les lignes courent les unes après les autres vers la Prairie !

A midi, une des fillettes s'écriait :

— Maman, vois donc le blé de papa, comme il verdit la terre !

En rentrant, le soir, les hommes s'encourageaient d'un air content :

— Les blés sont forts; s'il plaît à Dieu, la récolte sera bonne cette année !

A vrai dire, on ne parlait que du blé. Il y avait bien là des vaches et des veaux, et des poules, des œufs et des poussins ; mais le blé était pour eux la chose sainte et unique, le pain de chaque jour, la vraie source de toute prospérité future.

Les femmes néanmoins se félicitaient entre elles du succès de leur jardin : tous les légumes étaient levés, et dans la Prairie, naître c'est s'épanouir : car de même que l'hiver y est glacé comme au pôle Nord, l'été y est torride comme aux tropiques.

Les enfants aussi grandissaient en âge, en sagesse et en science. Mme Saint-Onge et Mme Laramée leur faisaient la classe tour à tour tous les jours. C'étaient d'ailleurs des enfants soumis et intelligents. La lecture, l'écriture, le calcul, allaient leur train, tandis que, dehors, dans les taillis voisins, les jolis oiseaux du Canada : les orioles de flamme, les robins à poitrine rouge, les canaris légers, les roitelets mignons chantaient au bon Dieu toute leur joie et leur amour en des hymnes de la plus suave allégresse.

Saint-Onge et Laramée cassaient du terrain neuf. Eux aussi étaient contents et joyeux, malgré le soleil qui leur cuisait le dos, malgré la soif qui leur tiraillait la gorge.

Certain après-midi, l'air se fit lourd et accablant. Les oiseaux se turent dans les bocages ; un sourd grondement de tonnerre bourdonnant vint mourir dans la plaine ; tout là-bas, au Nord-Ouest, le ciel s'emplissait de nuages noirs et blancs qui allaient, venaient, s'entremêlaient, comme les fumées de mille forges en pleine activité... On eût dit qu'ils étaient stationnaires ; mais, en réalité, ils approchaient avec une rapidité vertigineuse, en un seul bloc, dont le volume énorme cachait traîtreusement la course échevelée.

Bientôt, on entendit comme le bruit d'un train lourd roulant sourdement ; puis ce furent des chocs répétés de fer et d'acier,

cliquetant sec et vif au fond des nuages blancs.

Saint-Onge pâlit, leva la tête et dit à Laramée :

— Voilà un gros orage ! Entends-tu la grêle comme elle bruit ?

— J'entends un train qui roule excessivement vite !

— C'est la grêle !... Dételle ; moi, je cours à la maison !

Les femmes furent très surprises de le voir rentrer à cette heure, et si précipitamment.

— Rose-Alma, dit-il, éteins le feu ! Et vite, les enfants, descendez à la cave !

— Mais qu'y a-t-il ?

Un éclair brilla, suivi sur le coup d'un fracas de tonnerre épouvantable. Les petits se mirent à crier et à sangloter.

— Taisez-vous ! dit le père. Le bon Dieu vous entend, et il ne veut pas que les enfants aient peur quand il tonne ou quand il grêle !

Cette voix calme et les paroles chrétiennes que les enfants comprennent si vite et si bien arrêtèrent toutes les larmes. Ils descendirent à la cave. Maman Saint-Onge y alluma le cierge bénit, et à l'instant tous se mirent à prier : *Notre Père, qui êtes aux cieux, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, délivrez-nous du mal !... Sainte Marie, priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort !*

Un coup de vent fit branler la maison qui gémit sous l'effort. Laramée accourait. Il était temps !... Le ciel vidait les grêlons à pleins seaux. C'était sur le toit et contre les murs un bruit mat, assourdissant, lourd, saccadé. En un instant, tous les carreaux de la fenêtre à

l'Ouest furent hachés par les tranchants de la glace dure, et le vent s'engouffra dans la place en hurlant sa rage de démon.

Saint-Onge et Laramée, frissonnant de froid et d'épouvante, tâtonnaient dans les ténèbres, car une nuit opaque avait remplacé soudain toute la lumière du jour.

De la cave s'élevaient les voix argentines : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien !... Délivrez-nous du mal !... Priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.*

Les deux hommes unissaient toutes leurs forces et tous leurs efforts pour maintenir contre le vent un matelas qu'ils avaient arraché au premier lit, et avec lequel ils tâchaient de boucher la fenêtre brisée.

Soudain tout se calma : le monstre s'était enfui.

Oh ! que donc vite peut être anéanti ce que l'homme a mis tant de jours et tant de peine à construire !... Un gros pied de glace couvrait la cour, le jardin et les champs. Adieu le beau blé qui poussait à merveille !... Adieu le courtil, grand prometteur de légumes !

Parents et enfants étaient livides et consternés. Nul n'osait parler, ne trouvant pas le mot qui pût exprimer la grandeur de la ruine. Les petits regardaient le père. C'est de lui qu'ils attendaient la première parole, l'idée qui pût réconcilier le triste présent au joyeux passé de tout à l'heure.

Papa Saint-Onge hésita, mais rien qu'un peu.

— Laissons faire le bon Dieu, dit-il en se signant, il doit quand même bien savoir tout ce qu'il fait !

De la butte, où ils s'aventurèrent en groupe sur les glaçons, ils se rendirent compte de la course que l'orage avait sui-

vie. La Prairie était toute blanche sur deux milles de large, aussi loin qu'on pouvait voir. Trois fermes allemandes étaient dévastées. Le Hongrois et le Roumain étaient indemnes.

— Pauvres gens ! J'en suis bien content pour eux ! déclara M. Saint-Onge.

Et voici — miracle de l'amour qui, aux heures de détresse, pousse les uns vers les autres tous les cœurs bons et reconnaissants, — voici que les Allemands, le Hongrois, le Roumain, accouraient vers la ferme Saint-Onge. Et ces étrangers, le visage bouleversé, les yeux pleins de larmes, serraient les mains de leurs bienfaiteurs. Dans leur anglais haché, les Allemands — ceux qui se trouvaïent épargnés — disaient :

— C'est malheureux, trop malheureux !... Tout votre blé est mort ! Mais vous en aurez du nôtre !... Nous du pain, vous du pain, tous les voisins du pain !

— Moi pas riche, balbutiait le Hongrois, moi dix-sept acres, mais moi donner semence volontiers !

Et le Roumain s'adressait aux femmes :

— Vous pas pleurer! non, pas pleurer !... Ma madame grand jardin, beaucoup de choux, beaucoup d'oignons, beaucoup toutes choses !... Beaucoup pour nous, beaucoup pour vous !... Vous plus pleurer ! Jamais pleurer !

Pauvres bonnes gens ! Un jour, ils passaient à Montréal, les femmes cachant leur réelle beauté sous leurs fichus soyeux, et elles avaient des bottes ! Et leurs hommes barbus ressemblaient à des ours, à des sauvages ou à des bandits !... Alors, des politiciens intéressés les avaient aperçus et, tout de suite, ils l'avaient crié au monde :

— La lie de la population d'Europe nous submerge !

M. Saint-Onge, dans son malheur, est presque heureux. Il regarde ses voisins. Il les remercie tous.

— Nous verrons, nous verrons ! leur dit-il avec un bon sourire qui est déjà leur récompense... Laissons toujours faire le bon Dieu !

Laramée, ce soir-là, ne prononça pas dix mots. Il lui semblait injuste que tout son dur labeur de cinq semaines fût ainsi complètement perdu en quelques minutes. Lorsqu'ils furent retirés, il dit à sa femme :

— Manda, qu'en dis-tu ?... Maintenant, nous ne pouvons pas rester ici à la charge de ton frère... J'ai pensé que je pourrais aller ailleurs gagner l'argent qu'il nous faut pour bâtir et nous établir.

Elle se rappela le conseil de tante Lami, du Manitoba :

— Laisse-le faire et prie bien la bonne sainte Anne !

Elle soupira donc et dit :

— Où irons-nous ?

Il aurait voulu répondre :

— Dans les bois, si tu veux ! Au Portage-du-Rat où les eaux sont si limpides !

Mais il eut peur de la contrister. Il répondit :

— Je ne sais pas : nous y penserons !

Le lendemain, vers les 4 heures, ce fut tout un événement ! Au grand trot de son petit poney sauvage, parut la Robe-Noire des Indiens, le bon P. Desrosiers, l'homme le plus affectueux et le plus gai de toute l'Assiniboine. Il avait appris la catastrophe, et il venait de franchir vingt-huit milles pour se donner le bonheur d'une parole d'encouragement. M. Saint-Onge en fut

touché si profondément, qu'il pouvait à peine répondre aux questions du bon prêtre.

Laramée fut introduit; et, après le souper, comme c'est l'usage, on se mit à causer en fumant des pipes. Ce soir-là, on le devine, il y avait peu de moustiques...

— Au moins, c'est toujours cela de gagné, disait Saint-Onge en riant.

Le P. Desrosiers n'aimait rien tant que raconter des histoires. Il avait été partout; il connaissait tout. Il avait même passé dix ans au Portage-du-Rat ; et il en vint à dire qu'à son avis c'était là l'Eden du Canada... Laramée se pendait à ses lèvres...

Le Père parlait des Indiens, de la forêt, de la chasse, des trappeurs. Il fit mention spéciale d'un métis, un rustre très riche et très avare, qui s'appelait Bishop, c'est-à-dire Lévesque, et qui trappait avec un succès qui tenait du prodige.

Laramée, lui aussi, raconta les prouesses de son enfance et de sa jeunesse dans les forêts de Québec. Le Père lui demanda :

— Comment se fait-il que vous ayez quitté les bois pour venir dans la Prairie?

La naïveté de la question fit sourire Laramée. Tous les regards s'étaient portés sur Amanda qui rougit comme une pivoine.

— Ah ! je comprends, s'exclama le prêtre en se tapant le genou d'un gros coup de poing... Cependant, ajouta-t-il, la grêle ne détruit jamais la récolte dans les bois.

— Tu entends, Manda, dit Laramée...

Et se tournant vers son beau-frère, il osa risquer à voix basse :

— Ovila, je pense que nous allons partir.

Cette parole fut plus dure au cœur des Saint-Onge, beaucoup plus dure que toute

la grêle qui avait détruit leur récolte. Ovila baissa la tête quelques instants, et, presque à regret, répondit :

— Parce que nous avons du malheur, ce n'est pas une raison pour nous rendre plus tristes encore en nous quittant.

— Oh ! nous reviendrons !... Ce que le Père dit ici m'engage à essayer de la chasse cet hiver, rien que cet hiver... et aux environs du Portage. Ce n'est pas loin ; et au printemps, je serai de retour pour bâtir notre maison et labourer le *homestead.*

M. Saint-Onge demanda l'avis du vieux prêtre, et celui-ci, rompu qu'il était depuis toujours à la vie sauvage, n'hésita pas à déclarer qu'à la place de Laramée, lui-même partirait sans crainte pour le Portage-du-Rat et le beau Lac-des-Bois, où l'été et l'hiver, il y avait de quoi gagner sa vie et un peu plus, en travaillant le bois et en chassant.

Vous dirai-je que Laramée était fier ?... Mais lorsqu'il parla d'emmener là-bas sa femme et ses beaux petits enfants, ce fut une protestation unanime, ce fut même une sainte indignation chez Rose-Alma. Il fallut qu'Amanda déclarât elle-même qu'elle irait avec son mari au Portage-du-Rat et à n'importe quel portage du Canada et du monde entier... ce que le P. Desrosiers approuva fortement... Quant à Scholastica, on la laisserait pour quelques mois chez tante Lami, qui serait si heureuse d'avoir enfin avec elle une petite fille, et d'où l'enfant pourrait si aisément se rendre à l'école du couvent des Sœurs Grises au village de Saint-Norbert.

— Et Willie ?... Ma tante, au moins, nous gardons Willie ! crièrent toutes les filles d'une seule voix.

Maman Laramée serra Willie contre son cœur...

— Le gros garçon à son père ! s'écria-t-elle. On va l'emporter chez nous !... Hé ! que serait la vie sans le cher mignon Willie ?

Laramée fut si content et si surpris de la tournure que prenaient les choses, que lui-même, à Manda qui lui exprimait quelque anxiété au sujet de l'avenir là-bas dans les grands bois, il répondit :

— Laissons faire le bon Dieu : évidemment, il fait bien tout ce qu'il fait !

DEUXIÈME PARTIE

L'épreuve

I

Dans les bois.

Lac-à-nous, le 26 juillet.
en la fête de la bonne sainte Anne.

ROSE-ALMA, MA CHÉRIE,

As-tu bien reçu les quelques mots que je t'ai adressés il y a trois semaines, lors de notre arrivée au Portage ? Comme je te l'annonçais, nous avons immédiatement quitté le Lac-des-Bois en compagnie de ce vieux trappeur, Roméo Bishop, que Joseph avait rencontré par hasard et qui nous a engagés à venir au Lac-à-Nous avec lui.

Je veux te dire tout de suite que notre santé est excellente, que le Lac-à-Nous est superbe et que nous sommes heureux. Je n'avais pas espéré que les bois eussent tant d'attraits. A Oka, je n'avais jamais pensé à remercier Dieu pour la verdure des pins ni pour l'ombre des érables, mais après avoir vu la Prairie, même Willow-Grove, où les arbres sont si mesquins, on sait mieux apprécier les grands bois et leurs charmes si nombreux.

Cependant, il n'y a pas tant de belles fleurs sauvages ici que chez vous. Mais les eaux sont merveilleusement pures et transparentes : j'ai vu les jolis poissons jouer et s'amuser, comme on voit les oiseaux voleter dans l'air.

Grâces à Dieu, il ne nous manque rien. Aussitôt arrivé, Joseph s'est mis à l'ouvrage. Je suis fière de mon mari. Si tu voyais comme sa hache vole ! Le vieux Bishop est à l'aider. Ils m'ont fait une cabane délicieuse, en beau bois de pin rouge qui sent bon la résine. En quelques jours nous étions tout à fait chez nous.

Nous avons des légumes en abondance. Mme Bishop — Kitty — possède un grand jardin clôturé, au milieu des arbres, et tous les jours elle me dit : « C'est à vous comme à moi, parce que c'est au bon Dieu d'abord, qui fait pousser toutes choses. » Elle est très pieuse. C'est une métisse.

J'ai donc de quoi nourrir mes deux hommes, car Willie mange comme un grand et pousse comme un gros champignon. De la viande, il y en a autant qu'on en veut, et toute fraîche, car les canards sauvages abondent sur le lac. Joseph a tué deux outardes hier soir, et le gros gibier est à la main, pour ainsi dire, sans parler du bon poisson, dont toutes les eaux regorgent.

Voici le revers de la médaille : nous sommes à deux jours et demi de canot du Portage, et le Lac-à-Nous est bien à nous, personne ne nous le dispute. Je le tiens de Roméo : il n'y a pas âme qui vive à 30 milles à l'entour, sauf parfois des Indiens qui rôdent un peu partout et qui, paraît-il, sont beaucoup plus sauvages que ceux de la Prairie... On ne voit donc ici que des arbres, des roches et de l'eau..., et Roméo Bishop, et Kitly sa métisse, et leur petit gosse Onésiphore, qui est de seize mois plus âgé que Willie.

Parmi tous les types de Willow-Grove et de Lakeview, il n'y en a pas un qui puisse le disputer au vieux Roméo... Si tu voyais quelle barbe ! Et ses cheveux lui tombent dans le cou et dans les yeux, mal soignés, mal peignés. Puis il chique et fume toute la journée, crachant sur les arbres, crachant sur le lac, crachant partout, à la belle grande grâce de Dieu. Oh ! ces hommes !

Roméo n'est pas méchant, mais il est vif comme la poudre, et il jure comme un vrai démon, malgré les remontrances de Kitty, qui, lorsqu'il s'oublie devant moi, lève les bras au ciel et s'écrie :

— Roméo, je t'adjure, pour l'amour du bon Jésus, ne dis plus ces laids mots !

Kitty, elle, est la meilleure des femmes. Elle était jeune encore et vivait à la mission du Portage lorsqu'elle épousa Roméo, pour son argent, je pense. Toutefois, je ne l'affirme pas, car avec les métis sait-on jamais pourquoi ils font une chose ou ne la font pas? En tout cas, Kitty est bonne, pieuse et propre. Je l'aime déjà beaucoup.

Mais parle-moi donc d'Onésiphore ! C'est un petit diable qui finira mal si Roméo et Kitty continuent de l'élever comme ils le font. Il battrait Willie tout le temps si je le laissais faire. Il m'obéit, mais il me fait des yeux, oh ! des yeux, tu devrais voir cela !... Kitty ne le corrige jamais. Elle est toujours à lui crier :

— Toè, Onésiphore, t'as pas honte à toè d'ête si tanante ?...

Joseph a déjà taillé bien des billots, que le Canadien Pacifique demande avant l'hiver. Bishop nous a remis sa concession; ainsi, nous n'avons pas eu de droits à payer. Joseph dit que si la chasse est à moitié bonne l'hiver qui vient, avec les fourrures et les bois, il pourra me bâtir à Willow-Grove un petit château et une belle écurie, et s'acheter des chevaux raisonnables, car il n'aime toujours pas les bœufs et encore moins les broncos... T'en souviens-tu ? C'était riche !

Patience donc, ma chérie ! Laissons faire le bon Dieu et prions la bonne sainte Anne, dont c'est la fête aujourd'hui... Comme je comprends tout cela maintenant !

Roméo va descendre au Portage demain matin. C'est lui qui enverra ma lettre et me rapportera les vôtres, si attendues, et celles de Scholastica... Oh ! comme mon cœur souffre de son absence ! Oui, vraiment, comme vous me manquez tous ! Je tâche d'être brave, mais

quand je pense à Scholastica et à vous tous qui n'êtes pas ici, la forêt a beau être toute belle, j'y étouffe.

Ecris-moi souvent. Parle-moi d'Ovila, des enfants, de Mme Trépanier et de ses types. Mille et mille baisers à vous tous.

AMANDA.

P.-S. — Joseph dit que si, à cause de cette méchante grêle, vous vous trouviez dans la gêne, il pourrait, à l'automne, vous envoyer son argent. Nous autres, ici, nous nous tirerons très bien d'affaire jusqu'au printemps.

. . . .

Lorsque Laramée et Amanda arrivèrent au Portage-du-Rat, ils descendirent vers l'hôtel des Iroquois en compagnie de Roméo Bishop, le grand trappeur ami du P. Desrosiers... Il se trouvait à la station, venu là pour rassasier son œil de la vue du beau monde ; et comme Laramée entouré de bagages semblait très embarrassé, le bon vieux s'approcha et le regarda des pieds à la tête ; puis il regarda la dame ; puis il regarda Willie ; et bien satisfait sans doute que c'était du monde, et des Canadiens, il sortit son jargon :

— J'peux-t'y vous aider un peu ?...

Déjà il avait « poigné » une pesante valise.

— J'vas vous mener, moè !... J'connais ça, moè, l'Portage !... Où qu'c'est qu'vous voulez aller ?

— A l'hôtel.

— Qué hôtel ?

— N'importe !

— Ah ! vous n'êtes pas d'icitte alors ? D'oùsse don qu'vous êtes, vous autes ?

Tout en marchant, Laramée tâcha de lui expliquer son cas. Puis il lui demanda :

— Et vous, comment vous nomme-t-on ?

— Moè ? Ah ! bin, j'ai in beau nom comme

ça ! C'est Roméo Bishop qu'on m'nomme !

— Comment ? Vous êtes Anglais ?

— Potence ! moè in Anglais ?... J'leur casse la g... à toutes les Anglais ! (Oh ! le mal embouché !)

— Ah ! je ne savais pas ! Mais vous dites que votre nom est Bishop !

— Oué ; t'es pas malin, toè !.. Bishop, on dit ça par icitte, au Portage ; mais mon père à moè, mon défunt père, tu sais, son nom i n's'app'lait pas Bishop !... Son nom à mon père, il était Lévesque. J'suis Canaïen, moè itout !... Mais les Anglais du Portage, tu sais, i sont point capables èd prononcer Lévesque ; et moè j'leur vends du boès et des peaux, aux Anglais du Portage !

— Je comprends ! Vous avez mis votre nom en anglais à cause des marchands.

— Oué, oué !... Roméo Bishop ! C'est mon nom.

— Et le P. Desrosiers, est-ce que vous le connaissez ?

— Oué, Oué ! Je l'connais bin, va ! Oùsse don qu'il est l'bon P. Desrosiers à c't'heure ?

En causant ainsi, ils arrivèrent à l'hôtel des Iroquois... Laramée voulait rester au Portage quelques jours pour s'informer sérieusement et prendre toutes les mesures avant de s'enfoncer dans les bois, où il comptait faire « de la bonne ouvrage », ne voulant revenir à la ville pour renouveler les provisions qu'aussi rarement que possible.

Il réserva donc une chambre à l'hôtel et demanda à l'employé s'il connaissait John Magee, un trappeur de la contrée. Bishop écoutait attentivement. A ce nom de Magee, il bondit.

— Magee! Magee ! Ah ! le banditte ! Je

l'connais bin, moè ! J'vas t'donner son pedigree !

Et il raconta dans son jargon inimitable l'histoire de ses querelles avec John Magee, au sujet de fourrures et de pièges que l'Irlandais, prétendait-il, lui avait volés, ce que Magee niait, rejetant le tout sur le compte des Peaux-Rouges.

Roméo Bishop détestait les Anglais, les Irlandais, les Américains, tous ceux qui ne parlaient que la langue de Shakespeare. Né sur les rives de l'Atlantique, comme tout Acadien, il entendait souvent dans son cœur Evangéline appeler et gémir.

Puis sa vie avait été fruste et orageuse : toute son enfance s'était passée dans les bois du Nouveau-Brunswick, sans école et sans guide; ensuite, il avait couru les Etats-Unis et les bords des Grands-Lacs, pour venir échouer au Portage-du-Rat, où, à l'âge de quarante-huit ans, il avait rencontré Kitty, qu'il avait aussitôt dérobée à la jalousie du monde pour l'établir reine de son petit chantier et impératrice de la belle forêt autour du Lac-à-Nous.

Tandis qu'il parlait, jurait, tempêtait contre John Magee, Amanda tira le bout de la veste de son mari...

— Joseph, prends garde ! Il a l'air méchant, cet homme-là !... Ce n'est pas un Canadien : je ne comprends pas dix mots de tout ce qu'il dit !

Bishop, en effet, parlait une langue toute spéciale, un mélange de métis, d'acadien et de québecois assaisonné de mots anglais et d'expressions typiques glanées un peu partout. Mais Laramée, homme d'expérience, le comprenait très bien.

C'est que, au Canada comme en France, on parle un français plus ou moins littéraire, chacun selon ses connaissances et

ses aptitudes ; et tout comme en d'autres provinces, le peuple a son patois souvent difficile à saisir et à comprendre.

Mais qu'importe ! Roméo, sans peur et sans reproche, parlait, bel et bien, son idiome naturel qui, après tout, avait ses charmes, puisqu'un jour il lui gagna le cœur de la bonne Kitty... Il lui gagna aussi d'abord l'attention, puis la coopération de Joseph-Jean-Baptiste Laramée dans ses travaux des bois et dans ses projets de chasse pour le brillant hiver qui, dans ces régions primitives, ne tarderait pas à venir s'imposer en maître, et auquel les nemrods exaltés s'intéressaient déjà.

Au reste, si Roméo Bishop ne parlait guère la langue académique, s'il était grossier dans ses manières — ce qui est très laid, — s'il jurait comme un païen — ce qui est très mal, — il avait aussi ses qualités : il était travailleur, adroit, toujours de service et courageux comme un jeune.

Kitty lui eût volontiers pardonné tous ses autres défauts, s'il n'avait été si avare !... Ah ! comme il aimait donc sa « belle argent ! » Il avait plus de quinze mille dollars à la banque et il avait caché plusieurs magots dans la forêt.

Lorsqu'il jurait et que sa femme, attristée, lui criait :

— Roméo, je t'adjure ! tais-toè ! ou l'bon Jésus, i va t'maudire !

Il avait coutume de répondre en ricanant:

— Crains rin, Kitty, crains rin !... Roméo Bishop, tu sais, il est bon pour in bon tchèque à l'Banque èd l'Union au Portage !

Dans sa rusticité, il ne savait pas que la pauvreté est le moindre des maux qui peuvent tomber du ciel pour l'épreuve ou pour le châtiment des pauvres hommes que nous sommes tous.

II

La mort.

Amanda, on le devine, guettait le retour du canot qui lui apporterait des nouvelles de Willow-Grove et de Saint-Norbert...

— Surtout, ne vous attardez pas au Portage ! avait-elle bien dit à Roméo. Vous entendez ? Il faut que vous soyez ici avant cinq jours ! Et n'allez pas perdre ou égarer mes lettres !

Roméo fut exact. Et, de loin, il criait à Amanda :

— Y en a deusse, dame Laramée !

Oh ! quelle joie !... Laquelle lirait-elle la première ?... Ce fut Scholastica qui l'emporta, ou plutôt tante Lami, car Scholastica, vu son jeune âge, n'avait griffonné que quelques mots, mais quels mots ! Pour maman Laramée, c'étaient les mieux écrits et les plus doux de tous.

Ma bonne maman,

J'ai beaucoup pleuré les premiers jours, parce que je ne te voyais plus. Mais tante Lami a porté à Winnipeg la petite photographie que tu m'as donnée, et, un jour, elle est revenue de la ville avec un grand portrait si bien fait que je croyais que c'était toi, en chair et en os. Nous t'avons mise au salon, au-dessus du piano. Je vais souvent te regarder. Je tâche d'être bonne et pieuse pour plaire à Jésus, et qu'il vous ramène des bois... J'embrasse papa bien fort, et Willie tout aussi fort, et toi, maman, comme je t'embrassais lorsque nous

nous aimions beaucoup... Tu t'en souviens, n'est-ce pas ?
Que Dieu bénisse papa, et maman, et Willie !

SCHOLASTICA.

De Willow-Grove, les nouvelles étaient bonnes. Le blé, après la grêle, s'était mis à repousser avec une vigueur surprenante, et si la gelée ne venait pas trop tôt, au mois d'août, la récolte encore ne serait pas trop méchante... Les légumes aussi avaient repris vie et force... Ovila, au lieu de continuer de casser la Prairie sur son terrain, avait déjà retourné huit acres du *homestead* de Joseph, afin qu'il fût un peu d'avance au printemps prochain lorsqu'on aurait le grand bonheur de se retrouver ensemble.

Les trois mois qui suivirent passèrent comme par enchantement. Les hommes étaient à leurs billots qu'ils réunirent sur le lac et amenèrent à l'endroit voulu par les acheteurs. Bishop fut dûment payé et Laramée eut sa bonne part.

Tous les soirs, les deux familles se réunissaient. Bishop et Laramée parlaient bois, pêche et chasse ; les femmes cousaient ou tricotaient ; les gosses se disputaient et pleuraient.

Le vieux trappeur raconta cent fois les mêmes histoires. Il avait trois cabines dans la forêt : au Lac-à-Nous, au Lac-Seul et au Lac-à-la-Plume, où Magee résidait aussi... Bishop tenait à *mouver* de temps à autre, comme le gibier, d'ailleurs. (Mouver, verbe régulier de la première conjugaison, veut dire : déménager, changer de place, de résidence. Prière d'avertir l'Académie...) Chaque jour aussi il parlait des Anglais, surtout de Magee, qu'il

maudissait à pleine bouche, au grand désespoir de Kitty qui le suppliait :

— Roméo, je t'adjure !... Tais-toè ! ou l'bon Jésus, i va t'maudire !

Amanda, douce et bonne, insinuait :

— Monsieur Bishop, il est peut-être changé, ce pauvre Magee, depuis que sa femme et sa fille sont arrivées ! Ça prend une femme pour changer un homme : je suis bien sûre que vous êtes un tout autre monsieur depuis que vous avez trouvé la bonne Kitty !

— Eh bin ! ouè, m'as dire (je m'en vas dire) comme on dit : les créatures (les femmes), ça vous change bin !

— Certainement, Monsieur Bishop !... La vie vous semblerait drôle maintenant si Kitty n'était pas là !

— Ouè ! Si Kitty elle était plus là, et si vous n'étiez plus là, Roméo i d'viendrait fou !

— Alors, s'exclamait Kitty, tâche d'être bin bon, ou je t'laisse, mon gros loup !

On riait, et presque tous les soirs, ils répétaient les mêmes choses.

La première neige tomba le 29 octobre. Vite Bishop et Laramée examinèrent fusils, pièges et poisons. Oh ! comme ils étaient contents et excités ! Les chiens eux-mêmes le remarquaient. Ces bonnes bêtes, moitié domestiques, moitié sauvages, se sentaient aussi attirées vers les sombres profondeurs de la mystérieuse forêt.

Ce jour même, Bishop tua un beau loup qui s'était aventuré le long du Lac-à-Nous.

La Toussaint amena une tempête effroyable qui soufflait des Grands-Lacs... Vers le soir :

— Pourquoi donc tremblé-je ainsi ? dit Amanda; j'ai des frissons par tout le corps!

Laramée attisa le feu, et en se relevant il sentit, lui aussi, un frisson froid lui passer dans le dos.

Manda s'était assise. Bientôt elle dit :

— Je n'en peux plus ! Ma tête me chauffe à éclater !

— Mets-toi donc au lit ! dit son mari ; je vais chercher Mme Bishop.

— Oui, vas-y, Joseph !

Nerveux et excité, il courut à la cabane de ses voisins. Il pleurait presque...

— C'est un docteur qu'il faudrait ! s'écria-t-il...

Bishop hocha la tête, et ne répondit pas.

— J'vas vous la guérir, moè ! assurait Kitty. J'vas lui cuire de la tisane, de la bonne tisane des sauvages !

Elle prit des racines sèches dans un petit coffre, les mit dans son tablier, et traînant Onésiphore qui pleurait, ils s'en furent tous au secours de la malade.

— C'est des bons remèdes ! expliquait Kitty à Amanda : des racines, des violettes sauvages, des feuilles de ronces et des fougères frisées. Les sauvages, i n'usent que ça pour les fièvres. Puis ça s'prend bin : c'est pas méchante pantoute ! (Pas en tout, pas du tout.)

— Alors, dit Laramée, moi aussi j'en prendrai, car j'ai une fièvre de cheval.

Kitty le regarda.

— Il faut vous coucher, dit-elle. J'croès qu'vous avez peur comme ça ! Mais j'vas bin vous guérir tous les deux !

La tisane était prête. Les malades en avalèrent un grand bol. Kitty elle-même en but une demi-tasse, « pour que la fièvre è m'poigne pas » ! disait-elle. Bishop ne voulut pas en boire.

— Prends ton chapelet, Joseph ! dit Amanda.

Elle-même tenait le sien dans sa main frêle qui tremblait.

Bientôt les deux malades tombèrent dans la torpeur, et des ruisseaux de grosses gouttes chaudes jaillissaient de leur visage en feu.

— Ils dorment déjà ! se félicitait Kitty : la tisane, elle fait bin son effet !... Toè, Roméo, prends Onésiphore et Willie, et va dormir à notre cabane. Moè, j'vas veiller seule icitte !

Sa Majesté Willie dormait comme un petit ange bienheureux. Kitty l'enveloppa dans une couverture, et Bishop l'emporta. suivi d'Onésiphore qui pleurnichait toujours.

De toute la nuit, la tempête ne désempara pas. Ce soir on célébrait dans le monde entier la grande fête des morts ; et la tourmente — était-ce la plainte des vieux trappeurs défunts ? — la tourmente promenait des voix sinistres par-dessus la forêt sombre... Bishop ne put fermer l'œil. De bon matin, tandis que les enfants dormaient encore, il courut à la cabane des Laramée. Aveuglé par la neige et le vent, il poussa vivement la porte, et disait déjà : « Comment ça va ? »... Mais il resta là, cloué sur place... Devant lui six yeux grand ouvert, des yeux glacés, des yeux de mort le regardaient !

Il recula, porta les deux mains à son visage, et s'écria : « O mon Dieu, est-ce donc la fin du monde ?... » Et dans un souvenir cuisant, il entendit la voix de Kitty :

— Roméo, je t'adjure, ne maudis plus, ou le bon Jésus, i va t'maudire !

Oui, ils étaient morts, morts tous les trois. de la fièvre ou de la tisane, ou peut-être des deux ensemble... Bishop s'enfuit chez lui, épouvanté.

Au bruit qu'il fit en rentrant, les petits orphelins s'éveillèrent et se mirent à pleurer. Willie surtout se lamentait, réclamant sa mère. Bishop ne savait que faire. A la fin, il cria :

— Tais-toè ! Tais-toè donc !... T'entends pas le loup ?... Hou ! Hou !...

Et montrant la peau de l'animal qu'il avait tué deux jours auparavant, il poussait la tête du carnassier vers l'enfant pour l'effrayer et le faire taire... Willie se laissa choir sous la table, et tremblant de tous ses membres, il se tut. Il fut là tout le reste du jour. Lorsqu'il s'oubliait et recommençait à gémir, Bishop disait :

— Tais-toè vite ou bin le loup i va te manger !

Et Willie se taisait.

Pauvre Roméo, comment ne devint-il pas fou ce jour-là ? Comment son cœur ne se brisa-t-il pas cent fois aux longs soupirs qui s'échappaient de sa poitrine appesantie ?... « Que faire ? que faire ? se gémissait-il à lui-même... Hélas ! est-ce possible est-ce réel ?... Pourquoi suis-je encore en vie ? »

Mais la vue de son fils qu'il aimait tant le rappelait à son devoir. Pour le sauver, pensait-il, il faudra fuir... Ah ! si la méchante fièvre allait aussi lui enlever son fils !... Mais où s'en aller avec cet enfant ?... Non, non, il ne le confierait pas à des mains étrangères ! Il le tiendrait avec lui, près de lui ! Et il garderait aussi Willie pour être son compagnon dans la grande solitude des bois.

Toute la journée, ces pensées et mille autres agitèrent l'esprit du malheureux. Le soir seulement, lorsque les orphelins furent couchés, il se décida à sortir dans la tempête qui ne finissait pas.

En arrivant au Lac-à-Nous (il y avait bien longtemps de cela, hélas !) il avait découvert dans les rochers d'une colline, à deux cents pas à peine de son chantier, une petite caverne naturelle, qu'il usa dès lors pour remiser ses engins de pêche et de chasse... C'est là qu'il se rendit.

Il jeta tout dehors ; puis, dans la nuit sombre, tandis que dans les pins moroses le vent glacé pleurait, tandis que les loups au loin et les chiens tout près se huaient en hurlant... l'un après l'autre, il traîna dans la froide caverne les trois cadavres enveloppés dans leurs linceuls, tels qu'ils s'étaient endormis.

Seulement, il enleva le rosaire que Laramée avait aux doigts.

— Ce sera un souvenir pour son petit ! pensa-t-il.

Il prit aussi tout l'argent des Laramée : non point pour le voler — Roméo Bishop ne volait pas, si avare fût-il, — mais comme un dépôt dont il userait plus tard pour le bien de Willie.

Sa lugubre besogne achevée, le vieux trappeur, debout sur le seuil de la caverne, fit le signe de la croix et récita tête baissée les prières qu'il savait : *Notre Père, qui êtes aux cieux... Je vous salue, Marie, pleine de grâce... Et que Dieu nous bénisse et nous donne la vie éternelle ! Ainsi soit-il.*

Alors il soupira, jeta un dernier regard dans les ténèbres du gouffre béant, et convaincu d'avoir accompli tout son devoir, du haut de la colline où il grimpa, il fit dévaler de gros blocs de granit qui s'amoncelant bouchèrent complètement l'entrée de cet étrange sépulcre.

La neige tombait toujours. Mais Bishop ne dormit pas. Il soigna ses chiens, et se

mit à faire tous les préparatifs pour un très long voyage. A la première aube, la tempête s'étant apaisée, il coucha dans le traîneau les petits garçons qui dormaient encore et *mush !* (marche) les chiens étaient partis.

En passant devant la tombe de sa femme et de ses amis, l'infortuné vit qu'un grand linceul de neige l'enveloppait tout entière... Dieu seul et lui connaissaient le triste et froid tombeau de ses plus chaudes affections.

— Adieu, bonne Kitty !... Adieu, brave Laramée !... Adieu, dame Amanda !

Deux coulées de larmes brûlantes ruisselaient des yeux du vieux trappeur sur ses joues hâves et tombaient en s'éparpillant, telles des perles blanches qui venaient pendre indécises aux fils grossiers de sa longue barbe.

III

Au Lac-Seul.

Il avait dit :

— Si Kitty elle était plus là, Roméo i d'viendrait fou !...

Il ne devint pas fou. Malgré les onze années qu'il passa avec les enfants dans la morne désolation du Lac-Seul, il résista. L'homme, même âgé, est capable de supporter de grands coups. Si, pour un temps plus ou moins long, l'abandonné ne peut entendre que les soupirs des vents glacés sifflant sur les tombeaux, l'heure pourtant vient fatalement, où la brise plus légère appelle et chante d'une voix si chaude et si douce, que malgré lui le vieillard suspend ses derniers pas pour l'écouter encore.

Quant aux enfants, pleins de sève et d'espérance, ils ne s'attardent point près des ruines et des tombeaux. Comme les oiseaux légers, ces anges au cœur pur volent à tire d'aile vers les pays de soleil et de vie. L'avenir est à eux. Savent-ils seulement qu'il y eut un passé ?

Onésiphore et Willie n'étaient pas au Lac-Seul de deux petits mois, qu'il leur semblait y avoir toujours vécu. Ils en vinrent bientôt à sentir pour ce lac abandonné et cette forêt inexplorée le même amour que celui que nous portons à nos villages riants, à nos cottages, à nos chaumières.

C'était leur pays, leur patrie ; et le vieux

Roméo était, croyaient-ils, leur père à tous deux : leur père et leur maître, leur patron et modèle dans tout ce tient à la vie des bois et des eaux. Ils apprirent les insondables mystères de la nature sauvage ; ils s'approprièrent les moyens ingénieux que la nécessité, mère de l'industrie, suggère à tout aventurier pour qu'il soit le roi incontesté de la création dans les repaires les plus retirés des brutes indomptables.

Malheureusement, Onésiphore et Willie se disputaient souvent ; ou plutôt le petit métis, jaloux et querelleur et menteur, tourmentait son nouveau frère. Et Willie avait beau appeler Bishop « papa » tout comme l'autre, et le caresser, lui obéir, c'était toujours lui qui avait tort et qui était battu.

Les choses allèrent si loin que, à force d'injustice et de coups, Willie devint méchant et se révolta. Lorsque Bishop le battait, l'enfant serrait les lèvres, se cachait la figure dans les deux mains et boudait aigrement. Il restait alors des jours entiers sans dire un mot, refusant de répondre aux questions et même de manger.

Bishop, à qui le P. Desrosiers, l'engageant à ne plus jurer, avait parlé des Trappistes qui se taisent toujours afin de ne pas pécher par la langue, Bishop, que le silence obstiné de Willie exaspérait un jour plus que de coutume, lui cria :

— Espèce de Trappiste, parle donc !... Parle, Trappiste !... Qué malheur d'avoêr un Trappiste icitte !...

Onésiphore avait entendu cela. Depuis lors, il n'appela plus Willie que « Trappiste », et son père fit de même.

Willie en vint à oublier son vrai nom. Cependant il n'aimait pas le sobriquet

qu'on lui avait imposé. Il se figurait qu'un Trappiste devait être un méchant ou un mauvais trappeur, et il se sentait très humilié d'entendre toute la journée « Trappiste » par-ci, « Trappiste » par-là. Néanmoins, à la longue, il s'en fit une raison d'autant plus qu'Onésiphore devenant meilleur avec l'âge et ne l'accusant plus si souvent, le père ne le battait plus tant.

Pendant ces onze années de séjour au Lac-Seul, les enfants ne sortirent que cinq ou six fois de leur solitude, et seulement pour accompagner leur père à un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, où Bishop venait échanger des fourrures contre des provisions et des effets d'habillement.

Mais ils rencontrèrent souvent dans les bois des Indiens qui chassaient. Ils allèrent même à leur campement, car naturellement la vie des sauvages les intéressait beaucoup. N'étaient-ils pas des sauvages eux-mêmes, vivant dans la même forêt, et tout comme eux, sans instruction, sans lois et sans guides ?

Ils savaient pourtant, d'après les histoires de leur père, qu'en dehors des bois il y avait un monde étrange, qu'ils s'imaginaient bien mauvais et l'ennemi des trappeurs. Une seule chose les y eût attirés : les églises, dont Bishop leur faisait des descriptions fantastiques.

Onésiphore et Trappiste se les figuraient toutes couvertes d'or et d'argent, avec des cierges partout, de l'encens qui fume, des petits garçons très bons et très heureux, et des filles aux voiles blancs allant deux à deux recevoir Jésus dans la sainte communion. Ah ! comme ils auraient voulu voir cela, et apprendre la religion, et recevoir Jésus, eux aussi !

Hélas ! ils ne savaient encore que faire

le signe de la croix, réciter le *Pater* et l'*Ave*, et « Que Dieu bénisse papa et maman, qu'il nous bénisse tous et qu'il nous donne la vie éternelle ! Ainsi soit-il. » Le vieux Roméo leur avait appris ces quelques prières ; lui-même, il ne priait jamais.

Souvent les enfants disaient à leur père :

— Quand donc nous conduirez-vous chez les Pères du Portage pour qu'ils nous instruisent et nous donnent Jésus ?

— Vous êtes trop jeunes et trop chétifs ! répondait le trappeur.

Le fait est que la plaie horrible de l'amour subitement ravi saignait toujours au fond de son cœur. Il savait que le retour au monde et la vue des gens heureux lui rappelleraient trop cruellement celle et ceux qui l'avaient quitté, sans même qu'il eût pu entendre leur dernier adieu :

— Au revoir, Roméo, au revoir !

Il fallut que le bon Dieu s'en mêlât pour amener un changement... A l'automne de la onzième année, Willie ou Trappiste fut atteint comme de consomption. Il toussait sec, crachait, dépérissait.

— J'ai mal ! Je vas mourir ! gémissait-il.

— C'est une femme qu'il faudrait pour en prendre soin ! pensait Bishop...

Hélas ! il n'avait nulle part d'amis assez intimes pour oser leur porter un malade. Seule, une femme des bois peut-être aurait pitié. Mais il n'y avait à sa connaissance que Mme Magee dans ces parages, et encore il ne l'avait jamais vue.

Néanmoins, Trappiste une nuit toussa si fort qu'au matin le vieux Bishop prit la subite résolution de partir avec armes et bagages, et Onésiphore et le malade. Il pointa vers le Lac-à-la-Plume, décidé à revoir Magee et à enterrer la hache de guerre pour se débarrasser de Trappiste...

D'ailleurs, la bonne Kitty ne lui avait-elle pas dit cent fois :

— Roméo, je t'adjure ! Ne maudis plus Magee !...

De penser qu'il allait ainsi faire plaisir à Kitty, il se sentait tout heureux et rajeuni.

Novembre, malgré le froid et la neige, était très humide encore. Trappiste souffrit beaucoup de cette longue course à travers la forêt glacée. Lorsque le traîneau s'arrêta devant la cabane des Magee, l'enfant était livide et pâle comme un vrai mort ; il n'avait même plus la force d'ouvrir les yeux.

Magee n'était pas chez lui. Ce fut Véra qui de loin vit arriver le traîneau. A son appel, la mère s'empressa d'accourir, et deux fillettes au frais minois se hâtèrent aussi, regardant Bishop avec de grands yeux d'enfants curieux et craintifs.

Aussitôt que mère Magee aperçut le petit garçon ainsi affaissé dans le traîneau :

— Que Dieu vous soit en aide ! s'écria-t-elle ; et c'est un enfant bien malade que vous conduisez là... Où allez-vous ?

Bishop ne répondit pas. Deux larmes brillantes avaient jailli de ses yeux gris... Alors la mère Magee demanda encore :

— Où est sa mère ?

— Morte ! soupira Bishop.

A ce moment Magee le trappeur apparut. Il revenait de la chasse, le fusil sur l'épaule. Pour la première fois depuis quinze ans, les deux vaillants se trouvèrent face à face, et dans leurs yeux perçants, il y avait encore de la colère.

— Que Dieu te bénisse, Bishop ! dit froidement Magee en levant sa casquette... Et que veux-tu de nous?

A ce nom de Bishop, mère Magee fris-

sonna, et Véra effrayée se cacha derrière sa mère. Mais Bishop répondit :

— Que Dieu te bénisse aussi, Magee !... Nous nous faisons vieux tous les deux, et c'est un péché pour des chrétiens de se haïr l'un l'autre !

Il parlait l'anglais beaucoup mieux que le français... Magee se hâta d'accepter la branche d'olivier qui lui était tendue.

— C'est là une sage parole dans ta bouche, vieil homme ! affirma-t-il. Dis donc ce qui t'amène, et Magee est ici pour toi !

Bishop montra le malade.

— Il va mourir ! dit-il ; je ne puis le soigner.

Mais, déjà, mère Magee s'était penchée vers l'enfant. Avec des mains habiles elle le soulevait doucement, craignant de lui faire mal.

— Loué soit Dieu ! s'écria-t-elle. Et il ne sera pas dit que Jésus-Christ souffrant a frappé en vain à notre porte !

Avec un tendre amour, elle serrait Willie contre elle et le baisait au front religieusement... Depuis bientôt douze ans, Willie n'avait eu ni une caresse ni un baiser !

Vite la bonne femme emporta le malade hors du froid et le déposa dans la cabane. Véra et ses petites sœurs le regardaient avec des yeux tristes ; mais elles souriaient en pensant comme leur mère que Jésus crucifié était descendu parmi eux.

Au dehors, Magee et Bishop causaient. Ils convinrent que l'un chasserait à l'est du lac et l'autre à l'ouest. Ainsi il n'y aurait plus lieu à dispute. En signe de réconciliation, ils se touchèrent la main ; mais Bishop ne voulut pas entrer. Il avait hâte, disait-il, de revoir sa vieille cabane que Magee lui assurait être encore intacte à l'autre bout du lac.

IV

Scholastica.

Scholastica était devenue une belle grande fille, la joie et l'orgueil de tante Lami ; mais combien malheureuse !... Tante avait beau la gâter, l'encourager, il ne se passait pas un jour qu'elle ne pensât beaucoup aux siens et ne pleurât...

En la quittant, sa mère lui avait dit :

— Tu m'attendras !

Et elle les attendait, hélas ! depuis toujours.

Lorsqu'elle voyait des enfants en compagnie de leurs parents, elle pensait aussitôt :

— Où est papa ? et maman ? et Willie ?

— Ah ! s'écriait-elle parfois, au moins que je puisse savoir ce qu'ils sont devenus... Si Dieu les a repris, que sa sainte volonté soit faite !... Mais que je le sache ! Que je connaisse le lieu où ils reposent !... Hélas ! peut-être sont-ils quelque part à souffrir, tandis que moi j'ai ici le luxe et le superflu !

Elle avait tant gémi et pleuré que son cœur en était devenu malade. A l'école, plusieurs fois elle tomba évanouie...

Ce fut, on le comprend, une grande désolation à Saint-Norbert et à Willow-Grove, lorsque les lettres attendues n'arrivèrent plus.

— L'hiver est rude ! disait-on, la voix triste et anxieuse.

— Ils sont à chasser et ne descendent

plus au Portage ; mais le printemps approche : bientôt ils seront ici !

Le printemps vint, puis l'été, et ni lettre ni personne !... Tante Lami alla demander conseil à la police de Winnipeg. Ceux-ci communiquèrent avec leurs collègues du Portage. On apprit qu'au mois de mai un grand feu de forêt avait tout dévasté dans la région du Lac-à-Nous. Des cabanes des deux trappeurs, il ne restait que des cendres... Avaient-ils fui ?... Avaient-ils péri ?... Impossible de le savoir ! Mais dans ces contrées perdues, affirmait la police, l'imprévu était à l'ordre du jour : les disparus pouvaient réapparaître à tout instant... On ne sut jamais davantage.

En cachette, tante Lami pleurait souvent.

Par une froide nuit de décembre, Scholastica s'éveilla en poussant des cris et des sanglots. Tante Lami fut aussitôt près d'elle.

— Ma tante, j'ai vu Willie !... Il est malade ! Il meurt !

La bonne tante la caressait, lui essuyait ses larmes brûlantes.

— Où est-il, Willie, ma chérie ?

— Dans les bois !... Dans une cabane !... Mon Willie !

— Et qui est avec lui ?

— Il y a une femme qui le regarde et une petite fille qui lui tient la main !... Oh ! pourquoi donc n'était-ce pas moi ?

Et elle sanglotait éperdument.

— Tante, sentez mon cœur comme il bat ! Je mourrai, si cela continue !

— Oui, et alors peut-être ils reviendront !... Ecoute, ma petite : fais donc une promesse au bon Dieu !

— Oh ! ma tante, que vous êtes bonne de m'y faire penser !... Tenez, si je revois papa, maman et Willie, ou seulement l'un

des trois, je promets de donner au bon Dieu tout ce que j'ai : je vivrai pour lui, je me ferai Sœur de Charité et je soignerai les pauvres toute ma vie !

. . . .

Du haut du ciel, à cette heure même, papa et maman Laramée veillaient sur leurs deux enfants avec une tendresse de paradis, tandis que près d'eux Kitty reconnaissante chantait au bon Dieu son cantique le plus doux.

V

Chez les Irlandais.

Salut aux grands pionniers de l'histoire !... On a vu, oui, on a vu l'Anglais contrit à Long-Pré s'agenouiller dans la chapelle d'Evangéline ; hier encore, à Rouen, le même Anglais offrait à la Pucelle l'encens du repentir, et chaque année, à la Saint-Patrice, John Bull n'aime-t-il pas se parer du shamrock, cher au cœur de tous les fils de la vaillante Erin ?

Les Magee avaient apporté d'Irlande la foi, la bonne humeur, le courage héroïque de toute une lignée d'ancêtres pionniers, les sublimes pionniers martyrs de la liberté religieuse et civile palpitant durant des siècles sous la botte ferrée des Cromwell.

Ils venaient d'une humble chaumière perdue quelque part dans les glens de ces hautes collines nues du Derry qui dominent superbement les bonnes paroisses de Maghera et de Ballinascreen, et qui regardent si tristement la vive et joyeuse Maiola bondir en se hâtant vers Lough-Neagh, à travers l'émeraude des prés et la verte floraison des haies d'aubépine.

Cultivateurs pauvres, catholiques méprisés, patriotes aux abois, depuis leurs plus tendres années ils avaient lutté, comme leurs grands-pères et tous leurs ancêtres l'avaient fait avant eux. Aussi leur âme est bardée de fer dur ; ils sentent la force indomptable du sang généreux

qui coule et bout dans leurs veines, et sûrs d'eux-mêmes, plus sûrs encore de l'intangibilité de la religion et de la patrie qu'ils défendent, ils jouissent au fond de leurs cœurs d'une paix intime, suave et calme, qui se trahit dans tous leurs discours et dans les actes les plus ordinaires de leur vie.

Mère Magee est la reine d'un foyer que l'affection sainte des parents et des enfants tient toujours bien chaud. Si douce et noble est sa figure sans cesse épanouie, que les yeux du père et des trois petites filles ne peuvent se détacher d'elle ; même la nuit, ils la voient dans leurs rêves.

Lorsque Trappiste, après un long repos, revint à lui, il sentit que des linges chauds et parfumés lui caressaient la poitrine ; à ses pieds, des fers plats enveloppés répandaient une chaleur bienfaisante ; le long de ses hanches, il y avait des bouteilles qui chauffaient... Il entr'ouvrit les yeux, et que vit-il ?

C'était précisément l'heure où tous les soirs l'âme des bons chrétiens monte vers Dieu pour le remercier de ses bienfaits. Magee s'était mis à genoux ; sa femme était près de lui ; les enfants se pressaient autour d'eux. Ils firent tous dévotement le signe de la croix, et le père à haute voix récita les prières accoutumées, auxquelles les autres répondaient : prières pour la famille, prières pour la patrie en pleurs, prières pour les pauvres, les amis et les ennemis ; puis : « Prions pour les malades, spécialement pour le nôtre !... O Dieu, qui faites naître les enfants et fortifiez les adultes, bénissez tous les malades et les agonisants ; étendez sur eux, nous vous en prions, votre main droite toute-puissante, afin qu'ils reviennent à la santé, et que

pendant de longues années ils vous servent fidèlement !... Bon Jésus, posez votre main sur les malades, et ils seront guéris ! »

Oh ! Que ces mots solennels semblaient doux à l'oreille qui, pour la première fois, les entendait ! Comme ce Magee abaissé jusqu'à terre et priant pour lui, Trappiste, l'étranger, paraissait grand et bon à côté de ce père cynique qui ne priait jamais !... Et ces voix métalliques de Véra et des petites, comme elles étaient une joie, une chanson au cœur de l'infortuné qu'aucune fille jamais, à son souvenir, n'avait appelé son frère !

— Maman, il me regarde ! dit Véra en se levant.

Ce fut un cri de joie dans toutes les bouches. Les fillettes se dressaient sur leurs petits pieds pour mieux voir ; l'une d'elles se pencha même sur le lit et risqua sa main potelée sur le bras de Trappiste.

Mère Magee se hâta de verser du sirop de résine dans une petite cuiller.

— Prends ceci, mon fils ! dit-elle...

Il but avec effort, dit merci, et referma les yeux.

— Il dort ! disaient les enfants.

— Surtout pas de bruit ! faisait mère Magee. S'il repose bien, plaise à Dieu, il guérira. Prenez vos chapelets et priez pour lui avant de vous endormir.

Non, il n'y a point au monde de remède plus efficace aux misères humaines que l'affection tendre et ingénue des bonnes âmes et des cœurs simples.

Trappiste ne s'éveilla que tard dans la matinée du lendemain. Toute la famille était là, mais les enfants parlaient bas, bien bas ! Trappiste s'étonna de les voir tous debout sans qu'il eût rien entendu.

Il voulut aussitôt lever un peu la tête,

mais il fut pris d'un accès de toux épouvantable, qui le fit souffrir cruellement : toute sa poitrine se déchirait en lui.

Déjà maman Magee était accourue, et s'était assise au bord du lit. Elle le pressait contre son cœur, et lui parlait comme à son bébé.

— Que Dieu lui soit en aide ! pensait-elle : il souffre trop, le pauvre enfant !

Le visage de Trappiste se gonflait et de gros pleurs ruisselaient sur ses joues...

— Honey (miel) cher, ne pleure pas !... Prends cette cuillerée de sirop, Honey !...

Il essayait, mais il ne pouvait pas : il toussait trop.

— Essaye encore, Honey !... Plaise à Dieu, c'est cela qui va te soulager !... Là, Honey cher, repose maintenant ! Et puissent Jésus et Marie avoir pitié !

Il regarda Véra et vit que des larmes perlaient à ses yeux bleus... Un peu après, mère Magee demanda :

— Honey, quel est ton nom ?

— Trappiste ! répondit-il faiblement.

Tous se regardèrent ahuris. Mère Magee s'écria :

— Trappiste !... Que Dieu nous aide ! Cela n'est pas un nom de chrétien, n'est-ce pas, John ?

— Non.

Elle sourit à l'enfant pour l'encourager et reprit :

— Honey, tu n'as pas de nom chrétien ? Comment t'appelait ton père ?

— Il m'appelait Trappiste, et il me battait !

— Il te battait ?... Oh ! le scélérat !

Mère Magee se tourna vers son mari :

— John, je hais d'appeler d'un nom païen cette pauvre créature du bon Dieu.

— Eh bien ! s'écria John en riant,

appelle-le donc « Honey » ! Depuis ce matin, tu ne fais que lui dire : « Honey cher ! Honey ! Honey ! »

Véra riait. Trappiste aussi eût voulu rire ; mais il n'y parvenait qu'à demi, tant il souffrait.

— Tu vois, ajouta le père, il rit ! Il aime ce nom, le petit brigand.

— Est-ce vrai ? demanda mère Magee ; tu aimes cela, quand je t'appelle « Honey » ?

D'un signe de tête, il répondit oui. Dès lors, il avait un nom chrétien ! Tous étaient bien contents !

Cette journée et nombre d'autres qui suivirent furent très douloureuses pour le petit malade. La bronchite était tenace et luttait de pied ferme contre les remèdes de Mme Magee... Mais celle-ci, quelle brave maman c'était ! Elle passait les nuits sans fermer l'œil pour soigner Honey, et surtout pour lui donner la joie de sa présence lorsqu'il souffrait trop.

Véra aussi était toujours attentive, prête à accourir au premier symptôme d'un accès violent. Déjà comme une petite mère, elle savait comment s'asseoir au bord du lit et soulever le malade, qu'elle appelait « Honey » avec un accent irrésistible de tendresse compatissante.

Véra était une blonde au teint rose clair presque transparent. Un brillant de lumière douce émanait de sa figure riante et fine, semblable à l'aube légère formant auréole autour de la tête des saints. Sur son front et autour de son cou, elle avait un petit cercle de ce qu'on appelle, je crois, en langage féminin « accroche-cœurs » ou « frisettes »... C'était chez Véra naturel, sans ordre et sans préparation. Le moindre souffle les faisait frémir et s'agiter mollement.

Ce furent ces petites boucles, et les grands yeux bleus, doux comme ceux des colombes, et les caresses de maman Magee, bien plus que le sirop de résine, qui vainquirent la bronchite aiguë longtemps rebelle à tout.

A son arrivée, Honey ne connaissait pas beaucoup l'anglais. Mais à l'école des femmes, une langue s'apprend vite. Et comme Honey l'appréciait, cette langue des Irlandais, si différente de celle des Anglais, beaucoup plus douce et plus chantante, comme les cœurs d'où elle sort.

Honey aimait surtout l'expression de foi qui, chez ces gens simples, cent fois par jour et plus, se mêle naturellement aux choses les plus communes de la vie... « Dieu soit béni !... » « Plaise à Dieu !... » « Et si c'est la sainte volonté de Dieu ! » « Et la bonne douce Mère de Jésus nous aidera ! »

Celles-ci et bien d'autres paroles de ce genre retentirent constamment aux oreilles étonnées de Honey.

Après la vie qu'il avait menée pendant douze ans, dans la compagnie de Roméo Bishop et d'Onésiphore, comment eût-il pu ne pas s'attacher à la famille Magee, où l'on ne parlait que tendresse et bénédiction.

Un beau matin, il se sentit presque guéri. Il put sans aide s'asseoir dans son lit, et ce fut pour tous une joie indicible.

Véra, tout en travaillant, sautait, riait, bavardait ; des larmes douces, longtemps prêtes à couler, lui noyaient la prunelle des yeux.

Maman Magee, comme de coutume, s'assit au bord du lit... Honey était si content de se sentir mieux, qu'il laissa sa petite tête tomber sur le sein de la bonne femme, et

lui prenant la main, il la caressait ; puis, à la grande stupéfaction de tous, il laissa échapper le mot :

— *Mother !* Maman !

Y a-t-il un cri plus doux sur les lèvres de l'enfant ?... Y a-t-il un mot plus triste dans la bouche de l'orphelin ?

Maman Magee sentit l'émotion la gagner jusqu'au fond de ses entrailles ; elle serra Honey contre sa poitrine avec un amour tout nouveau en elle.

— Que le bon Dieu te bénisse pour cette parole, Honey! dit-elle en tremblant ; car ceci est une chose certaine : c'est la voix d'en haut qui parle par ta bouche pour nous dire que le grand Dieu est satisfait.

A ce moment, Magee n'était pas là ; mais lorsqu'il rentra, les petites filles coururent à lui pour lui annoncer la grande nouvelle : Honey avait dit *mother* à maman !...

Magee en fut ravi, et il dit, lui aussi :

— Merci à Dieu pour cette parole !

Plus tard, pendant la journée, les parents étant à travailler dehors, Véra s'approcha du malade qui se réveillait.

— Honey, se hâta-t-elle de prononcer, tu as bien fait de dire *mother* à maman ce matin !... Et moi, je veux que tu guérisses vite, vite ! Et tu ne retourneras jamais plus chez ce méchant père qui te battait !...

Oh ! pourquoi donc tout à coup le soleil a-t-il donné plus de clarté ?... Les malins accroche-cœurs se sont mis à flotter ; les grands yeux bleus se sont mis à percer ; deux petits cœurs se sont mis à battre, comme jamais ils n'avaient battu...

— Véra, je voudrais rester avec vous toute ma vie !

— Ainsi soit-il, Honey ! Et, plaise à

Dieu, je serai votre sœur pour vous servir tant que nous vivrons !

Ayant dit cela, ils se sentaient très, très heureux.

Bientôt Honey put se lever. L'air du printemps appelait à la vie ; déjà les oiseaux se battaient dans les buissons. Magee promena plusieurs fois les enfants jusqu'au chemin de fer voisin, qui n'était distant que de cinq lieues. C'était le mille 184, un simple point d'arrêt dans l'immense étendue, et il n'y avait là qu'un petit magasin, un réservoir d'eau pour les machines et deux voies de garage.

Ce fut le livre ouvert où Honey prit sa première leçon de géographie. Debout entre les rails, il interrogeait Magee :

— Où va-t-on par ici ? Où va-t-on par là ?

Et Magee répondait :

— Voici la route de Winnipeg, et voilà celle de Montréal.

Et comme Honey regardait avidement dans le lointain, fasciné sans doute par l'attraction de l'inconnu, Magee ajouta :

— Retiens bien ceci, mon garçon : le meilleur chemin est toujours celui de chez nous !

Honey ne dit pas non, vu que chez nous c'était chez les Magee, où on le gâtait tant. Véra ne lui avait-elle pas même donné son chien, son chien à elle, dont un Indien lui avait fait présent ? Pourtant après Dieu et la religion, l'Irlande et sa famille, c'était certainement ce qu'elle aimait le plus au monde... Mais voilà que Honey aussi s'était mis à aimer ce beau chien, et bientôt ce fut lui, et lui tout seul, qui lui donna ses repas. L'animal fidèle l'adopta pour maître et ami. Véra en claquait les mains de joie.

Hélas ! les plus beaux jours ont leur déclin !

Là-bas, une mince ligne sombre coupe en deux le disque rouge du soleil couchant ; l'éclair brille et palpite en soubresaut à l'horizon qui se rapproche ; l'ouragan subit frappe, casse et passe, ne laissant derrière lui que des ruines et des pleurs !

VI

La fuite.

Son fusil à la main, Onésiphore entra chez les Magee en coup de vent. Il ne dit pas bonjour, mais du pas de la porte, la casquette sur l'oreille, il jeta à Trappiste en français :

— Papa, il est bin fâché ! I veut comme ça qu'tu r'viennes tout d'suite !...

Et tournant les talons, il s'enfuit, tel un petit malfaiteur.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda mère Magee.

— C'est papa qui veut que je retourne tout de suite, et il est très fâché !

Honey se mit à pleurer.

Pendant les six mois que l'enfant avait vécu chez les Magee, jamais Bishop n'était entré pour le voir, quoique pour se rendre au magasin du mille 184, il dût passer devant la porte de la cabane. Il s'arrêtait parfois deux ou trois minutes, demandait : « Comment va-t-il ? », et poursuivait sa route.

Onésiphore lui-même n'entra que deux fois, et il ne resta que juste assez pour voir le beau lit blanc dans lequel Trappiste reposait et pour entendre maman Magee et Véra dire :

— Honey cher !

Il en fut bien jaloux, le petit gars ! Il alla même jusqu'à désirer être malade aussi pour être gâté et dorloté comme son frère l'était là.

Néanmoins, maintenant qu'il vivait seul avec son père, lui-même était mieux traité, et il souhaitait que Trappiste restât toujours chez les Magee ou ailleurs.

Aussi fut-il choqué lorsqu'un jour le père lui dit :

— Onésiphore, Trappiste est guéri ; il devrait être icitte pour travailler avec nous ; va donc le quérir et dis-lui que son papa Bishop, i veut le voèr et lui causer !

Le petit métis répondit :

— Ouè, j'y vas !

Mais il n'y alla pas. Il courut les bois à la recherche des nids d'oiseaux, et lorsqu'il revint, il mentit. C'est toujours ainsi, n'est-ce pas ? le mal appelle le mal... Onésiphore dit donc à son père :

— Trappiste, i n'veut pas revenir !... Et Magee, il a lâché l'chien sur moè !

— Comment ? vociféra Bishop. Il a fait ça, lui ? Ah ! l'banditte !... I m'payera ça !... Et i n'veut pas *m'obéir*, Trappiste ? Ah ! bin, i va voèr !

Bishop tremblait de colère. Il ne dormit pas de toute la nuit. Le lendemain, de bon matin, il dit à son fils :

— Onésiphore, prends ce fusil : y a du plomb dedans ; tu vas retourner chez Magee, et s'i lâche le chien, tire drette dessus !... Et tu diras à Trappiste : « Papa, il est bin fâché sur toè ! I veut qu'tu r'viennes chez nous tout d'suite !... » S'i n'revient pas, c'est moè qu'ira l'poègner, l'méchant gars !

Honey fut consterné. Quant aux Magee, ils ne savaient que penser. Pourquoi Bishop était-il en colère ? Que lui avait-on fait pour l'offenser ?... Evidemment, il avait le droit de réclamer son fils ; mais aussi n'était-ce pas son devoir de les remercier un peu ?

— Honey, dit maman Magee, c'est ton père qui te demande ; plaise à Dieu, il faut lui obéir !

A ces mots, Honey jeta ses bras autour d'elle, comme pour réclamer sa protection; et il gémissait sur le cœur de sa mère adoptive toutes les plaintes douloureuses de son jeune âge déjà si expérimenté.

Véra ne put supporter la vue de cette scène. Elle s'enfuit dehors, cachant son visage dans son tablier rouge.

— Honey cher, sois donc un brave enfant ! disait maman Magee ; obéis à ton père, le bon Dieu bénit les enfants qui obéissent... Puis tu viendras nous voir ! Ce n'est pas loin, la cabane de ton père !

Elle le baisa sur les deux joues, et, pour le mettre sous l'égide du ciel, lentement elle traça sur son front le signe tout-puissant de la rédemption.

Magee se leva.

— Enfant, dit-il, que Dieu te bénisse ! Et puis, ne désespère jamais ! Tu pleures aujourd'hui ; mais si tu restes bon et honnête, tu ne sais pas la récompense magnifique que le Très-Haut te donnera un jour !

— C'est bien ! gémit Honey, je m'en vais !... Mais s'il me bat, je déserterai ! J'irai à Winnipeg ou bien à Montréal !

Pleurant amèrement, il sortit en chancelant. Au coin de la cabane, il entendit Véra qui sanglotait aussi ; à travers les larmes, leurs yeux se rencontrèrent, mais ni l'un ni l'autre n'eut le courage de prononcer un mot.

Un peu plus loin, Honey s'aperçut que le chien de Véra le suivait.

— Retourne ! retourne ! lui cria-t-il ; va-t'en chez vous !

Et il le chassait.

Mais Véra aussi criait :

— Honey, ne le chasse pas ! Je te le donne ! Qu'il aille avec toi ! Je te le donne, Honey !

Alors vite, elle rentra dans la cabane pour cacher sa douleur, la première grande douleur de son cœur généreux de jeune fille.

Lorsque Honey arriva, il vit bien que le père était très irrité. Néanmoins, il lui dit gentiment :

— Bonjour, papa !

Mais Bishop le regarda en grimaçant :

— Pourquoi qu't'es pas rev'nu hier, mauvais gars qu't'es ?

— Mais, papa, vous ne m'avez pas appelé hier !

— Comment ? s'pèce de menteur !... Et qui est-ce qu'a lâché l'chien après ton frère ?

Honey restait là, interdit.

— Réponds, s'pèce de Trappiste !... C'est-i Magee qu'a lâché l'chien après Onésiphore ?... Ah ! l'banditte !

— Vraiment, papa, je ne sais ce que vous voulez dire ! Papa Magee est bon, très bon, meilleur que...

Il s'arrêta... Hélas ! trop tard !

— Ah ! banditte toè i tout !... Tiens ! v'là pour t'apprendre à respecter ton père !

Et il le frappa deux fois. Mais le chien de Véra s'était élancé et l'avait mordu au poignet avec une furie et des rugissements de bête fauve.

Bishop saisit son fusil, et, violemment, ouvrit la porte.

— Chasse cette sale bête dehors ! commande-t-il à Trappiste.

Mais celui-ci enlace le chien de ses deux bras :

— Papa, battez-moi, mais ne le tuez pas !

Le vieux Bishop grinçait des dents. Il renversa l'enfant à terre, et à coups de crosse, expulsa l'animal qui lui montrait ses crocs. Un coup de feu retentit : l'ami fidèle n'existait plus.

Le pauvre Honey en hurlait de douleur.

— Tais-toè ! criait Bishop. Tais-toè vitement !

Honey hurlait plus fort. Alors, la main nerveuse du trappeur s'abattit sur l'enfant; il le secoua dans tous les sens, et finalement le jeta dehors avec ces mots :

— Là, chien, va rejoindre ton chien ! Magee et toè, vous êtes des chiens maudits ! Et c'est moè, Bishop, qui vous tuerai tous comme cette charogne qui m'a mordu.

Honey, au comble de l'épouvante, se mit à courir en poussant des cris aigus.

Chez Magee, on avait entendu le coup de feu, et, bien que Bishop et Onésiphore tirassent souvent, cette fois, la détonation fit un choc douloureux au cœur anxieux de mère Magee et de Véra; et lorsqu'un peu après l'eau du lac se mit à gémir jusqu'à eux les cris de terreur poussés par Honey, Magee sauta sur son fusil et s'élança pour sortir. Mais sa femme, plus prompte, avait fermé la porte.

— Pour l'amour de Dieu, homme, à quoi penses-tu ?... Remets ton fusil au clou et assieds-toi !

Magee baissa la tête et obéit sans dire un mot... Honey arrivait, gémissant et pleurant. Mais ne voilà-t-il pas qu'il passait outre !

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il ? dit maman Magee.

Et elle appela :

— Honey ! Honey ! Où vas-tu donc ?

— Papa Magee, maman Magee, il vous tuera ! Il l'a dit !... Il a tué le chien de Véra ! Il m'a battu !

— Viens donc, pauvre enfant, reste avec nous !

— Non, non !... Si je reste, il vous tuera !... Oh ! que je suis triste ! C'est à cause de moi, tout cela !...

Il se remit à marcher, mais ses pas chancelaient, car il pleurait très fort, et il se cachait la figure de ses deux mains.

Voyant cela, Véra n'y put tenir : elle courut après lui, sûre que, pour elle, il reviendrait.

— Honey, ne t'en va pas !

Honey marchait plus vite.

— Honey, quand donc reviendras-tu ?

Il ne la regarda pas, mais il cria :

— Jamais !

Ce mot fendit le cœur de la jeune fille. Elle s'arrêta et, dans son tablier rouge, ses plus tristes larmes s'échappèrent. Elle s'affaissa sur le sol où maman Magee vint la prendre pour la porter à la cabane maintenant si vide, si vide !

Honey, tout là-bas, disparaissait derrière les sapins verts.

VII

En caboose.

Ils étaient quatre à garnir la caboose d'un train de marchandises en garage au mille 184, pour donner voie au rapide de Montréal qui se faisait attendre : M. le conducteur, homme âgé, aux lunettes savantes et expérimentées, deux Anglais de Toronto et Jean-Baptiste Lavallée, natif de Montréal, tous beaux messieurs armés de gants en cuir fringant neuf, tous capables d'arpenter les plates-formes avec des bruits secs de talons importants et des gestes saccadés de sportsmen exaltés.

Les étoiles scintillaient leur plus candide amour à la terre délicieusement parée par la saison nouvelle ; des bouffées de parfums enivrants s'échappaient de la forêt tendrement endormie ; si seulement ce rapide paresseux arrivait au galop !

Ce fut Trappiste qui parut au coin du réservoir, s'avançant à pas de loup, comme un petit gars très apeuré, ou peut-être, pensaient les employés du train qui l'avaient aperçu, comme un bandit soupçonneux préparant un mauvais coup.

Avec une admirable bravoure, les quatre athlètes du Canadien-Pacifique s'avancèrent lentement au-devant de l'ennemi qui retraita un peu.

— C'est un Indien ! déclara Jean-Baptiste Lavallée.

— Indien toi-même ! s'écria John Graham ; ne vois-tu pas que c'est un tout petit garçon ?

Et il le héla.

— Viens ici, mon gars !

Trappiste, inquiet, fit un pas, puis deux, et enfin se présenta devant eux dans toute sa grandeur : à quinze ans, il en paraissait douze à peine.

Graham leva la lampe en plein dans la figure de l'enfant, et ils virent que ses yeux étaient rouges, et que de les avoir essuyés trop, il avait sali ses joues considérablement.

— Quel est ton nom ? demanda le conducteur d'une voix encourageante et bonne.

Lui-même, il avait plusieurs petits garçons à la maison, et dans sa longue carrière d'homme de trains dans ce coin isolé du Canada, il avait côtoyé bien des misères, approfondi plusieurs mystères et convoyé quelques malheureux : des hommes, des enfants et même des femmes qui fuyaient l'horreur de la sauvagerie et la solitude énervante des grands bois...

L'enfant répondit :

— Trappiste Bishop est mon nom.

— Un beau nom ! affirma l'Anglais. Et que fais-tu ici à cette heure tardive ? Où vas-tu ainsi tout seul ?

— Je vais à Winnipeg !

— Oh ! pourquoi pas à Montréal ?

— Est-ce que Montréal est plus près d'ici que Winnipeg ? demanda Trappiste innocemment, ce qui amena un sourire sur les lèvres des employés.

— Ecoute, mon garçon, dit le conducteur qui soupçonnait tout, tu feras mieux de retourner chez ton père !

A ces mots, le visage de Trappiste se crispa ; deux larmes coulèrent sur ses joues et il baissa la tête.

— Pourquoi as-tu déserté?... Il t'aime bien, ton père, n'est-ce pas ?

— Il me bat, Monsieur !... Ce matin, il

m'a battu! Et il a tué mon chien, c'est-à-dire le chien de Véra! Puis il a crié comme ça : « Toi aussi et Magee, je vous tuerai comme cette charogne qui m'a mordu! »

— Ah! ton chien l'avait mordu?

— Oui; pas mon chien, celui de Véra; il l'a mordu parce qu'il me battait!

— Tu dis qu'il a tiré sur le chien de Véra?

— Oui, Monsieur!... Et il tirera sur moi aussi, si je retourne!

— Et ta mère?

— Elle est morte, Monsieur!

— Pauvre enfant! dit le conducteur... Et tu désires aller à Winnipeg?

— Oui, Monsieur!... Papa Magee, le père de Véra, m'a dit un jour qu'en suivant les rails de ce côté on arrive à Winnipeg... Est-ce loin d'ici, Monsieur, Winnipeg?

Depuis quelque temps, on entendait un sourd roulement de roues accourant dans le lointain.

— Viens avec nous! dit le conducteur à Trappiste.

Le rapide passa en sifflant, avec un fracas infernal, comme si toutes les roches s'étaient écrasées sous son poids et en avaient gémi.

John Graham souleva l'enfant et le mit sur la plate-forme de la caboose... M. le conducteur balança trois fois sa lampe de commandement en direction parallèle aux rails, et le long train lourd, avec un gros effort, pesamment s'avança.

La caboose est la cabine des employés du chemin de fer. L'aménagement en est extrêmement simple : un petit poêle, un bureau, deux bancs, une chaise, des lits suspendus, un lavabo, c'est tout, ou à peu près.

John Graham versa de l'eau dans l'aiguière.

— Lave-toi vite ! dit-il à Trappiste ; ta figure est toute sale !

Lorsque l'enfant se fut débarbouillé, Graham le peigna consciencieusement, lui bâtissant une belle raie blanche au milieu des cheveux noirs ; puis fièrement il le présenta à l'auguste assemblée.

Jean-Baptiste Lavallée ne s'y méprit point : les yeux noirs, les cheveux noirs, le nez aquilin ne le trompaient jamais.

— Tu es Canadien, toi ! dit-il à Trappiste.

— Oui, Monsieur.

— Et ta mère était une Irlandaise, je parie ! Tu parles anglais tout à fait comme les Irlandais.

— Monsieur, c'est chez les Magee que j'ai appris l'anglais. J'aimais d'être chez les Magee, mais papa m'a rappelé.

— Correct ! Tiens, couche-toi ici ! C'est mon lit.

— Mais d'abord, je dois faire ma prière?

— Oui, oui ! Fais ta prière !

Les employés étaient assis sur les bancs, écoutant cette chose charmante. Trappiste se mit à genoux près du poêle, et à haute voix, comme chez les Magee, récita toutes les prières accoutumées.

Les hommes étaient émus. La voix de Trappiste tremblait, comme s'il avait eu froid, et il y avait entre ses mots des soupirs, parce que ce soir il n'entendait pas sa voix se mêler à celles de maman Magee et des fillettes, pour répondre au sourd bourdon du père. Ou plutôt n'était-ce pas qu'il les écoutait trop ces voix silencieuses qui lui criaient :

— Honey, Honey, où es-tu à cette heure sombre de la nuit ? Et est-ce bien vrai, comme tu l'as dit, que tu ne reviendras jamais ?

— C'est beau ! dirent les Anglais... Tu es un bon garçon ! Maintenant, couche-toi vite et dors !

Dormir, ah ! s'il l'avait pu ! Il se sentait bien fatigué de corps et d'âme, le pauvre enfant ! Mais il était à peine étendu sur la banquette en cuir noir qu'une vive discussion s'engagea entre John Graham et Jean-Baptiste Lavallée. Malgré lui, Trappiste dut prendre sa pilule et payer droit de passage dans la vie civilisée en prêtant une sage oreille à un débat politique où les problèmes difficiles inhérents aux conditions spéciales du Canada étaient en suspens.

Lavallée et Graham vivaient de chicanes, lisant les journaux, répétant mille fois les mêmes choses, manœuvrant dans tous les sens leurs grands arguments, comme la femme tourne et retourne la pâte dans le pétrin. Mais ici finit la comparaison, car la femme fait du bon pain qui nourrit les hommes, tandis que les beaux arguments de la politique n'ont guère apporté que le malaise dans le pays et beaucoup de troubles dans les esprits et dans les cœurs.

Nos orateurs avaient tous deux achevé de petites études; et comme ils étaient nés, l'un à Toronto, l'autre à Montréal, leur langue de citadins était bien pendue et exercée ; ce qui faisait dire à M. le conducteur :

— Vous deux, vous devriez être au Parlement !

Ce soir, la chicane prit à propos des émigrants... Ils avaient dû, l'après-midi de ce jour même, se garer pour donner passage à un train qui courait vers la Prairie, et ils avaient vu les étranges figures de ces

barbares montant à l'assaut du Nord-Ouest.

— Pouquoi faire venir ici tous ces étrangers ? disait Graham avec aigreur. Bientôt le Canada ne sera plus une colonie britannique ! On ne devrait admettre au Canada que des Anglais !

Jean-Baptiste sauta sur pied !...

— Quoi ! le Canada une colonie ! Quelle indignité !... Et une colonie toute britannique ! Quel effronté mensonge ! Alors les deux millions de Canadiens-Français, qu'est-ce qu'on en fait ?... Ça ne compte pas ?

— Passe pour Québec ! répliquait Graham ; mais l'Ouest, c'est différent.

— Comment ! c'est différent ?... Les Canadiens n'ont rien à dire dans l'Ouest... Sont-ce donc les Anglais tout seuls qui ont fait l'Ouest ?

— Non ; mais il faut qu'ils y soient la majorité, et que l'Ouest devienne anglais : autrement, le Canada sera perdu pour l'Empire !

— Tu veux dire, Graham, que si les Canadiens et les étrangers qui arrivent se mettent à parler ta langue, ils deviendront Anglais et impérialistes ?... Ils deviendront Canadiens, rien de plus. Eux ne connaissent ni l'Angleterre ni l'empire.

— Oh ! quant à cela, ils ne connaissent rien du tout ! Ce sont des ignorants ; parions que la moitié d'entre eux ne savent ni lire ni écrire !

— C'est possible, Graham... Vous autres, parce qu'un homme ne parle pas votre espèce d'anglais, vous le déclarez ignorant, même s'il possède deux ou trois langues ! Et parce qu'une femme met un mouchoir sur la tête et des bottes aux pieds, vous la dites barbare et sauvage ; cependant, c'est

peut-être la créature la plus douce, la mère la plus tendre, la chrétienne la plus pieuse qu'il y ait au monde. Qu'importent la langue, les habits et les coutumes ? Ces gens viennent ici pour travailler, pour ouvrir le pays, comme nous disons ; et tout le monde sait qu'ils sont plus aptes à cette tâche que ces messieurs et dames qui arrivent en grand apparat et ne savent se tirer d'affaire sans qu'on les aide.

— Lavallée, tu n'es pas loyal !

— Loyal ?... Loyal à quoi ?... Au Canada ?... Ecoute, Graham, le Canada, c'est mon seul pays à moi ! Je n'en ai jamais eu deux, et jamais je n'en aurai deux !

— Ne t'emporte pas ! Nous parlons des étrangers, crois-tu qu'eux ils seront loyaux ?

— Pourquoi pas ?... Ils viennent au Canada pour s'y fixer, pour en faire leur ferme, leur pays, leur patrie. Peut-on leur demander davantage ?... Que vous autres, les Anglais, vous songiez à l'Angleterre et à l'empire, rien de plus naturel ! Mais les Canadiens-Français et les Nouveaux-Canadiens n'ont qu'un amour : le Canada.

— Ne serait-il pas mieux pour le Canada de n'avoir qu'une langue, une école, un drapeau ?

— Pourquoi ne pas ajouter : et une religion, la vôtre ?... Graham, tu parles comme ton journal ! Des mots, rien que des mots, pour cacher l'idée mauvaise qui est en dessous... Non, il n'est pas mieux pour une personne ni pour le Canada de n'avoir qu'une seule langue ! Et le Canada, tel qu'il est aujourd'hui, ne peut pas avoir rien qu'une langue, rien qu'une religion, rien qu'une école.

— C'est ce que je dis : le Canada n'est pas un ; il faut le faire un.

— Un... et tout anglais... n'est-ce pas ? Et cela en vertu de la loi ?... Graham, une telle loi causerait infailliblement la ruine de notre pays.

Un sifflet strident fit vibrer le silence de la nuit. Vite, Graham enleva la lampe, M. le conducteur saisit ses papiers, et tous sautèrent sur le quai minuscule, où Trappiste, comme un homme, les suivit.

On entendit des portes grincer, des caisses tomber avec fracas, des cris, des appels ; puis la lampe oscilla, le sifflet retentit, et les wagons, reculant soudain, se buttèrent successivement les uns aux autres, tout le long de la voie ; puis vite ils se reprirent à courir de l'avant, tandis que, d'un pas leste, les hommes et Trappiste réintégraient leur caboose.

VIII

Vers Winnipeg.

— Maintenant, j'espère que vous allez nous laisser dormir ! signifia M. le conducteur aux jeunes politiciens.

Sans mot dire, chacun se casa chez soi, à bonne distance. Bientôt, on entendit un petit ronflement sonore : M. le conducteur, homme à la conscience pure et tranquille, était parti pour le pays des rêves.

Trappiste, non habitué à un lit de caboose qui trépigne sur l'acier, ne fit que des faux sommes. Quant à Lavallée et à Graham, ils ruminaient tous les deux de nouveaux arguments pour la lutte prochaine.

A plusieurs reprises, durant ces heures calmes, le train ralentit sa course et fit arrêt. Toute la caboose alors, en un clin d'œil, d'un seul bond, était debout. Graham poignait la lampe, le conducteur arrachait au bureau une liasse de papiers jaunes, on courait le long des wagons lourds. Puis les caisses, jetées de haut à la grande grâce de Dieu, s'effondraient les unes sur les autres en craquant. Trappiste pensait : « Elles vont crever ! » et elles ne crevaient pas. Les hommes se hâtaient lentement, circulaient, bavardaient. A la fin, le conducteur balançait sa lampe, et les jeunes gens, en manière d'exercice ou par instinct du métier, agitaient leurs mains en forme de signaux, comme si le machiniste eût pu les voir. Derrière eux,

Trappiste, fier d'appartenir à l'équipe, les imitait à pleins bras... Au ciel étoilé, un petit morceau de lune pâle les regardait du coin de son œil sombre, et elle avait l'air de se moquer d'eux.

Enfin l'aube se décide à vouloir poindre. Tout de suite les yeux de Graham et ceux de Lavallée se rencontrent... C'en fut assez.

Trappiste, les reins endoloris, s'en vint s'asseoir à côté d'eux.

— Toi qui es si malin, commença Graham, peux-tu me dire d'où proviennent toutes ces grosses roches qui hérissent le nord-ouest de l'Ontario ?

— Graham, je n'étais qu'un petit gars de dix ans, et je savais déjà cela. Crois-tu qu'on n'apprend rien aux écoles de Québec ?... Si, toi, tu ne le sais pas, je vais te dire d'où viennent ces roches ! Ce sont des pierres de composition volcanique : près de tous les volcans il y en a des semblables. Donc, il doit y avoir eu un jour des volcans sur le sol même que nous foulons.

Graham éclata de rire.

— C'est ce que je pensais ! s'écria-t-il ; voilà bien la science de Québec !

— Ce n'est pas la science de Québec, Graham ! C'est la science tout simplement.

— Lavallée, je vais t'apprendre ce qu'il en est !

Il prit un livre à la tête de son lit, et déploya une grande carte du Canada qu'il étudiait souvent.

— Regarde ! dit-il. Voici où nous sommes, et voilà Portage et Winnipeg. Maintenant, écoute-moi bien !

— Nous écoutons ; vas-y !

— Un jour donc — et en ceci je suis d'accord avec la tradition des Peaux-

Rouges, — un jour, l'eau se mit à accourir de partout pour recouvrir le Nord-Ouest ; les vagues se précipitèrent de l'océan Glacial, de l'Atlantique, du golfe du Mexique. Et c'est ici précisément que toutes les eaux se rencontrèrent. Il dut y avoir entre elles une lutte titanique ; ce fut la grande bataille des mers qui dura des siècles, peut-être même des millions d'années.

— Attends que j'achève ! s'écria Lavallée... Et seules les Rocheuses du haut de leur trône neigeux contemplèrent à loisir le drame gigantesque ; et ces dames tant en frémirent, que moult frémissent encore !

— Ne plaisante pas, mon ami ! Regarde plutôt cette carte, et tâche de suivre mon idée... si tu peux ! Lorsque les vagues furent fatiguées de s'assaillir et de rugir en se battant, elles durent bien se retirer par où elles étaient venues. Mais quand le sol réapparut, toute la terre était partie ; il ne restait que des roches !

— Et comment expliques-tu que ces roches sont de composition volcanique ?

— Et toi, avec tes fameux volcans, montre-moi donc les puits éteints, les trous béants par où le feu a dû vomir toutes tes roches !

— C'est sans doute l'eau de tes mers qui les aura bouchés !

Lavallée riait aux éclats. Graham, choqué, alla s'asseoir sur son lit et se replongea incontinent dans l'étude de sa carte et dans l'échafaudage de ses théories savantes... Trappiste souriait à Lavallée.

— Mon petit garçon, que penses-tu de tout cela ? demanda celui-ci, continuant à parler anglais.

— Oh ! moi, ce ne sont pas les roches qui m'inquiètent !

— Non ? Qu'est-ce donc ?

— Ce sont les feuilles !

— Comment cela ?

— Eh bien ! oui. C'est qu'il y en a des feuilles sur un arbre ! Et puis sur tous les arbres dans tous les bois !... En hiver, les feuilles tombent et les branches sont comme sèches ; et comment est-ce qu'il fait, le bon Dieu, pour faire sortir hors des branches toutes les belles feuilles vertes au mois de mai ?... Les pierres, il les a faites une fois, et elles sont faites ; mais les feuilles, comment est-ce qu'elles sortent ainsi tous les ans à gros flocons hors du bois qui semble mort ?

Lavallée réfléchit un moment.

— Je l'ignore ! répondit-il. Il faudra demander cela à Graham !

— Laisse-moi tranquille ! lui rétorqua l'Anglais. On a beau t'expliquer, tu n'es pas capable de comprendre un raisonnement !

Lavallée laissa passer l'orage et se mit à causer avec Trappiste en français.

— Que vas-tu faire quand tu seras à Winnipeg ?

— Je n'en sais rien ; je n'y suis pas encore.

— Ecoute ! Tu feras mieux de descendre à la station voisine. Tu vois, ce clocher, là-bas, dans les grands arbres ? C'est la cathédrale de Monseigneur de Saint-Boniface. Et les maisons plus loin, c'est Winnipeg. En suivant la route qui s'allonge près de la voie, tu arriveras à Saint-Boniface. Là, tu trouveras des Canadiens-Français. Tâche de rencontrer un Monsieur prêtre et de lui parler ; il t'aidera à trouver une place où travailler... Puis, sois bon, sois honnête et poli avec tous, surtout avec les Anglais !... A propos, que penses-tu des Anglais ?

— Les Anglais, c'est des mufles ! disait papa.

— Oh ! la la !... Ne dis jamais cela ! C'est un vilain mot !... Les Anglais, tu verras cela toi-même, sont bien meilleurs qu'ils ne paraissent, et, chez eux comme chez nous, il y en a plus de bons que de mauvais !

Graham, qui comprenait le mot « anglais », dressait l'oreille.

— C'est cela, s'écria-t-il, excite-le contre les Anglais !

— Graham, nous autres, on n'est pas comme toi qui méprises tous les étrangers en général, et les Canadiens-Français en particulier !...

Là-bas, à l'avant, le machiniste tirait sur sa corde, et le train, en grinçant, se retenait aux rails pour ralentir sa course.

— File ! dit Lavallée à Trappiste.

— Attends! fit Graham. *Good bye,* mon garçon! Et bonne, bonne chance à toi!

Dans sa main rude il tenait une pièce de cinquante sous qu'il laissa dans celle de Trappiste.

— Pour ton déjeuner, dit-il tout bas.

Trappiste fit ses adieux à tous. Déjà Graham et Lavallée, bras dessus, bras dessous, comme deux frères attendris, couraient là-bas à leur besogne en sifflant le même air ; et c'était : ***Rule, Britannia !***

— *Good bye, good bye !* leur criait encore Trappiste ému, en agitant vers eux sa main et sa casquette.

Voilà, pensait-il avec raison, deux excellents Canadiens qui se disputent tout le temps, mais qui, tout de même, s'aiment beaucoup plus qu'ils ne pensent.

IX

A Saint-Boniface.

— Mânes de La Vérandrye et de Selkirk, qu'attendez-vous ici ? Et vous qui fîtes parler la poudre ou le dollar : soldats, gouverneurs, hommes des fourrures ; vous aussi, aventuriers du Seigneur : évêques, missionnaires, Sœurs de la Charité ; vous tous, héros, gloires du passé, qui dûtes vous arrêter en ces lieux à la porte de l'immense empire des Métis et des Peaux-Rouges, permettrez-vous à Trappiste-Honey-Bishop, né Willie Laramée, de découvrir la rivière Rouge et l'Assiniboine sans y prêter plus d'attention ?... Ne lui en voudrez-vous pas si, dans un regard distrait, il englobe Saint-Boniface la docte et sainte, et Winnipeg la superbe prétentieuse ?

Non, il ne s'étonne pas, le petit gars, ni que la rivière Rouge coule à pleins bords, ni que l'Assiniboine la joigne sans façon en sa course vers le Nord. Même les hommes et les bâtisses qu'il voit surgir partout à l'entour l'inquiètent moins que le nombre et la pousse des feuilles et des fleurs dans la forêt sauvage.

Celui qui, depuis sa plus tendre enfance, a frôlé tous les jours les mystères insondables, les œuvres merveilleuses de la sagesse du Créateur, ne peut manquer de trouver l'ouvrage des créatures mesquin, et l'orgueil de l'homme naïf et impuissant à l'extrême.

Les cloches de Monseigneur sonnaient à toutes volées lorsque Trappiste fit son entrée au cœur de la cité des prêtres. A l'instant, celles des Sœurs Grises, puis celles des Sœurs Noires, puis la petite gringalette de l'hôpital Saint-Jean, s'empressèrent de répondre aux nobles messagères de Sa Grandeur et du bon Dieu.

Au premier son de l'airain, Trappiste, joyeusement surpris, leva la tête, prêta l'oreille et s'arrêta. Il écoutait les voix sonores aux différents tons qui s'égrenillaient et s'éparpillaient au ciel bleu. Il y en avait surtout une audacieuse qui, fine et douce parmi les autres, se hâtait de tinter pour être sûre d'en dire plus que toutes ses compagnes.

Déjà des flots de monde s'avançaient vers l'église. Trappiste vit une longue file d'êtres singuliers, tous affublés de la même étoffe gris sale qui traînait jusque dans la poussière ; les manches de leurs robes étaient si amples que les pendants en tombaient presque à terre. Ces fantômes marchaient en rangs serrés, d'un même pas langoureux ; et tous les dos étaient ployés, comme si un poids énorme les avait courbés vers le sol. Trappiste sut plus tard que c'étaient des Sœurs Grises.

Des messieurs élégants, des dames pimpantes, des bébés jolis à croquer surgissaient de toutes parts.

Par groupes, ou plutôt par grappes, il venait des théories d'enfants aux habits soignés. Çà et là, des garçons et des filles en frais de bavardage s'arrêtaient près de l'église.

Trappiste aussi s'approcha. Comme il n'avait jamais vu de cimetière, d'un œil scrutateur il examinait les grosses pierres

de taille et les croix noires sur lesquelles luisaient des écritures. A un garçon qui regardait aussi, il demanda :

— Pourquoi a-t-on couché ici toutes ces grosses pierres, et pourquoi ces laides croix noires ?

— Mais, c'est pour les morts !

— Ah ! c'est ici que les morts vivent ?... Alors, ma mère, elle est ici ?

Le petit gars le regarda, ne sachant que penser ; puis il dit :

— Elle est morte, ta mère ?

— Oui.

— Comment s'appelait-elle ?

Trappiste baissa la tête.

— Je ne sais pas ! répondit-il.

Mais voici qu'un « monsieur prêtre » — Trappiste le reconnut tout de suite d'après le portrait que son père Bishop lui en avait fait souvent, — voici qu'un monsieur prêtre, droit, solennel et digne, fit son apparition à l'entrée du champ des morts. Sa jolie robe noire tombait en flottant sur des souliers mignons où brillait bien polie la grande boucle d'argent. Il ne souriait pas ; mais sur sa figure était empreinte la plus grande bonté. Il s'inclina vers les messieurs qui le saluaient ; il dit quelques mots à des dames qui attendaient ; mais lorsque Trappiste ôta sa casquette et essaya une profonde révérence, il passa en se hâtant.

A sa suite, la foule s'engouffra dans l'église et Trappiste avec eux.

Déjà l'orgue égrenait sur les dévots ses notes tantôt graves, tantôt gaies. Il y en avait pour toutes les oreilles, et même elles chatouillaient les cœurs.

Trappiste vit l'autel illuminé, Dieu sait de combien de chandelles ! Puis toute une

armée de petits garçons aux surplis plus blancs que la neige débouchèrent pieusement. Les prêtres les suivaient. Et ce fut une musique et des chants presque divins... L'assemblée en prière ne faisait aucun bruit. Dieu planait sur son peuple bien-aimé...

Enfin, à un signal, tous s'assirent ; tout se tut... Un prêtre était maintenant debout sur une estrade. Il avait sur la tête un grand chapeau pointu ; il tenait à la main un long bâton d'or. Trappiste s'en douta : c'était Monseigneur de Saint-Boniface.

Et celui-ci parla, oh ! comme Trappiste jamais n'avait soupçonné que bouche humaine pût parler !... En des mots simples et doux, il disait aux fidèles l'immense amour de Jésus pour les petits qui tâchent d'être bien bons... Tout là-bas dans le fond de l'église, l'âme innocente de Trappiste lui répondait !... Trappiste s'était même levé tout droit dans son banc, un peu pour mieux voir, parce que devant lui le grand chapeau d'une dame le gênait, mais surtout comme s'il avait aspiré ainsi plus sûrement les paroles qui venaient à son âme, ou comme si son âme s'en allait rencontrer à mi-chemin l'âme du grand archevêque qui suavement descendait vers lui par-dessus la pieuse assemblée.

La musique reprit. L'office divin continua. Mais Trappiste fut distrait jusqu'à la fin, parce que la voix de Mgr l'archevêque continuait de parler à son cœur...

C'est de cela qu'il avait besoin, lui, l'ignorant, lui, l'innocent ! Sa petite âme avait faim et soif de la science divine ! Aussi, tandis que les autres parlaient au bon

Dieu, son cœur à lui s'adressait à Mgr l'archevêque :

— Monseigneur, si vous saviez combien j'ai faim, si vous saviez combien j'ai soif de vous entendre ! Oh ! parlez, parlez-moi donc encore !

Hélas ! Monseigneur ne parla plus... Dans un dernier et sublime effort, les orgues chantèrent à la foule : *Sursum corda !* ou peut-être : *Alleluia !...* En profond silence, le monde s'écoula, tous gens heureux et meilleurs qui retournaient chez eux.

Trappiste seul resta dans la maison du bon Dieu, qu'il croyait être un peu la sienne. Il regardait les cierges qu'un vieil homme à barbe blanche éteignait en tremblant. Puis il s'assit bien à l'aise et ferma ses yeux qui étaient lourds. Il revit ainsi les surplis si blancs des petits garçons ; il écouta un instant Monseigneur qui parlait si doucement... doucement... et doucement il s'endormit.

Oh ! ne le blâmez pas, vous qui le savez trois fois orphelin !... N'a-t-il pas voyagé toute la nuit ? Et son cœur n'est-il pas meurtri d'avoir quitté ses meilleurs amis, la famille Magee ? Ne vient-il pas aussi de sentir la main du Très-Haut étendre sur sa douleur le baume apaisant de la bonté divine ? Mgr l'archevêque n'a-t-il pas dit et affirmé que Dieu est le meilleur des pères, et Jésus l'ami spécial des enfants, et Marie la mère ineffable de tous les cœurs en deuil ?... Dors donc, dors, fils de Dieu et fils des saints ! Dors sans crainte dans la maison de ton père !

— Que fais-tu, icitte, vagabond ?... Allons, file, ou bin, c'est moè qui vas t'sortir !

Le vieux sacristain, une grosse clé de

fer à la main, secouait le dormeur violemment et l'apostrophait de la sorte.

Trappiste étonné crut d'abord que son père Bishop le battait ; mais il ouvrit les yeux et se reconnut. Vite, il poigna sa casquette et s'enfuit tout honteux devant l'homme sévère qui criaillait après lui.

X

A Winnipeg.

Winnipeg, Winnipeg, orgueilleuse métropole du Nord-Ouest, entends-tu Trappiste, Trappiste qui t'arrive en sifflant ? Déjà il a traversé la rivière Rouge sur ce vieux pont branlant qui se balance au gré des chaînes sous le poids énorme des trains, des voitures et des foules.

Oui, Trappiste a tourné le dos à la cité qui lui fut mauvaise. Il se demande maintenant si Winnipeg lui sera plus propice. De son œil inquisiteur, il scrute la profondeur des rues et analyse les bâtiments qui se dressent devant lui : il considère successivement les superbes palais financiers aux étages et aux fenêtres sans nombre, puis à côté les misérables cabanes juives aux façades effrontément sales. Il pense tout naturellement que cela ressemble à l'habit de travail du père Magee, dont personne n'eût pu dire si c'était de l'étoffe neuve parsemée de guenilles, ou bien de la guenille parsemée d'étoffes neuves.

Trappiste s'avance et s'étonne non de voir tant de monde, mais de ce que hommes, femmes, enfants, tous courent de tous côtés dans un désarroi inexprimable, et sans désordre aucun. Ainsi les fourmis laborieuses se hâtent et s'entre-croisent aux portes innombrables de leur logis commun.

C'était l'heure où le soleil plongeant dans la rue annonce aux citadins que dans les restaurants les tables sont servies. Sou-

dain, dans les bureaux où l'on étouffe, les plumes s'arrêtent, les papiers disparaissent, les pupitres s'endorment. C'est la sieste des marchés. Chacun, selon son goût et le poids de sa bourse, sait où il doit se rendre pour apaiser sa faim, pour étancher sa soif.

Trappiste aussi sent le besoin de se mettre quelque chose sous la dent. Il palpe amoureusement la pièce de cinquante sous qui gît au fond de sa poche. Il est riche ! Il savoure la pensée que de tout ce peuple qui emplit la Grand'Rue, aucun ne sait qu'il a tant d'argent pour payer son écot !

Il s'arrête à la porte de plusieurs restaurants : Dieu ! que la soupe sent bon !... Il voit les messieurs si propres et les demoiselles si coquettes s'asseoir en riant autour des petites tables aux nappes blanches, et bavarder entre eux à qui mieux mieux... Trappiste marche, s'arrête et marche encore, jusqu'à ce que, comme par enchantement, il voit les restaurants et la Grand'Rue se vider presque d'un seul coup.

Alors, il s'enhardit, passe une porte, hésite, et tombe assis devant une table de marbre... Un jeune monsieur au tablier blanc s'approche en fronçant les sourcils :

— Vous voulez déjeuner ? interroge-t-il en présentant la carte.

Trappiste ne répond pas à la question. Il a mieux. Il tire de son gousset la belle grosse pièce qui brille, et la levant fièrement entre le pouce et l'index :

— Donnez-m'en pour cinquante sous ! commande-t-il sans broncher.

Le tablier blanc se met à rire, et s'en va vite le dire au cuisinier, puis au propriétaire. Ceux-ci passent la tête au cadran de

la porte pour mesurer le calibre de ce client nouveau genre.

Sur l'ordre du patron, les plats s'accumulent devant Trappiste : soupe, bouilli, légumes. Trappiste, affamé, fourrage avec vigueur... De nouveaux plats s'amènent : rôti, macaroni, patates frites. Trappiste en fourrage de plus belle... Mais aussi il sent son estomac qui se gonfle, et il commence à se demander s'il est possible que cinquante sous suffisent à payer tout ce luxe.

Voici le tablier blanc qui rapplique de nouveau avec une fournée de tartes, de fruits, de gâteaux, et du pudding fumant, et de la crème glacée... Doux Jésus, quelle avalanche !

— Monsieur, dit Trappiste désolé, je le regrette ! Mais jamais je ne pourrai manger tout cela !... Donnez-moi deux oranges, et reportez le reste... Puis, rendez-moi mon surplus !

Le tablier blanc ne put se contenir. Il courut vers la cuisine et le patron. Là, il y eut un rire fou.

— C'est vingt-cinq sous ! s'en vint dire le tablier blanc. Et il remit à Trappiste son surplus.

Trappiste fourra les oranges dans sa poche, se leva pesamment, et sortit en disant, comme père Magee le faisait toujours :

— *Good bye, and God bless you all !...* Au revoir, et que Dieu vous bénisse tous !

— Eh bien ! voilà une pièce ! Qui a jamais vu cela ? s'exclamait le patron en se tordant les côtes.

Trappiste, bien lesté, s'en fut promener sa digestion le long de la Grand'Rue.

Bientôt il aperçut deux grands ours bruns debout, les bras tendus, aux deux côtés d'une porte, devant un magasin tout

peint de bleu. Oui, vrai comme je vous le dis : deux gros ours qui regardaient férocement, et qui montraient leurs crocs.

— Comment est-ce possible ? pensait Trappiste. Et ils ne bougent pas !... Et voilà des gens qui passent devant eux sans qu'ils les griffent ! Ce doit être des ours apprivoisés.

Trappiste s'approche prudemment. Les ours, de leur côté, le regardent férocement. Trappiste recule un peu... Mais un gros monsieur qui se trouvait sur la porte, ayant remarqué la chose, dit à l'enfant :

— N'aie pas peur !... Ils sont empaillés !

— C'est à vous, Monsieur, ces ours ?

— Oui, ils sont à moi !... N'aie pas crainte !... Tiens, viens leur donner la main !

Lui-même prit la patte du fauve, et Trappiste rassuré en fit autant.

— Oh ! s'écria-t-il ; il ne vit pas !... Comment vous y êtes-vous pris pour les conserver sans les vider ?

— Ils sont vidés, évidemment ! Puis, on les a bourrés avec du foin et de la paille. Et ces yeux, ce ne sont pas leurs yeux : c'est du verre tout simplement !

— Et leurs dents, Monsieur ?

— Ah ! les dents, c'est à eux !

— Vous n'en avez pas d'autres à me montrer ?

— Non ; je n'ai que ceux-ci. Mais si tu remontes la rue du côté gauche, tu arriveras à une grande fenêtre où il y a toutes sortes de bêtes et d'oiseaux empaillés.

— Oh ! j'y vais ! Merci, Monsieur !

Trappiste s'éloigna vivement et passa sur le trottoir opposé. Il vit sans les regarder les vitrines claires où s'étalent les étoffes les plus luxueuses. Il passa les banques, les comptoirs, l'hôtel de ville, la poste... Peuh !

Qu'est-ce que tout cela ? Des tas de pierres !...

Mais quand les bêtes parurent, le cœur de l'enfant bondit vers elles. Toute sa famille était là ! Il les reconnaissait toutes : les grandes et les petites, les animaux et les oiseaux, jusqu'à ce mâtin d'écureuil qui levait la queue, et croquait une noisette, une vraie noisette de chez nous !

Trappiste regardait l'un, regardait l'autre, et il leur parlait en silence comme à de vieux amis. Tout l'après-midi il fut là, étonné que les bonnes gens de Winnipeg passassent si vite sans s'arrêter ni regarder...

Lorsque le soir tomba, Trappiste vit avec surprise les lampes qui s'allumaient toutes seules. Même de l'autre côté de la rue, une maison semblait toute en feu, tant il y avait des lumières qui resplendissaient autour d'elle. Comme il examinait cela, un gros monsieur qui se hâtait s'arrêta juste devant lui et déposa sur le pavé deux valises pesantes, pour essuyer son front chauve où la sueur perlait à grosses gouttes.

Trappiste le regarda, puis regarda les valises ; et il dit :

— Si vous le voulez, Monsieur, je vais vous aider !

— Très bien ! répondit le monsieur ; il me faut traverser la rue : suis-moi !

Or, à certains moments de la journée, la Grand'Rue de Winnipeg, pourtant large comme un boulevard, est si encombrée par les tramways ou petits chars, les voitures, les piétons, que c'est tout un problème, même pour les habitués, d'en effectuer la traversée.

Le gros monsieur, sans hésiter, plonge de l'avant. Trappiste fait de même, tâchant

de suivre son pas. Mais la valise était très lourde ; et voilà qu'une voiture venait par ici, une autre par là ; les petits chars accouraient de partout, en tintant leurs cloches d'alarme ; les automobiles passaient devant, derrière, à côté, avec des sifflements de vitesse vertigineuse. Les lumières flambaient, se croisaient, éblouissaient.

Trappiste, désemparé, est bientôt perdu dans cette cohue. Il court deux pas à gauche, deux pas à droite, avance, recule, repart... Bref, à la fin, il laisse tomber la valise, et reste là debout, la bouche ouverte, s'abandonnant au sort épouvantable qui l'attend inévitablement.

Le vacarme autour de lui était assourdissant. Deux voitures s'étaient accrochées ; des hommes criaient, les petits chars sonnaient, les automobiles cornaient ; la foule de Winnipeg s'amenait, s'amoncelait.

Mais bientôt, de tout ce fouillis émergea, calme et consciencieuse, la face d'un grand gros policeman qui, d'un coup d'œil, mesura la situation et comprit la cause du désastre. Sans dire un mot, majestueux comme un despote qui commande à la vague humaine irritée, il poigne la valise d'une main, Trappiste de l'autre, et entre deux rangées de tramways, d'automobiles, de voitures, de badauds, il mène l'enfant tranquillement jusqu'au trottoir, où le gros monsieur, très anxieux, s'épongeait de nouveau le front, en attendant que sa valise voulût bien réapparaître.

Le policeman, tout bon, souriait.

— Mon garçon, dit-il, lorsqu'on traverse une rue, il ne faut regarder que devant soi! Et il ne faut jamais passer derrière les voitures ou les tramways sans s'assurer d'abord que rien ne vient en sens inverse de l'autre côté !

— La valise était pesante ! dit le gros monsieur à l'enfant ; tu as eu du trouble : tiens !

Il lui donna dix sous.

Trappiste, réconcilié avec la vie, regardait la pièce blanche. Lorsqu'il leva les yeux, il était seul : le gros monsieur et le policeman s'en allaient vite à leurs affaires. Alors, il pensa :

— Il faut que j'aille voir cette maison où il y a tant de lumières !

Il s'en vint donc vers le joyeux théâtre des artistes canadiens... Là, c'était fantastique ! Sur la devanture, de belles glaces d'azur brillaient comme des soleils d'été ; partout, jusque sur la rue, s'étalaient d'immenses affiches aux riantes couleurs, et il arrivait du monde comme Trappiste n'eût jamais cru qu'il y en eût : de beaux messieurs poudrés vêtus chiquement, et des femmes et des filles jolies, oh ! si jolies, que Trappiste les dévorait du regard. Elles avaient les joues rouges comme des airelles; leurs lèvres étaient le bouton d'églantine qui s'ouvre mignon au baiser de l'aurore; leurs cous disputaient la blancheur aux fourrures légères dont ils étaient bordés.

Ces dames venaient, les unes en automobile, les autres en voiture ou à pied ; elles étaient accompagnées de gentlemen qui s'inclinaient avec grâce devant elles. Des parfums subtils s'échappaient de leurs robes soyeuses, embaumant à l'entour l'air, et la rue et les gens.

Trappiste, certes, ouvrait de grands yeux. Cependant, il eut bientôt un moment de doute perplexe, lorsqu'il vit arriver quelques filles dévergondées qui, riant et criant, se laissèrent accoster sans façon par de vilains jeunes hommes bien vêtus

que lui, Trappiste, venait d'entendre parler le langage des libertins.

A l'intérieur, la musique jouait un air de valse. Trappiste fatigué s'assit sur les marches de l'escalier pour l'écouter mieux. Mais du palais des lumières sortit un méchant homme qui le chassa en le traitant de vagabond... Trappiste hocha la tête et s'éloigna en pensant que celle-là non plus n'était pas la porte du paradis. Cependant, il emportait dans ses yeux innocents l'image chatoyante et charmeuse des petites fées qu'il avait aperçues.

A l'entrée d'un magasin, de beaux fruits jaunes pendaient en masse serrée sur une seule tige. Des enfants étaient là qui en achetaient. Trappiste aussi produisit sa pièce de dix sous.

Il remarqua que le marchand avait une figure étrange: la peau jaunâtre, les sourcils arqués, des petits yeux brillants qui se cachaient si vite et si souvent! Il pensa que c'était une espèce de sauvage.

Le Chinois lui coupa deux bananes, et Trappiste, qui ne connaissait pas ce fruit, mordit en plein dans la pelure, ce qui fit rire l'Oriental.

— Pas ainsi, petite garçon ! lui dit-il ; donnez à moi ; moi montrer, petite garçon !

Il éplucha le fruit à moitié, et le rendit à Trappiste.

— Bonne ? demanda-t-il alors.

— J'croès bin ! s'exclama Trappiste en s'éloignant.

Maintenant, il en avait assez de cette ville bruyante, de ces tramways, de ces autos, de ces lumières électriques qui flambaient de toutes parts. Il prit une rue sombre et tranquille, puis une autre, et encore une autre ; il suivit le boulevard, passa un pont, et sentit l'air vif de la campagne, l'air

ami qu'il reconnut tout de suite, et qu'il se mit à humer avec délices, comme s'il en avait été privé depuis longtemps.

Devant lui, une large chaussée s'engageait à travers les champs. Il la suivit, scrutant où il pourrait trouver un abri quelconque pour la nuit, car pour rien au monde il n'aurait osé frapper aux portes ; il n'y pensa même pas.

Après une longue marche, il entendit de petites sonnettes tinter audacieusement dans le silence du soir, et bientôt à travers les ombres, il entrevit des vaches qui paissaient. Là, il aperçut aussi le toit d'un hangar, tache noire qui tranchait sur les demi-ténèbres ; et il se dit :

— Voici mon affaire !... Les bonnes vaches monteront la garde autour de moi !

Il passa donc la clôture, et sans plus de façon prit possession de son gîte. Il trouva même un peu de paille et de foin... de quoi s'arranger un petit lit moelleux dans le coin le plus sombre.

Le pauvre enfant était si las qu'il se coucha tout de suite. Mais, au lieu de dormir, il se mit à penser... il revit maman Magee, et Véra, et le petit lit blanc dans lequel il avait passé tant de bonnes nuits, si heureux !... Il se retrouvait dans la douce cabane de ses parents d'adoption, dans la demeure gaie et tranquille où tous l'avaient aimé... Eh ! quoi ! N'était-ce pas l'heure à laquelle ils avaient coutume de dire la prière tous les soirs ? Sans doute, ils pensaient à lui, là-bas !... Et lui, méchant Trappiste, oubliait ses dévotions !... Vite, il se met à genoux et tâche de prier... Mais les joues rouges des jolies femmes, et les lèvres roses, et les cous blancs passent, passent et repassent devant ses yeux fatigués ; et même dans

ces ténèbres, les brillantes lumières du théâtre luisent et l'aveuglent encore.

Alors il devint très triste ; il se vit vraiment abandonné des hommes, et peut-être aussi du bon Dieu !... Il se sentit perdu dans un monde étrange qui lui faisait peur et dont il suspectait l'hypocrite méchanceté.

Oui, il regretta d'avoir quitté les bois... Oui, à ce moment, pour se retrouver auprès de maman Magee et de Véra, il eût donné tout au monde : tout ce qu'il avait vu à Winnipeg, et même la messe du matin et le beau discours de Monseigneur de Saint-Boniface.

Hélas ! il se rappelait le dernier mot, le mot cruel qu'il avait jeté à sa sœur en la quittant : « Honey, quand donc reviendras-tu ? — Jamais !... » Oh ! ce « jamais », comment avait-il pu le crier ainsi ? Méchant, méchant qu'il était !... Elle devait être bien triste à présent, sa petite sœur des bois !... Comme elle devait le plaindre dans son cœur si pieux et si bon ! Comme elle devait prier pour lui !

A genoux sur la paille, le front appuyé contre la planche dure, Honey pensait à ces choses, et des soupirs montaient de son cœur meurtri, voix désolées de son impuissance et de son abandon.

Cependant, il parvint enfin à prier un peu sans distraction, et alors il lui sembla que, malgré toutes ses misères, une bonté immense qu'il ignorait et qui venait du ciel, des bras et des baisers de mère le berçaient amoureusement, avec un chant tout doux, comme la brise qui caresse le roseau du lac, ou comme la voix plaintive du cerf qui s'enfonce sous la feuillée et emmène son faon.

XI

Incognito chez tante Lami.

— Dépêche-toi, Scholastica ! Tu es en retard, ce matin.

— Oui, tante Lami, j'arrive !

Elle arrivait, en effet, et son cousin Herménégilde l'aidait à monter dans la petite voiture qui la menait chaque jour à l'école du couvent.

Elle avait un poney bai gros et gras, qu'elle vous conduisait elle-même en superbe écuyère ; et c'était son habitude de racoler au passage tous les enfants, de sorte qu'en arrivant à Saint-Norbert, on eût dit un superbe bouquet de roses et de pivoines que le poney bai et elle apportaient à l'école.

Ce matin donc, elle était en retard et se hâtait. Cela ne l'empêcha pas d'entendre sur le chemin, derrière la haie de pruniers, les voix railleuses de petits gars qui tourmentaient quelqu'un.

En débouchant sur la chaussée, la situation se précisa : deux énergumènes qu'elle connaissait bousculaient un misérable petit garçon qu'elle prit pour un métis. Il en courait alors par tous les chemins.

Celui-ci avait la casquette rabattue sur le front, des brins de paille et de foin sortaient de ses vêtements, sa culotte était fendue au genou et laissait voir du sang sur la peau nue. Sans doute qu'en passant une clôture il avait heurté l'aiguille pointue des fils de fer barbelés.

A la vue de la voiture, les énergumènes confus, mais bravaches, s'arrêtèrent.

— Mauvais sujets ! leur cria Scholastica indignée, et elle claqua son fouet au derrière de celui qui était le plus proche... Comment ? Vous n'avez pas honte de faire souffrir un pauvre petit comme vous ?

— On ne lui a rien fait !

— Menteurs ! Ne vous ai-je pas vus et entendus ?

Et, s'adressant à Trappiste, car c'était Trappiste en chair et en os :

— Où vas-tu ? demanda-t-elle avec bonté.

Elle allait le prendre dans sa voiture s'il se rendait à Saint-Norbert, mais Trappiste baissa la tête et ne répondit pas... Elle, à tout prix, voulut le faire parler, croyant qu'ainsi il serait un peu consolé. Elle dit donc, pour dire quelque chose :

— As-tu faim ?

L'enfant leva la tête, et ses yeux noirs se plongèrent dans les yeux de la jeune fille :

— Oui, j'ai faim ! dit-il.

Et il se mit à tousser.

Elle fit tournoyer son fouet et l'appliqua dur et sec au dos des énergumènes qui, de nouveau, s'étaient rapprochés.

— Voilà ! dit-elle ; parce qu'il a faim...

Mais tante Lami accourait, essoufflée.

— Qu'y a-t-il ? Mon Dieu, qu'y a-t-il ?

— Il y a, ma tante, un pauvre petit garçon qui a faim et qui tousse. J'allais lui donner mon déjeuner ; mais puisque vous voilà, emmenez-le chez nous et faites-le manger ! Donnez-lui mon gâteau d'orge, et mettez-y de la confiture aux fraises !

— C'est bien, ma chérie ! Mais va vite, tu es en retard, très en retard.

La chérie fouetta le poney bai et partit en apostrophant les énergumènes qui

avaient l'air de désirer qu'elle les prît en voiture avec elle.

— Mauvais sujets, leur criait-elle... Si vous croyez que je vais vous charroyer ce matin, après ce que vous avez fait ! Marchez : c'est bon pour vous, polissons que vous êtes !

— Viens avec moi ! dit tante Lami à Trappiste, qu'elle prenait aussi pour un métis.

Il en venait souvent mendier à la ferme. Elle ne lui demanda même pas son nom.

Mais parce que Scholastica l'avait dit, elle le conduisit à la cuisine et lui servit du gâteau qu'elle couvrit de confiture aux fraises. Trappiste trouva cela très bon ; il avait faim ; il mangea tout le gâteau.

Comme il se levait de table et disait poliment : « Madame, je vous remercie ! », tante Lami, sans savoir pourquoi, se prit à l'aimer.

— Viens, lui dit-elle, en ouvrant la porte du salon. Ta culotte est déchirée : je vais te la raccommoder ! Comment t'y es-tu pris pour fendre l'étoffe de cette façon ?... Et là, ta petite jambe qui a saigné !

— Oh ! ce n'est rien, Madame. Je me suis agriffé en passant la clôture.

A la cuisine, la sonnerie du téléphone trépigna d'impatience. La fermière y courut. Ainsi Trappiste eut tout le temps d'examiner les lieux : il regarda les beaux meubles luisants, les gros livres, les images, et là au mur, devant lui, cette belle dame qui plongeait son doux regard dans le sien !... Quelle bonté sur tout son visage ! Quel charme dans le sourire de ses lèvres !... Mais quoi ? Ne l'avait-il pas vue un jour quelque part, cette bonne dame ?... Oh ! il le sentait, qui qu'elle fût, il l'aimait !

Tante Lami rentra.

— C'est la maman de Scholastica ! dit-elle.

— Oui ?... Elle me regarde ! On dirait qu'elle va parler. Où est-elle maintenant ?

— Au ciel ! répondit tante Lami avec assurance.

A ce moment, Trappiste par mégarde toucha le piano, et le son qui en sortit le fit tressaillir,

— Tiens, ça parle ! dit-il étonné.

— Mais oui ! C'est de la musique ! Tu n'as jamais vu de piano ?

— Non, Madame.

— Alors, écoute ! Je vais te montrer comment ça marche.

Elle ouvrit la porte extérieure, afin que le soleil fît son entrée et que les oiseaux pussent mieux voir et entendre ; puis elle se mit à jouer une valse palpitante.

Trappiste ne pouvait tenir sur ses jambes ; tout le corps lui démangeait ; pour un peu, il allait se trémousser.

— Aimes-tu cela ? demanda la fermière.

— Oui, j'aime cela !... Et peut-on aussi chanter là-dessus comme chez Monseigneur de Saint-Boniface ?

— Mais oui ! Quelle idée !... Attends, tu vas voir !

Elle fouilla dans les papiers, prit une feuille qu'elle dressa devant elle, et d'une voix douce de vieille femme émue, elle chanta :

L'enfant perdu, que sa mère abandonne,
Trouve toujours un refuge au saint lieu ;
Dieu, qui le voit, le soutient de son trône :
L'enfant perdu, c'est l'enfant du bon Dieu !

Elle se retourna et vit que le visage du petit garçon ruisselait de larmes.

— Scholastica aussi, dit-elle, pleure chaque fois qu'on chante ce refrain.

— Madame, dit Trappiste, un jour le bon Dieu a été bon pour moi !

— Oui ?... Bien, tu vas me conter cela pendant que je coudrai ta culotte.

Elle enfila son aiguille et Trappiste commença son histoire, y mettant son patois délicieux que nous renonçons à reproduire ici en son entier.

— C'était un dimanche, disait-il ; nous étions à cueillir des bleuets dans une immense clairière au fond des bois. A différentes places, il y avait des roches. Papa et mon frère se trouvaient d'un côté ; moi, j'arrivais à l'autre bout, près de la roche la plus haute. Un gros ours brun poussa son grognement et sauta devant moi ! Il ouvrait une grande gueule et il montrait ses crocs et sa langue rouge ! Ses gros yeux luisaient et regardaient les miens !... Je criai : « Papa, papa !... » Mais papa avait pris mon frère dans ses bras et s'encourait au plus vite !... Alors mon seau tomba et les bleuets roulèrent dans la mousse et les pierres... mes mains se joignirent. L'ours grogna de nouveau et fit mine d'avancer !... Mes jambes étaient mortes, je ne pouvais bouger. Je dis : « Notre Père, qui êtes aux cieux, ne nous laissez point succomber dans la tentation, mais délivrez-nous du mal !... » Et le bon Dieu m'entendit !... Il nous entend toujours, n'est-ce pas, Madame ?

— Oui, toujours ! Continue !

— L'ours alors remit sa langue dans sa bouche, tourna le dos et sauta dans le bois où il disparut.

Pendant qu'il racontait, la fermière ne cousait guère : elle écoutait et admirait.

— Il te faudra beaucoup aimer le bon Dieu, dit-elle, puisqu'il t'aime ainsi. As-tu fait ta Communion ?

— Non, Madame, Papa i ne veut pas !
— Pourtant tu dis que tu sais tes prières !
— Oui, j'sais mes prières !
— Tu n'as pas appris ton catéchisme ?
— Papa, i n'veut pas !
— Il est donc bien méchant, ton papa ?
— Madame, i m'bat ! Et i veut m'tuer !
— Comment ? Que dis-tu là ?
— Oui, i veut m'tuer et aussi les Magee ! C'est pour ça que j'lai quitté.
— Quoi ! tu as déserté ?
— Oui, et je n'veux plus retourner chez mon père. J'veux faire ma Communion et apprendre mon catéchisme !
— Et ta mère ?
— J'en ai pas !... Elle est morte, Madame !
— Que c'est triste ! soupira tante Lami. Ecoute, mon petit garçon : tu es trop jeune pour courir les rues ; tu devrais aller chez les Révérends Pères Trappistes !
— Trappiste ?... C'est mon nom à moè, ça, Trappiste !
— Ton nom ? Comment cela ? Tes parents t'ont appelé Trappiste ?
— Oui, Trappiste, c'est mon nom.
— Voilà qui est drôle ! Mais ça ne fait rien ; rends-toi au monastère !... Tu vas suivre la route par où tu venais, tu sais, la grande chaussée ! Et quand tu seras au village de Saint-Norbert, si tu vois une femme, tu diras : « Madame, voulez-vous bien me montrer le chemin qui mène chez les Révérends Pères Trappistes ? »
— Jamais je n'pourrai dire ça ! Mais j'dirai : « Madame, où qu'c'est donc chez l'Trappiste ? »
— Oui, oui, dis cela ! Ça va faire !... Puis quand tu arriveras au monastère — c'est une grande, grande maison ! — tu ôteras ta casquette et tu diras : « Mon Père, je viens faire ma Communion et apprendre

mon catéchisme ; je veux me convertir ! »

— Ça, j'croès que j'pourrai l'dire !...

La culotte était solidement réparée. Dans la cuisine, le téléphone lançait un appel pressé. Tante Lami se hâta, et Trappiste de nouveau leva les yeux vers sa mère oubliée, qui le regardait comme si elle avait voulu lui révéler quelque chose.

Mais là, que disait le téléphone ? De qui s'inquiétait le monde?... « Vous dites qu'il a déserté ?... Il a passé la clôture ? Ah ! le brigand !... Et il est parti de ce bord?... Bien sûr qu'on va le poigner !... Oui, oui, on l'arrêtera, on le liera, et nous le tiendrons ici, bien volontiers ! »

Trappiste n'écouta pas davantage. Il prit la porte, et s'en fut à toutes jambes... Si elle croyait, cette femme, qu'elle allait le lier, et le tenir ici, bien volontiers !... Adieu, Madame la fermière !

Il s'agissait tout simplement d'un cheval échappé dont le voisin annonçait la fuite, et que tante Lami s'offrait à faire capturer par ses fils.

Pauvre tante Lami, elle fut bien surprise et ne sut que penser lorsqu'elle revint au salon. La place était vide, et du pas de la porte elle aperçut le petit garçon qui courait à perdre haleine sur la chaussée qui mène à Saint-Norbert et chez l'Trappiste.

— Oh ! ces métis ! ces métis ! disait-elle avec une grande condescendance et une immense pitié.

XII

Chez les Trappistes.

Saint-Norbert n'est qu'à dix milles de Winnipeg. Cependant, combien y en a-t-il parmi les citoyens de la noble cité, même parmi ceux qui clament à tous les vents leur loyauté intègre à la province natale ou adoptive, combien y en a-t-il qui savent qu'il y a des Trappistes à Saint-Norbert ou qui pourraient dire ce qu'est un Trappiste et ce que les Trappistes font là près de chez eux?

Il est vrai que la Trappe est créée et organisée en solitude silencieuse, et le monde ne va guère en ces lieux.

Les Trappistes sont des moines qui n'ouvrent la bouche qu'à l'église pour louer Dieu. Ce sont des muets volontaires. Bien que vivant en communauté, ils observent le silence des ermites. Seule la nature fait entendre sa voix dans les lieux écartés où ils habitent.

La vie des Trappistes se partage entre la prière, les travaux manuels et l'étude. Ils ne mangent que des mets grossiers, et jamais de viande. Une paillasse est leur couche. Les revenus du monastère s'emploient à secourir l'infortune sans le crier au monde.

Mais pourquoi des pauvres hommes vont-ils ainsi ensevelir leur vie, parfois dès leur belle jeunesse, dans ces cloîtres austères? Quels crimes affreux ont-ils commis que seule une pénitence si rigoureuse

puisse effacer?... Eh ! quel crime avait commis Celui qui a quitté le ciel pour venir vivre, travailler et souffrir dans l'humble solitude de Nazareth ?

L'amour qui unit le monde à Dieu et les hommes entre eux crée une solidarité qui seule explique cette chose étrange : les benjamins de la famille prenant gaiement sur leurs faibles épaules les fardeaux sans nombre sous lesquels leurs frères coupables succombent.

Winnipeg, ville du dollar et des cabrioles, comprends-tu pourquoi, à tes portes, il y a des innocents qui se taisent, travaillent et prient?

Un pécheur entre mille tourne parfois son regard fatigué vers le cloître silencieux ; mais les autres n'y pensent pas. Cependant, la porte de la Trappe est toujours grand'ouverte à tous, soit que l'âme pénitente veuille fuir le monde à jamais, soit que pour un instant l'homme inquiet ou transi sente le besoin de s'arrêter et de se réchauffer à un foyer doux et tranquille comme celui des moines, qui ne s'est pas éteint depuis que l'amour du Maître l'a embrasé de ses flammes divines.

— Madame, où qu'c'est donc chez l'Trappiste ?... Est-ce cette grande maison, là-bas ?

— Non ; là, c'est l'orphelinat des Sœurs de la Miséricorde. La Trappe est de l'autre bord du village.

Trappiste s'en vint ainsi nonchalamment à Saint-Norbert. Il s'en fut voir l'église et la grotte ; puis il rôda autour du couvent des Sœurs Grises et par tout le village. Enfin, il demanda encore :

— Madame, où qu'c'est donc, chez l'Trappiste ?

— C'est pas loin, mon garçon ! Prends

cette belle allée là devant toè : elle y mène tout drette !

Trappiste se décida. Il aperçut bientôt au bout du chemin un grand bâtiment, et il se dit : « J'oserais pas ! J'vas fuir !.. » Les grands bâtiments effrayent toujours les humbles et les pauvres.

Heureusement, près de l'entrée du parc dans lequel le monastère se dresse, l'enfant aperçut une espèce de cabane dont l'unique petite fenêtre était ouverte, laissant voir la tête chauve d'un homme gras qui souriait bénévolement.

— Que veux-tu, mon fils ? demanda celui-ci à l'enfant.

— Je viens faire ma Communion et apprendre mon catéchisme ; je veux me con vertir !

Le visage du bon Frère portier s'irradia de joie.

Il connaissait et bénissait les voies du Seigneur qui ramène au bercail la brebis égarée ; mais une conversion comme celle-ci, non, il n'y en avait jamais eu !... Aussi, le bon Frère se hâta de se lever et d'accourir au-devant du repentir !

Trappiste fut très étonné, même effrayé à la vue des habits du moine. Il eut aussi pitié de ce pauvre homme qui n'avait ni bas, ni souliers, ni chapeau... Il le suivit en doutant jusqu'à l'hôtellerie du monastère, où le Père en charge eut tôt fait de débrouiller la situation. Quelques questions et réponses suffirent pour le mettre au courant du passé, et saisir la mentalité particulière de l'hôte qui venait les surprendre.

— Il faudra d'abord vous laver le corps avant de vous laver l'âme ! dit le Père hôtelier... Savez-vous nager ?

— Bin, j'vous croès, que j'sais nager !

Moè et puis Onésiphore, on n'faisait qu'ça nous deux au Lac-Seul toute l'été !

Le bain tiède et avenant fut vite préparé. Trappiste plonge là dedans et se trémousse comme un poisson du lac. Puis le Père l'essuie, le peigne et lui brosse ses habits. Ils ont l'air de s'entendre à merveille.

Il y a là une petite clochette. Le Père la prend et sonne deux petits coups secs, puis encore deux petits coups secs, puis un long coup prolongé. Et voici que tout de suite le Frère cuisinier paraît avec un trait sur lequel s'étalent de jolis fruits, du pain beurré, des biscuits, une tasse de thé qui fume !

— C'est pour toi ! dit le Père à Trappiste.

Mais celui-ci le regarde, l'œil craintif, et fouille dans sa poche, comme s'il voulait y trouver quelque chose.

— Combien qu'vous allez m'charger, dit-il, pour manger ça ? J'suis pas riche : j'ai que vingt-cinq sous !

Le Père hôtelier ne rit pas. Il eut pitié de cette innocente candeur.

— Assieds-toi vite, dit-il, et mange ! Au cloître, on ne doit jamais parler d'argent.

Pendant que l'enfant se restaurait, il alla conter l'aventure au Révérend Père Abbé, qui y vit la main de Dieu même.

— Prenez-en soin, Frère Anselme ! disait-il. Vous saurez que le bon Dieu a un dessein spécial en nous envoyant cet enfant. J'irai le voir aussi.

Le Père hôtelier se fit un délice de causer avec Trappiste. De la fenêtre de l'hôtellerie, tous deux regardaient les moines qui travaillaient dans la cour, au jardin et dans les champs. Le Père expliquait à l'enfant :

— Ceux qui ont l'habit blanc, ce sont les Pères, c'est-à-dire ceux qui disent la messe ; ceux dont l'habit est marron, ce sont les Frères, qui ne sont pas instruits. Puis il y a le Révérend Père Abbé. Lui, c'est le Père de tous : le Père des Pères et le Père des Frères. C'est à cause de cela qu'on l'appelle Père Abbé. Le mot « Abbé » veut dire « Père » ; donc le Père Abbé, c'est le Père-Père.

— Oh ! j'comprends ! disait Trappiste. Il est le Père des Pères, le Père-Père !

— Il viendra te voir ! reprit le Père hôtelier. Il faudra bien lui dire : « Bonjour, Révérend Père ! »

Comme il parlait encore, le Père Abbé entra. Trappiste, excité, se lève, le regarde, se trouble, et dit vite :

— Bonjour, Pé-pépère !

Le Père hôtelier dut mettre la main à la bouche pour réprimer un accès de gaieté. Mais cela ne dura qu'une seconde. Il tomba aussitôt à genoux, baissa la tête, et son visage se peignit soudain de tristesse et de honte.

Avec une grande bonté, le vieux Père Abbé posa la main sur la tête de Trappiste. Il lui parla, l'encouragea et lui dit d'oublier tout ce qu'il avait vu dans le monde, afin de bien comprendre son catéchisme et de se préparer pour le mieux à la sainte communion. Puis, se tournant vers le Père hôtelier :

— Frère Anselme, dit-il, levez-vous !

Celui-ci humblement avouait sa faute.

— Père Abbé, depuis quinze ans, je ne me rappelle pas m'être moqué de personne, et voici que j'ai ri de cet enfant !

— Frère Anselme, moi-même, après quarante-cinq ans de cloître, je sens que mon orgueil et ma vanité sont toujours

en moi, n'attendant que l'occasion pour se montrer à nu... Veillons donc sur nous, car seul l'esprit d'humilité peut nous rendre semblables au Maître que nous servons.

Trappiste écoutait sans beaucoup comprendre. Il toussait de temps en temps de cette toux arrachante et sèche, qui est si pénible même à ceux qui l'entendent. Le Père Abbé le fit remarquer au Fr. Anselme, et lui recommanda de bien soigner son hôte.

Pour réparer un peu sa faute, le Père hôtelier se mit à cajoler Trappiste. Il lui montra ses livres aux plus belles images, et il l'interrogeait :

— Tu es passé par Winnipeg : qu'as-tu vu d'intéressant dans la grande ville ?

— J'ai vu deux ours, morts, mais debout comme des vivants. Puis il y avait des canards sur une fenêtre, et des chevreux (chevreuils), et un gros moose, et un petit mâtin d'écureuil qui levait la queue et mangeait une noisette !

— Bon ! Je vois que tu aimes les bêtes ! C'est donc là ce que tu as trouvé de plus beau à Winnipeg ?

— Oh ! non ! C'qu'y a d'plus beau à Winnipeg, c'est les femmes !

— Miséricorde ! s'écria le Père en levant au ciel des mains implorantes.

— Oui, continuait Trappiste ; le soir, y a des lumières à Winnipeg ! Et les belles dames s'amènent avec des joues toutes rouges, des grands yeux noirs, des lèvres roses, et leur cou, il est plus blanc que leurs fourrures !

— Arrête ! gémit le moine... Sais-tu que ce rouge sur leurs joues et sur leurs lèvres, ce n'est que de la peinture ? Les créatures, aujourd'hui, ça se peint comme les sauvages.

— Ah ! J'avais pas pensé à ça !... Mais pourquoi qu'elles se peignent, les femmes de Winnipeg ?

— Pourquoi ?... Parce qu'elles sont laides et vilaines !... Comme on dit en français : Pour réparer des ans l'irréparable outrage !

— Ainsi, ces belles femmes, elles sont pas belles ? Elles sont laides ?

— Mais sans doute !... On n'a pas besoin de se peindre quand on est beau, n'est-ce pas ?

— Non !... Maman Magee et Véra, elles se peignent pas !

Trappiste ne pouvait s'empêcher de rire en pensant à sa méprise.

— Elles m'ont bin attrapé, les femmes de Winnipeg ! disait-il.

— Mon fils, continuait le Père, il faudra te défier à l'avenir ! Souviens-toi que tout ce qui brille n'est pas or, surtout chez les femmes ! Prends-y bien garde !

Afin de dissiper les restes du terrible orage qui venait de passer, le Père hôtelier conduisit Trappiste par tout le monastère. Il lui montra la chapelle, le réfectoire, le grand cloître, le dortoir.

— Qu'en dis-tu ? Est-ce beau ? demanda-t-il en sortant.

— C'est trop vide ! répondit Trappiste. J'avais le frisson là dedans ! Y a rien que des murs et des bancs de bois !... J'suis mieux dehors ! C'est beau icitte : y a des arbres, puis une rivière !

— Allons voir le jardin, proposa le Père.

Le jardin était ravissant. Trappiste n'avait jamais vu cela : tant d'arbres fruitiers et tant de légumes de toutes sortes réunis dans un espace si restreint !

— Voici des fraisiers de France ! disait le Père ; des pommiers de France ! des vignes de France !

Tout là dedans était de France : les pois, les fèves, les asperges, les groseilliers, les cerisiers et cent autres plantes.

— Qui est-ce, France ? demanda Trappiste.

— Ah ! tu ne sais pas qui est la France ?

Et le moine s'arrêta, les larmes aux yeux, de ce qu'un petit Français ne connût pas sa mère.

— La France, s'écria-t-il, c'est le pays des ancêtres ; c'est la patrie de tout ce qui au monde est noble et bon !

— Où qu'c'est donc, alors ? Est-ce du bord de Winnipeg, ou du bord de Montréal?

— Oh ! beaucoup plus loin !... Par delà les terres et les mers !... Mais c'est de là que sont venus tous les Français d'Amérique !... Comprends-le bien, mon enfant : tes vieux parents, tes ancêtres, sont venus de France ! Et, en France, aujourd'hui même, tu as des parents qui vivent, et ceux qui sont morts y sont enterrés près des églises.

— Pourquoi qu'i sont v'nus au Canada, mes vieux parents de France ?

— Ah ! écoute !... Cela fait du bien de dire ces choses ! Il n'y avait alors au Canada que des sauvages, et les sauvages aussi ont une âme, n'est-ce pas ? Ceux-ci n'avaient jamais entendu parler de l'Evangile ! Alors nos ancêtres sont partis de France, des prêtres et des cultivateurs, pour venir apprendre aux sauvages du Canada à prier et à travailler... Tu vois : la France aime tout le monde ! Elle veut que les sauvages, eux aussi, soient contents ! Elle aide tous ceux qui sont abandonnés ou malheureux !

Des larmes perlaient aux yeux de Trappiste.

— Bonne France ! s'écria-t-il, je sens déjà que je l'aime de tout mon cœur !

Le Père était très ému... Inutile de dire que, lui aussi, aimait la France, sa France malheureuse qui l'avait chassé, mais dont il pouvait dire, en mettant la main sur sa poitrine :

— Elle est là !... Ils ont eu beau m'expulser : ils ne me la prendront jamais !

Et d'avoir ainsi mis au cœur d'un enfant le saint amour de la mère-patrie absente, il était si heureux qu'il eut quelque peine à se recueillir, lorsqu'au son de la cloche il dut se rendre à la chapelle pour l'office du soir.

Trappiste déjà était au lit : il toussait ; il avait des frissons... La veille, pendant qu'il dormait dans le hangar sous la garde des bonnes vaches, la nuit froide était descendue en traîtresse sur sa faible poitrine ; la bronchite, de nouveau, réclamait sa proie !

Bientôt, la fièvre se déclara, violente et intraitable. Le Père infirmier, mandé en toute hâte, craignait la diphtérie, le croup ou quelque chose de ce genre. Bref, le Père Abbé, dans la nuit noire, fit atteler sa voiture, et trois heures plus tard, l'enfant des Trappistes était couché sur un lit d'hôpital et râlait à la mort.

— O voies de Dieu ! s'écriait le Père hôtelier dans son âme attristée, que vous êtes étranges ! C'est toujours la joie, puis la douleur ! Et même, dans la pauvre vie du plus pauvre des hommes pauvres, nul ne peut dire, ou même soupçonner, pourquoi les événements, bons et mauvais, se succèdent parfois si rapidement et sans interruption !

XIII

A l'hôpital de Saint-Boniface.

A l'hôpital de Saint-Boniface, tout le monde aimait Trappiste. Les Sœurs et les nurses venaient le voir souvent ; et les malades en convalescence se promenant dans le couloir passaient la tête au coin de la porte, regardaient et souriaient en faisant à l'enfant des signes d'encouragement et d'amitié.

L'histoire était connue de tous : on ne parlait que du petit Trappiste ! Nul n'ignorait que son nom était Trappiste Bishop, ni qu'il arrivait de la Trappe de Saint-Norbert, ni que, sur la demande expresse du Père Abbé, il occupait à l'hôpital la chambre réservée aux Trappistes. C'était donc un vrai petit Trappiste, le plus Trappiste des Trappistes ; et il n'avait que quinze ans !

Puis, au bout de quelques jours, aussitôt que sa gorge se dégagea, il commença à se dévergonder. Il vous avait des mots naïfs à faire pleurer presque la nurse O'Kane, qui l'avait tout de suite pris en singulière affection. Cela se comprend : un petit abandonné, un petit Trappiste ingénu comme le bébé qui vient de naître !

Trappiste aussi aimait beaucoup sa nurse, surtout lorsqu'elle s'asseyait sur le bord de son lit, comme maman Magee et Véra le faisaient jadis... Miss O'Kane connut bientôt toute la vie de l'enfant et put lire dans son cœur comme dans un livre toujours ouvert.

Il va sans dire qu'elle gâtait son malade de prédilection, si bien que Trappiste perdit avec elle toute contrainte et toute gêne. Un jour, il osa dire :

— Miss O'Kane, pourquoi mettez-vous du rouge sur vos joues et sur vos lèvres ?

Miss O'Kane se leva vivement, et lui montra le doigt.

— Ah ! ça, mon petit Trappiste, s'écria-t-elle, si tu vas te mettre à me prêcher maintenant !

Et elle s'enfuit un peu plus rouge encore pour aller conter la chose à ses compagnes.

Le lendemain, elle demandait à l'enfant :

— Qui aimes-tu mieux : la Sœur ou Miss O'Kane ?

— J'aime mieux vous ! répondit Trappiste, parce que vous vous asseyez sur mon lit, et parce que vous jouez avec ma main comme Véra faisait toujours lorsque j'étais malade. La Révérende Sœur, elle, elle reste debout au milieu de la chambre ; elle a peur peut-être d'attraper mon mal !

— Non, non, elle n'a pas peur !... Et ainsi, c'est moi que tu aimes le mieux de tous ?

— Oh ! non ! J'aime mieux maman Magee et Véra !

— Oui ? Pourquoi ?

— Parce qu'elles m'embrassaient tous les matins ! Et vous, Miss O'Kane, vous ne m'embrassez jamais !... Est-ce que vous avez peur de mon mal ?

— Cher enfant, non, je ne crains pas ton mal !...

Elle se mordait la lèvre et s'en allait bien triste en plaignant les orphelins.

Le Père aumônier aussi gâtait Trappiste. Il venait le voir deux fois tous les jours, lui donnait des oranges, et lui expli-

quait la religion. Trappiste s'étonna fort que le catéchisme fût un livre si court. En une semaine, il sut les plus grandes vérités, et alors le Père lui dit :

— Aussitôt que tu pourras te lever, tu feras ta communion !... Es-tu content ?

— Père, je suis très, très content !... C'est dommage qu'Onésiphore n'est pas ici avec moi : vous l'instruiriez, et lui aussi ferait sa communion !

L'après-midi de ce même jour, Trappiste entendit tout à coup un frou-frou de pas nombreux à la porte de sa chambre. Une Sœur entra et déplia un paravent autour du lit qui gisait inoccupé dans l'autre coin ; une voiturette s'introduisit et passa, sur laquelle Trappiste, en se levant un peu, vit une petite forme affaissée qui semblait morte.

A cause du paravent, il ne vit plus rien ; mais il se rendit compte que le nouveau venu était mis au lit et que les docteurs et les nurses restaient là très longtemps. Et le malade gémissait beaucoup... Lorsque tout fut fini, Miss O'Kane vint dire à Trappiste :

— C'est un petit garçon comme toi ! Il s'est fait prendre par le train, et il a les deux jambes broyées !

— Oh ! le pauvre malheureux !... Miss O'Kane, puis-je le voir ?

— Non, il dort !

Trappiste mourait d'envie d'aller jeter un petit coup d'œil sur son compagnon d'infortune ; mais à tout moment il venait des Sœurs, des nurses, des docteurs. Enfin, il y eut une accalmie. Trappiste sauta hors de son lit, contourna le paravent et jeta un cri :

— Onésiphore, c'est toè ? D'où qu'tu viens comme ça ?

— Je m'suis fait poègner par les gros chars !

— Et t'as les jambes broyées ?

— J'sais pas ! J'souffre !

Trappiste se mit à sangloter.

— N'braille pas, Trappiste ! N'braille pas ! J'suis pas ton frère, tu sais !

— Oui, t'es mon frère, et i faut que j'braille !

— Non, non, j'suis pas ton frère pantoute !... Et papa, i n'est pas ton père à toè non plus !... Et Trappiste, c'est pas ton nom. Ton nom à toè, c'est Willie !

— Onésiphore, n'conte pas tant d'menteries comme ça ! J'te croès pas pantoute !

— C'est pas des menteries ! C'est la vraie, vraie vérité vraie ! Quand t'es parti d'chez nous, moè itout j'braillais, et papa m'a dit comme ça : « Braille pas, Onésiphore ! Trappiste, c'est pas ton frère ! Et moè, j'suis pas son père ! Son père à lui, c'est... c'est... — j'ai oublié l'nom qu'm'a dit, — et encore : Trappiste, i s'nomme pas Trappiste! C'est Willie qu'i s'nomme!... Et il a une sœur à lui, Trappiste, quéque part du bord de Winnipeg, à... à... » Oh ! j'ai oublié ; j'sais pus !

— Si c'est pas des menteries tout ça, comment qu'ça s'fait qu'papa Magee i n'me l'a pas dit ?

— Oh ! Magee ? I n'est plus au Lac-à-la-Plume, tu sais !... Lui itout, il est parti !

— Et Véra ?

— I sont tous partis !

— Où qu'sont allés ?

— Ça, j'sais pas. L'ont pris les chars au Portage !

— Et pourquoè qu'sont partis ?

— I s'sont battus eux deusse avec papa ; et papa, i voulait les tirer toutes !... Ils ont eu peur, j'croès bin !

Au commencement de ce dialogue tragique, Miss O'Kane était entrée ; derrière le paravent, elle écoutait ces tristes choses qui la faisaient frémir... Elle s'avança et sortit de gros yeux qui tâchaient d'être sévères.

— Mon Trappiste, dit-elle, tu m'as désobéi ! Et te voilà pieds nus sur les planches froides ! Vite, saute dans ton lit ! Et si tu bouges encore, je le dirai au Père et tu ne feras pas ta communion ! Compris ?

Trappiste obéit en toussant, et il disait :

— Miss O'Kane, c'est Onésiphore ! C'est mon frère !... Et il dit que mon nom est Willie et pas Trappiste pantoute !

Miss O'Kane, très émue, alla révéler à la Sœur le secret qu'elle venait de surprendre. Elle apprit en retour qu'Onésiphore Bishop était arrivé à l'hôpital par l'express de l'Est, sous la conduite d'un docteur qui venait de Montréal. Voici ce qu'on savait de l'accident : le train ralentissait pour prendre de l'eau au mille 184, lorsque l'enfant, qui attendait sur la voie, se mit à courir à côté de la machine, comme pour lutter de vitesse avec elle. Mais, Dieu sait comment, il fut jeté à terre le long des rails, les deux jambes mises en lambeaux. Le conducteur s'informa s'il y avait un médecin parmi les passagers ; ce docteur accourut et fit mettre le blessé sur le train, parce qu'il fallait une opération urgente... Seul un autre enfant était sur la voie à ce moment.

— C'est le fils à Bishop ! cria-t-il.

— Et où est son père ?

— Je ne sais pas ! Il est venu tout seul, le garçon !

— Mon Dieu ! quand même, tout ce qui arrive ! disait la Sœur qui racontait le fait.

Et elle remerciait le ciel d'avoir établi

les Sœurs Grises pour soigner ces grandes douleurs.

Les Sœurs Grises, en effet, ont dès le début de la colonisation, couvert le nord-ouest du Canada d'un réseau d'écoles, d'orphelinats et d'hôpitaux, qui s'étendit rapidement des bords de la rivière Rouge jusqu'aux Montagnes Rocheuses, et véritablement jusqu'au pôle Nord.

Elles disent peu, les humbles filles de la charité divine ! Elles vont et elles viennent, nuit et jour, souriant et travaillant, heureuses seulement lorsque l'orphelin, le mutilé et le sauvage, comme elles, sourient et sont heureux.

Entre temps, Trappiste se tenait coi dans son lit ; mais sa langue n'arrêtait pas.

— Onésiphore, t'as dit qu'j'ai une petite sœur à moè ?

— Oui, t'as une sœur à toè !

— T'sais pas son nom, Onésiphore ?

— Non. J'sais qu'ton nom à toè, c'est Willie.

— Alors, comment que j'vas faire pour trouver ma sœur ?

— J'sais pas !... Mais p't'être bin qu'elle sait t'nom, ta sœur à toè !... Si elle te voèt, elle dira : « Tins, v'là Willie ». Alors, celle-là sera ta sœur !

— Onésiphore, comment qu'l'ont fait, les chars, pour te poègner ?

— J'sais pas bin ! J'courais tout près ; puis j'sais pus rin !

— Et papa, i l'sait ?

— Non ; i n'était pas là. J'm'étais sauvé d'la cabane où j'jonglais trop ; j'étais v'nu tout seul voèr passer les gros chars.

— Onésiphore, t'as mal, que tu t'plains?... J't'aime bin, Onésiphore ! T'es toujours mon frère, et j'vas prier pour toè quand j'f'rai ma communion !

— Quand qu'tu vas faire ta communion, Trappiste ?

— J'sais pas ! Mais l'Père, i m'a instruit ; j'sais toute mon catéchisme !

— T'es bin chanceux, Trappiste ! Moè, j'croès bin qu'jamais je n'la f'rai, ma communion !

Sur le pas de la porte, le Père aumônier les écoutait. Il entra en souriant, et Trappiste d'un seul trait se hâta de lui conter la grande histoire. Le Père écarta le paravent, et regardant les deux enfants, il dit :

— Vous la ferez demain matin, votre communion, tous les deux !

Trappiste ne comprenait pas comment Onésiphore pouvait communier, puisqu'il n'avait pas appris son catéchisme.

— Il est trop malade ! expliqua le Père ; il l'apprendra plus tard !

Ce fut la plus grande des joies pour les deux enfants. Ils en oublièrent presque toutes leurs souffrances présentes et leurs malheurs passés.

Miss O'Kane plaça au milieu de la chambre une petite table sur laquelle elle mit une nappe très blanche, un crucifix, de l'eau bénite et deux chandelles jaunes ; puis le matin, lorsque le prêtre vint avec l'Hostie, elle s'agenouilla et joignit les mains comme font les anges autour du tabernacle. Des larmes coulaient sur ses joues, parce que là ses enfants étaient réellement heureux !

— Onésiphore, j't'aime bin ! disait Trappiste après la cérémonie. J'prie pour toè pour que t'n'aies plus mal.

— Trappiste, n'braille pas pour moè. Il est v'nu, l'bon Jésus, et i m'aime bin.

La petite voiture de l'hôpital fit son entrée. Onésiphore fut mis dessus.

— Où l'menez-vous ? implorait Trap-

piste... C'est mon frère. J'veux qu'reste icitte.

— Au revoir, Trappiste ! criait Onésisiphore en levant sa main qui était toute blanche.

La petite voiture roula, roula... et jamais plus ne revint à cette chambre.

— Il est bien. Il va mieux, disait miss O'Kane à Trappiste qui s'informait.

— Tu le reverras un jour, lui affirmait la Sœur.

Trappiste n'avait jamais vu mourir : il ne soupçonnait rien.

XIV

Réunis.

L'histoire d'Onésiphore et de Trappiste faisait le tour de tous les couvents de Saint-Boniface et du Manitoba. Il lui fallut cependant huit jours pour arriver à Saint-Norbert.

Après le repas du midi, Sœur Lacroix la racontait aux jeunes filles attentives. Scholastica était là, qui écoutait de toutes ses deux oreilles.

— Ils se croyaient deux frères, disait la Sœur ; ils avaient toujours habité les bois du côté du Portage. L'un s'appelait Trappiste, et l'autre Onésiphore. Le nom du père était Bishop. Mais Trappiste n'était pas son fils du tout : le père et la mère de Trappiste étaient morts bien loin dans la forêt, et Bishop avait élevé l'enfant. Douze ans plus tard, c'est-à-dire, il y a environ quinze jours, Trappiste déserta, et il arriva malade à l'hôpital de Saint-Boniface. Alors, dans les bois, parce qu'Onésiphore pleurait l'absence de son frère, le vieux Bishop lui dit :

— Ne pleure pas, Onésiphore ! Trappiste n'est pas ton frère. Et Trappiste, ce n'est pas son nom : c'est Willie son nom. Et il a une sœur quelque part du côté de Winnipeg.

— Ma Sœur, demanda une des fillettes, pourquoi avait-il déserté, Willie ?

— Parce que le vieux Bishop le battait, et parce qu'il voulait le tuer avec son fusil.

Un corps s'affaissa sur le sol. Le groupe se détendit.

— Ma Sœur, Scholastica qui a encore faibli !

Ah ! cette Scholastica, comme elle donnait du trouble !

— Ma Sœur, elle sanglote sans savoir ce qu'elle fait.

Grâce aux soins de la bonne Sœur et de ses compagnes, Scholastica revint à elle ; mais son cœur battait si fort qu'en écoutant on l'entendait frapper, et la pauvre fille ne pouvait tenir sur ses jambes.

— Ma Sœur, cria-t-elle en gémissant, Willie, c'est mon frère.

— Pas possible !

— Oui, c'est lui... S'il vous plaît, Sœur Lacroix, laissez-moi retourner chez ma tante ! Je suis malade : mon cœur est dur et me fait mal !

Sœur Lacroix alla prendre conseil de la Sœur Supérieure, et bientôt Lucie Dupré, l'athlète de l'école, attelait le poney bai, et, soutenant Scholastica collée contre elle, arrivait à la ferme de tante Lami.

— Elle a faibli ! dit-elle en remettant Scholastica dans les bras de la fermière... Je dételle et je viens.

Scholastica, en voyant sa tante, eut une crise de larmes qui l'empêcha de dire un mot. Elle voulait parler, mais elle ne pouvait pas. Gonflé par une atroce douleur renfermée de douze ans, son cœur soupirait à longs traits pénibles. Tante Lami disait :

— Elle va mourir, la pauvre enfant !

Elle gisait là comme une loque entre les bras de sa tante qui, elle-même, se sentait défaillir.

Le poney bai, entendant sa maîtresse

qui pleurait, était bien triste lui aussi. Il baissait la tête jusqu'à terre ; et lorsque Lucie Dupré mit du bon foin vert devant lui dans son râtelier, il n'en voulut point manger !

— Mon Dieu ! qu'est-ce qu'elle a ? demanda tante Lami à Lucie, lorsqu'elle entra... Va vite dans la cuisine, ma fille, et téléphone au docteur de venir tout de suite !

— Non, non ! soupirait Scholastica. Il ne faut pas !... Ma tante !... Oh ! ma tante !

— Mais dis-moi donc bien ce que tu as, mon enfant !

— Ma tante !... Oh ! ma tante !

Elle essayait ; mais c'était là tout ce qu'elle pouvait dire, en soupirant profondément et en laissant couler des flots de larmes qui ne tarissaient pas.

— Lucie, qu'y a-t-il eu ? dit la fermière d'un ton de commandement.

Lucie, du regard, interrogea Scholastica.

— Veux-tu que je raconte l'affaire ?

— Oui... Mais j'ai peur de l'entendre. Oh ! ma tante !.... ma tante !

— La Sœur nous a raconté une histoire, disait Lucie très vite. Il y a un petit garçon à l'hôpital de Saint-Boniface et Scholastica croit que c'est son frère.

— Son frère !... Mais à quoi penses-tu, ma fille ? C'est impossible !

Scholastica mit tout ce qui lui restait de forces dans sa petite main droite et pressa le bras de sa tante en criant :

— Tante, c'est lui... C'est Willie !

Et, dans un grand soupir, elle s'évanouit.

Tante Lami et Lucie lui lavaient le visage, desserraient ses vêtements, la couchaient dans son lit rose.

— On va y aller : ne pleure plus, ma

chérie ! Si c'est lui, on le saura ! Dans une heure tu seras mieux, et nous irons. N'est-ce pas, Lucie ?

— Oui, Madame !

Mais Scholastica gémissait :

— Tante, je ne pourrai pas : mon cœur est trop lourd ! Vous ne sentez pas, vous, tout le poids que j'ai là depuis douze ans !... Oh ! Maman !... Mon Willie !... Mon petit Willie !...

Elle s'endormit en soupirant et, dans son sommeil agité, elle soupirait encore, et de grosses larmes continuaient de ruisseler sur ses joues en feu.

Le soir vint, puis la nuit. Elle dormit beaucoup plus calme... De grand matin, aussitôt que le jeune et malicieux soleil vint caresser sa fenêtre et sourire dans les rideaux bleus, elle s'éveilla et elle se sentit toute gaie, toute forte.

— Ah ! se dit-elle, c'est aujourd'hui que je revois Willie !

Il lui semblait qu'elle l'avait quitté d'hier, et qu'elle allait le retrouver tout petit, avec ses yeux noirs qui brillaient et ses cheveux frisés... Elle poussa tante Lami qui dormait :

— Tante ! tante ! Que faites-vous là ?... Debout ! debout !... Vous ne sentez pas la joie qu'il y a partout ce matin ?... Le soleil rit, les merles sifflent, et moi, il faut que j'aille, que je coure !

— Tu n'es plus malade, pauvre petite ?

— Malade ? Que dites-vous, ma tante ?... Malade, quand je vais revoir Willie ? Non, non, ma tante ! Je suis forte, ce matin.

— Voyons ! Et ton cœur, il ne bat plus ?

— Oui, il bat ! Mais c'est de joie, ce pauvre cœur ! J'ai été folle, hier ; j'ai pleuré toutes mes larmes : il ne m'en reste plus.

— Alors, on y va !... Mais si ce n'était pas lui ?

— C'est lui, ma tante. C'est lui. Il s'appelle Willie ; et le méchant homme qui l'a enlevé était ce Bishop, ce vieux Bishop du Lac-à-Nous... Tu t'en souviens ?... Celui dont maman nous a écrit tant de choses.

— Eh bien ! vite, alors, s'écria tante Lami.

Ce furent deux femmes souriantes, mais très nerveuses, qui, vers 10 heures, arrivèrent à l'hôpital de Saint-Boniface, au seuil de la chambre de Trappiste.

— Sois raisonnable, disait tante Lami à Scholastica ; sois raisonnable !

Elle entr'ouvrit la porte, et regarda.

— Il dort, dit-elle en retournant la tête;

Et elle entra sans bruit, suivie de Scholastica et de miss O'Kane...

— Ah ! mais c'est le petit bonhomme qui a passé chez moi, il y a quinze jours, s'écria-t-elle.

Déjà Scholastica avait saisi le vieux chapelet qui gisait au travers du lit, et elle le baisait avec délices.

— Tante, regarde : c'est le rosaire de papa ! Je le reconnais bien. Vois sa petite médaille de la bonne sainte Anne.

Et poussant un gémissement qui rouvrit soudain la fontaine de ses larmes, elle tomba sur le lit en criant : « Willie ! Willie ! »

Willie, réveillé, fit de grands yeux, pensa une demi-seconde, et jetant les deux bras autour du cou de la jeune fille :

— T'es ma sœur ! Qui t'a dit mon nom ?

Ils se serraient joue contre joue, longtemps, très longtemps, comme s'ils avaient voulu sûrement rejoindre d'un seul coup tous les liens d'affection qui, depuis tant d'années, hélas ! étaient brisés.

Puis, Scholastica, avec un soin de mère.

détacha de son cou les petits bras l'un après l'autre ; elle mit ses yeux dans les yeux de Willie, le reconnut, et le pressa contre son cœur comme une jeune maman son nouveau-né.

Tante Lami sanglotait derrière la porte; miss O'Kane s'était enfuie en se cachant les yeux.

Ce fut la Sœur qui mit un peu d'ordre dans tout cela. Prévenue par miss O'Kane, elle était accourue.

— Voyons, Trappiste, disait-elle, tu crois que cette jeune fille est ta sœur ?

— Oui, c'est ma sœur, puisqu'elle a dit « Willie », et Trappiste, c'est pas mon nom pantoute !

— Et tante Lami, demanda Scholastica, tu ne la reconnais pas ? Tu ne te souviens pas, quand nous étions petits, que nous sommes allés à Saint-Norbert chez tante Lami avec papa et maman ?

— Où qu'elle est, tante Lami ? dit Willie.

— La voici !

— Non... Ça, c'est la dame qui a cousu ma culotte, et qui voulait m'arrêter et me lier !

Tante Lami réfléchit un moment et s'écria :

— Pauvre enfant, ce n'est pas toi qu'on voulait arrêter ! Mais le cheval des Bohémiens qui s'était échappé.

En disant cela, elle enlevait Willie dans ses bras vigoureux et l'embrassait très fort pour lui faire oublier cet incident fâcheux.

Willie, sans doute à cause de l'émotion, se mit à tousser, à tousser, et il fallut bien vite le recoucher dans son lit chaud. Miss O'Kane accourut pour le soigner. Elle disait :

— Cher, cher !

Et Willie lui souriait comme un petit homme très heureux.

Le reste du jour se passa à raconter, à rire, à bavarder. Le soir, lorsque tante Lami parla du retour, Scholastica courut se blottir contre son frère :

— Ma tante, c'est inutile ! Si Willie reste, je reste !

— Mais, Scholastica, nous reviendrons demain !

— Ma tante, aujourd'hui, ce n'est pas demain : je reste !

— Voyons, ma grande fille, sois raisonnable !

Elle allait céder ; mais Willie s'en mêla.

— N'grouille pas, Scholastica ! T'coucheras dans l'aute lit, le lit d'Onésiphore ! Lâche pas mon bras ! N'grouille pas !

— Vous voyez, tante Lami, c'est Willie qui le demande !

Comment résister à Willie?... Elle resta donc ; elle resta ce soir-là, et l'autre, et tous les autres, jusqu'à ce que, tenant son frère par le bras, elle promena sa fierté et sa joie par les grandes rues de Saint-Boniface et les avenues de Winnipeg, veillant bien sur sa conquête, depuis la porte de l'hôpital jusqu'à la ferme de Saint-Norbert.

Tante Lami avait prévenu les Saint-Onge par télégramme : « Willie retrouvé ; malade, hôpital Saint-Boniface ; venez. »

Ce fut comme un coup de foudre sur le bureau de poste de Willow-Grove... Willie retrouvé ! Willie à l'hôpital !... Vite, vite : on y va !

La nouvelle parcourut la Prairie, rapide comme le grand vent du Nord-Ouest. M. Saint-Onge et Rose-Alma prirent le premier convoi et furent à l'hôpital sans s'arrêter.

— C'est lui ! s'écria la bonne tante... Oh ! les yeux, les yeux et la bouche de ma pauvre belle-sœur !... Ah ! cher petit !

Willie fut très heureux de voir son oncle et sa tante, et surtout d'apprendre qu'à Willow-Grove il avait des cousins et des cousines qui l'attendaient.

— J'irai ! disait-il. Je veux les voir tous ! Je veux les aimer tous !

— Puis, continuait l'oncle Ovila, tu n'es pas pauvre, mon petit Willie ! Tu as une terre de cent et soixante arpents : le *homestead* de ton père. Ce sera le tien aussitôt que tu seras en âge... En outre, il y a douze ans que je la cultive, cette terre, je te dois donc le tiers de la récolte chaque année.

— Mon oncle, parlons pas d'ça. J'aime pas les sous quand j'ai Scholastica, et vous, et miss O'Kane, et...

Il devint triste et gémit.

— Que te manque-t-il, Willie ? demanda Scholastica ; dis-le-moi vite, et je te le donne tout de suite !

— T'es pas capable, ma petite sœur !

— Dis-le quand même !

— Eh bin, j'veux aussi maman Magee et Véra !... Si j'les vois, j'aurai tout !... Pourquoè qu'elles viennent pas comme les autres ?

Il fallut expliquer ces choses à l'oncle Ovila et à tante Rose-Alma.

— Laisse bien faire le bon Dieu ! dit l'oncle à l'enfant ; laisse-le bien faire ! Tu verras, le bon Dieu fait toujours bien ce qu'il fait ! Tes grandes amies viendront un jour, quand le bon Dieu voudra !

— Tant mieux, mon oncle ! Pour être tout content, faut que j'les voie !

M. Saint-Onge s'entretint alors avec tante Lami et la bonne Sœur. Il pensait

que la première chose à faire serait de s'aboucher avec ce vieux trappeur Bishop, pour connaître le lieu de la sépulture de leurs malheureux parents, qu'il importait d'ensevelir au plus tôt en terre bénite !

— Hélas ! leur dit la Sœur ; vous ne le trouverez pas. Après le décès de son garçon, nous l'avons fait chercher nous-mêmes par la police du Portage, et il paraît que le pauvre homme, lorsqu'il vit que son fils ne rentrait pas, le soir de l'accident, s'en vint en hâte au mille 184, où il apprit que son petit avait les deux jambes broyées, et même on lui affirma qu'il était mort. Il paraît qu'il en devint comme fou. Il porta ses deux mains à sa longue chevelure et s'enfuit en criant : « Malheur ! Malheur de malheur !... Le bon Jésus, i m'a maudit !... « Le policeman a trouvé sa cabane incendiée ; Bishop a disparu.

— Quel châtiment ! dirent les femmes en joignant les mains. Mais que Dieu lui pardonne, comme nous lui pardonnons volontiers !

TROISIÈME PARTIE

Le succès

I

Retour à Willow-Grove.

Aux champignons, il suffit d'une seule nuit pour faire du sombre tapis des prés un joli parquet de mosaïques blanches que le soleil levant noie dans les cristaux de rosée et la verdure de l'herbe tendre.

Ainsi, aux premières années du siècle nouveau, la morne Prairie se métamorphosa complètement. Partout, comme par enchantement, sortirent de terre les villages, les fermes, les écoles, les églises.

Un matin, le voyageur affairé s'engageait dans l'immensité vide par le vieux chemin capricieux que les bœufs lents avaient tracé ; le soir, à son retour, il trouvait le pays déchiqueté et barré par des clôtures aux fils menaçants. Devant lui se dessinait la silhouette inquiétante des routes arpentées, filant du Sud au Nord et de l'Est à l'Ouest, en longues lignes directes sans commencement et sans fin.

Les chemins de fer nouveaux, en s'avançant, avaient opéré ce prodigieux changement... La station la plus proche de Willow-Grove était Stony-Vale (val-pierreux), une ville-hameau de deux à trois

cents âmes, presque tous des Anglais. Plusieurs des malheureux de Lakeview étaient venus s'y installer. Le moulin même avait déménagé, et Filip l'avait suivi en criant :

— Rends-moi mon *homestead !* Rends-moi mon *homestead !*

Les récoltes ayant été magnifiques pendant plusieurs années, les fermiers n'avaient plus de dettes. Voyant cela, la jalousie et l'orgueil se concertèrent pour chambarder le bonheur de la Prairie. Ce fut le temps mémorable où l'argent des millionnaires se déversa sur la terre bénie du Nord-Ouest. On vit alors, chose incroyable ! la finance altière saluer l'humble charrue, chapeau bas !

— A la bonne heure ! disait l'hypocrite astucieuse ; vous voilà riche, vous aussi, Madame la Charrue ! Toutes mes félicitations !... Maintenant, le temps est arrivé pour vous de changer vos vieilles méthodes ! Vous voulez faire beaucoup d'argent, n'est-ce pas ? Ecoutez-moi !

La Charrue, mi-confiante, mi-soupçonneuse, se disait entre les dents :

— C'est pourtant la Haute-Finance qui parle ! Elle doit savoir les voies et moyens de s'enrichir et de faire vite !

La Haute-Finance riait sous cape.

— Il vous faut de l'argent, bien entendu, pour commencer votre marche vers le million ! Et vous n'en avez pas ?... Tenez, j'ai pitié de vous qui êtes si courageuse, si opiniâtre dans vos essais et vos déboires !... C'est moi qui ai l'argent ; je vous le donne !... Seulement, vous allez me signer ce petit bout de papier. Rien que cela, et vous aurez toute une grosse liasse de beaux dollars neufs, et vous prendrez, quand vous le voudrez, ces belles machines agricoles perfectionnées, ou encore vous

recevrez sans mot dire des habits, des épices, tout ce que vous pouvez désirer !

La Charrue, un peu étonnée de ce langage nouveau, s'admira, sourit et signa l'hypothèque, la note, le livre de crédit.

Oh ! que ce fut un beau temps !... L'argent de la Finance roulait, roulait dans la Prairie comme l'eau coule, coule et coule dans l'Assiniboine et la rivière Rouge.

On ne vit bientôt plus que des pimpantes voitures légères, appelées buggy, qui avalaient le chemin derrière les coursiers fringants aux attelages princiers. Dès lors, si un wagon ou un bœuf avaient le front de se montrer, la Finance et la Charrue pouffaient de rire droit à leur nez !

Et voici que les petites parvenues des fermes, remisant le mouchoir antique, s'ombragèrent le chef de jolis chapeaux fleuris ; le coton fit place à la soie ; le rouge et la poudre s'affichèrent effrontément.

Certain monsieur prit un domestique et la petite dame une servante. Ainsi, on était libre de parader à la ville, aux champs, ici, partout. Ce ne fut plus qu'une joie ! Ce ne fut plus qu'un banquet !... Oh ! le Canada !... Oh ! la Prairie !... Oh ! la vie des fermes !... Qu'était le reste du monde, à côté de la Charrue grisée d'argent ?... Même, elle savait gré à la Finance de se garer un peu !

Et les sports !... Et les clubs !... Non, vraiment, il n'y a que cela !... Et dire que durant tant d'années on ne l'avait pas su !... On travaillait alors ! On était si pauvre ! Et les vieux parents étaient si encroûtés dans leurs vieilles idées des vieux pays !

Maintenant, il s'agissait de réparer ce passé malencontreux et de regagner au

plus tôt le beau temps qu'on avait perdu. La bouillante jeunesse du jeune Canada, au grand trot des coursiers rapides, presque tous les soirs dévalait des champs vers Stony-Vale pour les joutes et les gloires du football, du base-ball, du hockey, ou pour la danse : on dansait alors comme on buvait, comme on mangeait, sans désemparer.

A ce spectacle radieux, la presse du Canada pleurait de joie. Dans des spasmes d'allégresse, elle criait au miracle et nous prophétisait quinze millions d'habitants avant dix ans.

Ce fut dans ce beau monde que Willie s'en vint choir au début du printemps qui suivit son retour à la civilisation.

Lui aussi s'était transformé au complet. Il n'en pouvait être autrement dans la compagnie de tante Lami et de Scholastica, et, au contact de ses bons cousins, dans une maison si bien réglée, où tout était paix, joie, prospérité, donc une vraie école d'éducation chrétienne simple et solide tant pour l'esprit que pour l'âme et pour le cœur.

Au sortir de l'hôpital, Willie s'était mis à l'étude en vrai brave petit homme qu'il était. Quelques mois lui suffirent pour maîtriser la lecture, l'écriture, la géographie, le calcul. Scholastica disait :

— Bientôt, il en saura plus que moi !...

N'essaya-t-il même pas de tapoter sur le piano ? Mais ce premier feu ne dura pas...

— C'est la charrue qu'il faut à ces grosses mains malhabiles ! annonça-t-il à Scholastica.

Celle-ci l'amena elle-même dans la Prairie, et le jeta dans les bras de toute la famille Saint-Onge, car tous avaient voulu

venir au-devant d'eux à la station, et c'est qu'il y en avait des Saint-Onge, lorsqu'on les comptait : le père, la mère, cinq garçons et neuf filles !

— Quelle avalanche ! s'écria Willie.

— Allons, embarquons ! cria M. Saint-Onge en sautant dans le wagon qui attendait, car les Saint-Onge, genre vieux types, ne possédaient pas encore de buggy pimpant neuf.

Willie fit grand plaisir à tous en déclarant :

— Mon oncle, c'est un salon de famille, votre wagon ! Qu'on est bien ainsi serrés, tous les parents ensemble !

En chemin, on rencontra plusieurs des seigneurs de la Prairie. L'un d'eux, entre autres, faisait claquer son fouet en passant près du vieux wagon Saint-Onge.

— Il a un fouet de luxe ! remarqua une des jeunes filles...

— On devrait lui en donner sur le dos ! dit le père sévèrement. Ce petit faquin de Tchernitzky est juste en train de ruiner ses vieux parents qui ont tant travaillé !... Attendez seulement la fin ! Vous verrez quelle débâcle !

Willie trouva bien de son goût l'établissement de Willow-Grove. La maison neuve était spacieuse, brillamment peinte en couleur crème bordée de vert tendre ; dans la cour, ce n'étaient que poules, oies, canards, veaux, vaches, chevaux, poulains; il y avait à l'Ouest une bordure d'arbres touffus alignés en coupe-vent ; l'écurie et les remises se cachaient dans les trembles.

Au rez-de-chaussée de la demeure, rien que trois places : le porche, la cuisine et le salon. Mais quelles dimensions et quelle méticuleuse propreté !... A l'étage, on trouvait à gauche le dortoir des filles, à

droite celui des garçons, au milieu papa et maman, et partout le bon Dieu.

— Mon oncle, dit Willie, je pense que j'aimerai ça, chez vous ! C'est comme une ruche de jeunes abeilles au matin du printemps !

— Alors, viens ! Je veux que tu voies ton *homestead* tout de suite avant que la nuit tombe !

Ils allèrent donc, eux, Scholastica, et je ne sais combien de cousins et de cousines, inspecter la terre de Willie et folâtrer parmi les églantines et les lis rouges qui s'ouvraient partout devant eux, souhaitant la bienvenue à leur gentil nouveau maître.

— Le blé est de bonne vigueur ! expliquait l'oncle à Willie. Il y en a quarante-sept acres dans ce morceau. Là-bas, c'est l'orge ; et plus loin, les avoines. L'an dernier, nous avons fait vingt-trois charges de foin dans ce vallon... Ce bois, sur la colline, il faudra bien te garder de le couper ! Nous avions décidé avec ton père (que le bon Dieu ait son âme !) que nous y bâtirions sa maison... Là, au penchant de cette côte, coule une source d'eau vive... Nous mettrons l'écurie dans ce bois qui grandit.

— Papa, dit la plus jeune des fillettes, lorsque Willie aura fait sa maison, qui est-ce qui lui cuira la soupe pendant qu'il ira travailler ?

Une bordée de rires et d'exclamations accueillit la question troublante. Willie prit la petite dans ses bras et la baisa.

— C'est Marguerite, dit-il, qui sera ma petite mère lorsque je serai grand !

Il la regardait dans les yeux, mais ce n'était pas Marguerite qu'il voyait ; c'était elle, l'autre, l'unique, celle que son cœur et son âme appelaient et attendaient... et

que peut-être, hélas ! il ne reverrait jamais !

Néanmoins, dans son oreille attendrie, des voix douces se répondaient encore :

— Véra, je voudrais rester avec vous toute ma vie !

— Ainsi soit-il, Honey! Et plaise à Dieu, je serai votre sœur pour vous servir tant que nous vivrons !

Les lis étonnés se levaient sur leurs tiges, les oiseaux s'arrêtaient de chanter, les jeunes filles, taquines, interrogeaient, et Willie de dire comme son oncle :

— Bonnes cousines, laissons faire le bon Dieu, puisqu'il fait bien tout ce qu'il fait !

II

Les bœufs. Le presbytère.

Jamais on n'entendit tant de « Djî-hâ ! » dans la Prairie que ce premier matin qui suivit l'arrivée de Willie à Willow-Grove.

— Mon oncle, avait-il dit en se levant, je vois là-bas dans le champ une charrue paresseuse qui ne fait rien ! Si vous le voulez bien, je vais de ce pas commencer mon apprentissage de fermier. Montrez-moi seulement comment ça marche, et vous verrez le reste !

— Willie, tu ne sais pas combien tu me fais plaisir ! répondit l'oncle. Tu as le bon esprit du travail que j'aime voir chez les jeunes gens... Tu n'iras pas avec les chevaux tout de suite, parce qu'ils sont trop vifs, et ils t'ôteraient la charrue hors des mains, mais tu auras plus de chance avec les bœufs.

— Papa, cria Louise-Marie, si Willie va labourer, c'est moi qui l'accompagne !

Et, s'adressant à son cousin :

— Tu verras, Willie ! Je tiens le fouet bien haut, et je l'agite à droite, à gauche ; je marche en avant ; parfois je siffle, et les gros bœufs s'amènent partout où je les conduis... Mais toi, à l'arrière, il te faudra crier « Djî » pour tourner à droite, et « Hâ » pour aller à gauche... N'est-ce pas, papa ?

Et Djî !... et Hâ ! Mais Willie avait beaucoup de peine à tenir son sillon droit. Il fut aussi bientôt très fatigué. Il lui sem-

blait déjà qu'il avait fait derrière la charrue un chemin si long qu'il aurait pu tout aussi bien se rendre à pied à Winnipeg ou même à Montréal.

L'oncle pourtant avait dit :

— Il fait étouffant ce matin ! On dételera vers 11 heures, pas plus tard !

Willie regardait souvent du côté de son oncle qui labourait à l'autre bout du champ. Il se disait :

— Il doit être passé 11 heures depuis longtemps. Mon oncle aura sans doute oublié ce qu'il m'a dit !... Ou bien peut-être veut-il voir ce dont je suis capable ?

Willie tenait bon. Les bœufs aussi tiraient bravement, malgré le soleil de plomb qui dardait sur leur dos ses rayons les plus brûlants. Pauvres bêtes ! Il sortait de leur bouche et de leurs narines de longs jets de vapeur bleue, et deux doigts d'écume blanche couvraient la grosse masse de leur corps qui fumait tout.

Or, le sillon du côté du Sud aboutissait à un petit lac fangeux qu'entouraient des buissons de saule et d'osier rouge. Lorsqu'on arrivait là, *l'attelage suait, soufflait, était rendu ;* Willie criait « Djî ! » Louise-Marie sifflait les bœufs tournaient, toutes les fois, sauf une, la dernière.

Devinez ce qu'ils firent au dernier tour, les bœufs du Canada ?... Ils chargèrent sans merci à travers les buissons et les broussailles, et s'engagèrent dans la vase jusqu'au beau milieu du lac, avec, derrière eux, la charrue et Willie... Willie, aussi étonné qu'effrayé, se sauva hors de l'eau puante aussitôt qu'il put se dépêtrer des rênes qu'il s'était passées autour du corps.

— Papa ! Papa ! criait Louise-Marie en agitant les bras, les bœufs qui boivent ! les bœufs qui boivent !

— Sales bêtes ! grommelait Willie.

Et il leur « garrochait » des pierres sur le dos et sur le croupion.

Mais les gros bœufs impassibles buvaient à longs traits sans arrêter ; on eût dit que tout le lac allait y passer... Et voyez, les vauriens ! De l'œil droit, ils narguaient Willie qui ne finissait pas de colérer, et du gauche, ils surveillaient Louise-Marie qui les menaçait de son fouet.

— Donne-le-moi ton fouet ! dit le père qui arrivait.

Et, résolument, il entra dans l'eau.

Mais les malins bœufs ne l'attendirent pas ! Déjà ils atteignaient le bord opposé où, contents que le fouet ne les suivît pas, ils se mirent tranquillement à brouter l'herbe fraîche.

— Willie, dit l'oncle, poigne-les et fais-les courir jusqu'à la ferme aussi vite que tu pourras ! Sache que les bêtes échauffées qui s'emplissent d'eau sont souvent frappées de mort.

— Quelle heure est-il, mon oncle ?

— Il est presque midi. Va vite !

Malgré ses pieds qui cuisaient et ses reins qui craquaient, Willie chassa les bœufs bon train devant lui ; Louise-Marie les fouettait d'importance : et « Djî », et « Hâ ! » on arriva à la ferme au grand galop.

Tante Rose-Alma, et Scholastica, et toutes les cousines étaient dans la cour pour faire ovation aux deux braves laboureurs, mais Scholastica remarqua la culotte qui collait aux jambes de son frère.

— Willie, pour l'amour de Dieu, qu'as-tu fait ?

— Sales bêtes, criait Willie dépité ; c'est pire que des ours ! Elles m'ont tiré jusque dans le lac !

Et il leur lançait des regards furibonds.

Louise-Marie jeta les attelages à terre ; puis vous appliqua aux coupables un maître coup de fouet qui leur fit passer à fond de train la grande barrière de l'enclos.

Au dîner, qui fut apprécié de tous, le père déclara que Willie avait fait un grand morceau de beau labour, et qu'un jour, certainement, il serait un des meilleurs fermiers du Nord-Ouest. Scholastica était fière ; Willie était content. Il se sentit même disposé à pardonner aux méchants bœufs leur incartade imprévue.

Après midi, la mère dit aux grandes filles, car les autres étaient à l'école :

— Il vous faudra aller dire bonjour à M. le curé ; vous savez qu'il attend Willie et Scholastica... Portez-lui cette tarte aux pommes et invitez-le à venir souper ce soir.

Il n'y avait rien que les enfants Saint-Onge aimassent tant que d'aller chez M. le curé, comme d'ailleurs toute la jeunesse et les enfants des fermes voisines.

M. le curé, c'est-à-dire le P. Granger, était très aimé, parce qu'il était bon et si doux avec les enfants, et plus instruit que n'importe qui dans toute l'Assiniboine... Né dans le Pas-de-Calais, il avait de son père le visage grave des hommes du Nord, et de sa mère le cœur tendre de la femme française. Ses parents étaient morts. Il ne lui restait qu'une sœur, qu'il aimait beaucoup, car il en parlait très souvent.

Lorsqu'il arriva au Canada, il demanda un poste chez les sauvages ; mais Monseigneur l'envoya à Willow-Grove, où toutes les races avaient trouvé moyen de se rencontrer et de s'assembler. C'était une vraie Babel, l'humanité entière sous un seul clocher, à l'ombre de la même croix ; et

rien de plus étrange que d'entendre toutes ces voix récitant la même et unique prière de leur vieille mère à tous, à des milliers de milles du lieu de leur berceau. Ainsi s'unissaient et se confondaient les différents peuples dans la jeune Prairie ; ainsi, dans les temples du Seigneur, à l'appel du prêtre, commençait à éclore cet esprit de mutuelle confiance et de douce fraternité sans lequel aucune société, aucune nation digne de ce nom, n'est possible.

Le P. Granger, ayant appris à peu près toutes les langues d'Europe, aidait les fermiers le plus qu'il pouvait. Aussi, bien qu'il vécût en ermite près de l'église, il n'était presque jamais seul. Sa maison était, d'ailleurs, toujours ouverte à tous, ainsi que son jardin.

Ah ! parlez-moi du jardin de M. le curé ! Il y poussait jusqu'à des roses et des grosses fraises, et les tomates y mûrissaient comme en Californie.

— Monsieur le Curé, c'est nous ! Et voici Willie et Scholastica de qui on a tant parlé.

— Mes enfants, je suis très content de les voir, et vous aussi... Je croyais Willie un tout petit bambin, et voici que c'est un homme, un beau jeune homme, un vrai Canadien !... Scholastica, regardez mes roses !

— Elles sont belles, Monsieur le Curé !

— Oui, mais figurez-vous qu'il y a des petits vers blancs qui entrent dans le bout de la tige, et qui sucent la sève du bouton avant qu'il ait la moindre chance de se montrer !

— Oh ! les méchants ! Comment s'y prennent-ils pour grimper là-haut ?

— Ils n'ont pas besoin de grimper, les assassins ! C'est une vilaine petite

mouche qui pond ses œufs dans les bourgeons !... Monsieur Willie, voyez-vous mes fraises comme elles blanchissent ? Dans quelques jours, elles seront mûres... Celles de M. Saint-Onge sont toujours en retard parce qu'il ne coupe les filets qu'au printemps... Et qu'avez-vous là, Mademoiselle Corine, dans ce petit paquet rond que vous cachez derrière le dos ?

— Monsieur le Curé, c'est une tarte aux pommes que j'ai cuite et que maman vous envoie. Et si vous êtes bien bon, vous viendrez souper chez nous ce soir !

M. le curé soupira, lui qui ne soupirait jamais. Deux larmes vinrent scintiller au coin de ses yeux subitement empreints de tristesse.

— Mes enfants, j'ai reçu une mauvaise nouvelle ce matin !... Vous savez que j'avais l'intention d'aller en France surprendre ma sœur. Eh bien, je n'irai pas

— Monsieur le Curé, il faut y aller !... Votre sœur sera si contente !

— C'est d'elle qu'on m'écrit... la meilleure, la plus tendre des sœurs. J'irais en vain ; je ne la verrai plus !

— Elle est morte ? demanda Scholastica.

— Morte ! dit le prêtre. Je n'avais qu'elle, c'était mon seul amour humain... Vous m'excuserez auprès de vos parents... Dimanche peut-être, j'irai souper chez vous.

Mme Sainte-Onge pleura en apprenant la triste nouvelle.

— Corine, dit-elle, tu feras une tarte aux raisins pour M. le curé. Papa ira la lui porter ce soir. Il doit être bien peiné, le pauvre P. Granger !... Mes enfants, vous direz un chapelet pour lui et pour sa sœur avant de vous endormir.

Willie aussi, ce soir-là, fut beaucoup

moins gai ; il pensait à sa sœur perdue, à son amour humain, comme le prêtre avait dit.

Ce fut d'ailleurs dans la paroisse une douleur universelle. La nouvelle se répandit rapide comme le vent qui passe, triste comme le soleil qui meurt. Bientôt, on vit des piétons et des voitures monter vers l'église et le presbytère ; toute la bonne Prairie souffrait : M. le curé se sentit moins seul.

III

L'éducation à Willow-Grove.

Willie rentrait du village où tous les jours d'hiver il conduisait une charge de blé.

— Mon oncle, j'ai fait une rencontre ! Devinez qui ?

— Mais, Willie, comment veux-tu que je devine ?

— Eh bien ! donc, j'ai eu un entretien avec le président du club de Stony-Vale. Il voulait m'enrôler incontinent pour les sports.

— As-tu donné ton nom ?

— Pas encore. Je lui ai répondu que d'abord je devais demander votre avis. Mais alors, le monsieur m'a regardé d'un air moqueur et m'a dit : « A ton âge, tu n'es pas encore capable de penser pour toi-même ?... » J'en suis vraiment choqué ! N'est-ce pas qu'il voulait dire que je ne devrais pas vous demander conseil ?

— Hélas ! N'est-ce pas ce qu'on dit aux jeunes gens partout de nos jours ? C'est la nouvelle religion qui fait fi de la famille et du quatrième commandement. C'est la religion des clubs et des sports, pour autant que j'y voie quelque chose !

— Alors donc, qu'ils aillent se promener ! s'écria Willie. Je vois d'ailleurs très bien que les athlètes de Willow-Grove sont tous en train de se ruiner. Figurez-vous, mon oncle, que trois d'entre eux, les uns après les autres, m'ont agacé et pour-

suivi pour que je leur prête une piastre, même le beau Tchernitzky !

— Tu ne leur as rien donné, j'espère !

— Je leur ai dit de s'adresser au club.

— Tu as bien fait. Défie-toi de ces gars-là !

Les petites filles, rouges comme des coqs, revenaient de l'école. La plus jeune courut à son père.

— Papa, il faut nous ca-na-dia-ni-ser !

— Canadian... Qu'est-ce que tu dis là ?

— Ah ! tu ne sais pas le dire non plus ! A l'école, personne ne pouvait le dire ! M. l'inspecteur nous l'a fait syllaber : canadianiser.

— M. l'inspecteur a visité l'école ?

— Oui, toute la journée !

— Et que voulait-il avec son canadian ?... Bon, me voilà encore déraillé !

— M. l'inspecteur a dit que nous devions tous nous ca-na-dia-ni-ser !

— Il a dit cela, n'est-ce pas ?... Eh bien, c'est un malhonnête ! Il disait tout simplement que vous n'êtes pas des Canadiennes, parce que vous n'êtes pas Anglaises.

— Il a dit qu'il fallait parler anglais tout le temps, rien que l'anglais !

— Et qu'allez-vous faire ?

— On va parler français, papa !

Depuis qu'on l'avait bâtie, l'école de Willow-Grove n'avait donné aux fermiers que du trouble. Au Canada, chaque province fait sa loi scolaire spéciale, et le corps enseignant, à cette époque, s'organisait à peine. Il fallait souvent engager, au grand bonheur, des jeunes hommes et des jeunes filles de l'Ontario et d'ailleurs, qui arrivaient dans la Prairie avec un semblant de certificat, la légèreté de leurs seize ou dix-huit ans et une soif inassou-

vie de plaisirs et d'argent. On devine ce que fut l'enseignement, et surtout l'éducation, aux mains inhabiles de ces pauvres jeunesses inexpérimentées.

Il y eut sans doute un grand nombre de bons instituteurs, intelligents et sensés ; mais Willow-Grove, pour cinq ou six ans, fut très infortuné dans son choix. Les quatre premiers maîtres qui s'y succédèrent furent des gâtés de la ville, des passionnés du sport qui méprisaient la ferme, les fermiers et le travail des mains.

Ils disaient aux garçons :

— Vous ne devriez pas travailler avant seize ans ! Vos pères sont des ignorants, des étrangers encroûtés qui traitent cruellement leurs femmes et leurs enfants.

Puis ils vantaient les joies et les beautés de la ville : les positions faciles, les salaires alléchants, les clubs, les sports. Ah ! comme ils se sentaient malheureux à la campagne, chez ces rustres de fermiers ! Bien sûr qu'ils allaient quitter et regagner leur chère ville au plus tôt ! Et comme ils plaignaient ces pauvres garçons, leurs bons amis, qui devaient rester éternellement à Willow-Grove et se tuer à un travail bas et ingrat, sans pouvoir jamais se divertir !

Ces grands messieurs des trottoirs ne comprenaient ni la campagne ni les fermiers. Ils regardaient et jugeaient la Prairie avec des yeux de jeunes citadins en exil. Tout ce qu'ils demandaient à la ferme, c'était son argent.

Malheureusement, leurs propos inconsidérés troublèrent bien des jeunes têtes. Les enfants devenaient méchants, insoumis, vaniteux, paresseux. Les parents avaient beau regimber, M. l'instituteur l'avait déclaré : il fallait aux jeunes Cana-

diens des sports, des voitures légères, des fouets de luxe, de l'argent !

Des conflits éclatèrent. Plusieurs adolescents quittèrent leurs parents et gagnèrent les petites villes, ou Brandon et Winnipeg...

Et les fermiers payaient de gros impôts pour cet enseignement et cette éducation à l'école publique de Willow-Grove... Bien découragés, ils engagèrent une institutrice. Hélas ! ce fut tout de suite un désastre parmi les filles.

Cette gentille demoiselle disait aux enfants : « C'est une vraie honte comme vos parents vous font travailler !... Les filles ne doivent pas s'occuper d'ouvrages sales ! Imitez-moi : asseyez-vous dans la chaise berceuse, sur un coussin moelleux, et faites de la dentelle, de la broderie et des habits de soie. »

Mademoiselle ne voulait ni coudre, ni tricoter, ni laver. Elle jetait au fossé des habits et des chaussures presque neufs. Et apprenez, les enfants de Willow-Grove !

Bon gré, mal gré, le luxe fit bientôt son apparition dans les fermes. Il y eut du rouge, et de la poudre, et de la paresse, et de l'arrogance. Des fillettes se sauvèrent pour aller servir dans les villes, afin de se payer des chapeaux et des toilettes d'institutrices.

D'avoir vu cela, les vieux fermiers étaient écœurés. Et voici que pour clore la série, M. l'inspecteur voulait canadianiser !

M. Saint-Onge rêvait encore, sous l'impression du choc inattendu, quand le P. Granger entra dans la grande salle de la maison. Les enfants entourèrent M. le curé et le regardèrent avec de gros yeux interrogatifs :

— Monsieur le Curé, qu'allez-vous nous donner ?

Car, chaque fois qu'il venait, il leur apportait des sucreries ou des images.

Au premier coup d'œil, le prêtre devina que des pensers graves pesaient sur l'esprit du fermier.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il. Vous avez tout l'air tout chose, aujourd'hui.

— Il y a d'abord, Monsieur le Curé, que l'inspecteur d'école est un malhonnête !

— Oh ! comme vous y allez !

— Eh bien ! devinez ce qu'il a dit ce jour même à nos enfants?

— Un inspecteur peut dire mille et une choses, mais, en général, ces messieurs ne se compromettent guère.

— Ecoutez donc, il a dit aux enfants qu'ils doivent tous se canadianiser !

Le P. Granger éclata de rire et demanda:

— Vous avez encore toutes vos dents ?... Comment avez-vous dit cela ?

— Vous avez très bien compris, Monsieur le Curé ! Cela veut dire que les Anglais ne veulent qu'une seule langue ici : la leur ! Cela veut dire encore que cet inspecteur propose les Anglais comme spécimen du vrai type canadien à tous nos enfants.

— Ne vous emballez pas, Monsieur Saint-Onge ! Cet inspecteur est un exalté, un extrémiste. Il est loin de représenter l'idée anglaise au Canada. Les Anglais ne sont ni sots ni méchants... Celui-ci, sans aucun doute, veut se pousser plus haut sur l'échelle des appointements ; il faut donc qu'il montre ses capacités, comme la bonne poule doit pondre de gros œufs... Mais ne vous en faites pas : dans le monde entier, on s'efforce aujourd'hui de faire apprendre aux enfants plusieurs langues.

— Pas au Canada, Père Granger !

— Non, parce que le corps professoral n'existe pas encore ici, mais cela viendra. Ce sera d'autant plus facile qu'il suffira d'enseigner la lecture et l'écriture, puisque chaque enfant possède sa langue maternelle... Et l'instituteur le plus bouché peut, en quelques heures d'étude attentive, maîtriser la lecture et l'écriture des langues européennes... Donc, ne vous troublez pas: votre inspecteur se canadianisera plus vite que vous et vos enfants. Au reste, il est probable qu'il s'en moque comme du tiers et du quart. Il est ici aujourd'hui, demain il sera peut-être à Vancouver, et après-demain un Yankee en Californie. Le Canada pouffera de rire lorsque son canard de canadianiser va s'envoler.

— Soit ! Mais n'est-ce pas affreux ce que vous dites là ? L'éducation des enfants de la Prairie aux mains d'inspecteurs et de maîtres qui ne sont pas attachés au sol canadien ?

— Oh ! cela durera peu ! Le Canada se façonne rapidement et mieux que vous ne le croyez, malgré les hommes qui gouvernent et beaucoup à cause de leurs bévues.

— Vous êtes un optimiste, Monsieur le Curé. Mais celui qui a des enfants a aussi bien du trouble... Savez-vous ce qu'on a dit à Willie, cet après-midi, à Stony-Vale !

— Encore un gros œuf, probablement... Raconte-moi cela, Willie.

— C'est tout simple, Père. M. X... voulait m'enrôler dans son club, et, comme je lui dis que je devais d'abord en parler à mon oncle, il a ri de moi et il a dit : « A ton âge, tu n'es pas encore capable de penser pour toi-même? »

— Oh ! l'impudent ! C'est bien lui : le plus extrémiste des extrémistes !...

— Qu'est-ce, un extrémiste ? demanda Willie.

— C'est une personne qui a des idées extravagantes et qui veut les imposer à tous souvent au nom de la religion et du patriotisme. Ainsi, la prohibition, l'école soi-disant nationale, le dimanche bleu, canadianiser, et bien d'autres idées à titres moins suspects, parce que plus hypocrites, sont des monstruosités d'extrémistes en mal de parvenir. A les entendre, *le ciel n'est pas plus pur que le fond de leur cœur !*... Le fait est qu'ils ont presque tous une petite Bible clandestine dans un coin ou l'autre de leur poche, et ils mettent le trouble partout où ils passent. Pour le moment, les vrais Canadiens, occupés ailleurs, souffrent et patientent. Mais le bon sens du peuple ne peut manquer de prévaloir. Du reste, le Canada va de l'avant, malgré tout. Les meilleurs Canadiens, à mon avis, sont les vieux fermiers, ceux qui ont tourné le sol. Ceux-là aiment leur Canada véritablement, quelles que soient la langue qu'ils parlent et la religion qu'ils pratiquent... Comprends-tu cela, Willie ?

— Oui, Monsieur le Curé. Mais pour moi je m'en soucie peu, j'aime autant les Etats-Unis que le Canada. Si mon oncle n'était pas ici, je crois bien que je n'y resterais pas.

— Ton idée est très juste. Pour qu'une contrée devienne notre patrie, il faut que le cœur y ait ancré ses meilleures affections. Plus tard, quand les futures générations se trouveront des parents dans toutes les fermes de la Prairie, lorsque les morts reposeront autour de nos églises, M. l'inspecteur n'aura plus besoin de canadianiser.

Content de son petit discours, M. le curé

esquissa un sourire et se tourna vers maman Saint-Onge, qui cousait en écoutant :

— Madame, dit-il, savez-vous pourquoi je suis descendu? Je viens vous demander une croûte... Hier, j'ai dû m'absenter toute la journée, et mon pain a gelé dur comme la pierre. Pour en avoir mangé un peu ce matin, j'ai eu la colique tout le jour.

Willie riait malicieusement. M. le curé voulut savoir quelle charmante idée lui chatouillait l'esprit.

— Si vous le vouliez, Monsieur le Curé, votre pain ne gèlerait pas.

— Comment cela, mon chétif?

— Il faut faire comme Joe Kruppa... notre voisin qui habite tout seul !

— Oui, comment s'y prend-il, le gars ?

— Il couche avec son pain dans son lit !

— Oh ! le malappris !

— Mais non, Monsieur le Curé, il l'enveloppe dans un sac, évidemment !

Un rire universel accueillit ces paroles, et le P. Granger remonta au presbytère, un gros pain sous le bras, en souriant à l'idée qu'en cas de grave nécessité il pourrait, lui aussi, le cacher dans son lit.

IV

Les Magee à Winnipeg.

Pour la dixième fois depuis deux mois, Véra rentrait en courant, tout essoufflée :

— Maman, maman, se hâtait-elle d'annoncer : j'ai vu un garçon tellement semblable à Honey ! J'ai couru pour lui sauter au cou ; mais ce n'était pas lui.

— Pauvre enfant, que Dieu te préserve ! Et je te le dis encore : surtout dans une ville comme Winnipeg, une petite fille ne doit jamais regarder les garçons !

— Oui, maman ! Mais c'est plus fort que moi !... Je les regarde tous, parce qu'il me semble toujours que je vais voir Honey. Plaise à Dieu, je le retrouverai, puisqu'il a dit : « J'irai à Winnipeg ! »

— Pauvre chérie, tu l'aimais donc tant, notre Honey ?

— Oh ! maman, c'est maintenant que je sais combien je l'aime !

Faisons silence sur la scène épouvantable qui se passa au seuil de la cabane Magee la première fois que Bishop s'en vint après la fuite de Trappiste. Les bois en sont encore épouvantés. Disons seulement que Roméo proféra les plus terribles menaces ; et maman Magee décida sur-le-champ qu'on allait fuir ce lieu désormais maudit où des chrétiens s'étaient battus en se lançant des paroles de meurtre et de blasphème.

Le lendemain vit les fugitifs au Portage; le jour suivant, ils arrivaient à Winnipeg.

Magee apportait un gros lot de bonnes fourrures qu'il alla vendre au Magasin Bleu ; et il montra là de telles capacités et un talent si réel pour le commerce, que le marchand lui fit des propositions et l engagea tout de suite à son service.

Maman Magee et les enfants remercièrent Dieu de la protection manifeste qu'il accordait à la famille ; et les parents firent dès lors de beaux projets d'avenir pour chacune de leurs enfants dans cette grande ville où les bonnes écoles abondent.

Hélas ! le bon Dieu allait leur demander un sacrifice très douloureux. La petite Rosie tomba malade, mais si malade qu'on vit aussitôt que c'était la fin... Ainsi, au sommet de l'arbuste, sur la tige délicate, commence à s'entr'ouvrir la rose parfumée : c'est à peine l'aurore ; et la fleur veut sourire au soleil et aux choses ; mais voici qu'un brutal aquilon secoue le jardin tout entier : l'arbuste s'agite et se tort, la tige s'arrache, et la rose tombe.

C'était la cruelle diphtérie. La maison Magee fut mise en quarantaine ; et Véra avec sa mère soigna Rosie comme elle avait soigné Honey. Lorsque le docteur passait, elle était là, empressée, préparant tout, devinant les désirs du médecin.

— Véra sera une bonne nurse ! disait celui-ci en l'encourageant.

De même, le prêtre lui dit un jour :

— Véra, vous savez certainement comment soigner les petites filles !

— Je sais aussi comment soigner les petits garçons ! répondit-elle innocemment. Et plaise à Dieu, Père, je tâcherai d'être une bonne nurse un jour pour prendre soin de ceux qui souffrent.

Un soir, Rosie vit les doux anges et la

sainte Mère de Jésus qui lui faisaient signe. Elle partit en disant :

— Adieu, maman ! Il faut que j'aille ! C'est si beau, si beau, le paradis !

A ce nouveau deuil, Véra sentit son cœur submergé dans un océan de tristesse. Elle pleura toute une semaine : le jour, la nuit, en mangeant et en dormant. Son père dut la conduire à un prêtre pour qu'il la bénît et arrêtât ses larmes.

Ce fut ensuite, pour plusieurs longues années, l'école à l'académie Sainte-Marie. Véra devint une vraie petite demoiselle, instruite et charmante, comme le sont presque toutes les jeunes filles élevées dans les couvents. Il y a dans ces écoles tenues par les Sœurs comme qui dirait une onction qui imprègne les cœurs et les âmes : sans aucun doute, l'onction de la prière tendre et paisible, l'onction de la vie simple et humble dans la bonté, dans l'innocence et la pureté, sous le regard, ou bien plutôt dans la charité de Dieu infiniment saint et bon... Véra fut une des meilleures élèves de l'académie. Les bonnes Sœurs la poussaient vers l'enseignement.

— Non, non, non ! répondait la jeune fille obstinément. Je serai nurse, plaise à Dieu ! J'ai décidé cela depuis longtemps !

Dans un regard vague et triste, elle revoyait souvent la cabane des grands bois et le malade : toute sa douleur et toute sa joie.

— Où peut-il être ? se demandait-elle à elle-même. Où s'est-il rendu ? Et pourquoi le cher Dieu refuse-t-il d'écouter mes prières et mes soupirs ?

Elle disait à sa mère :

— Que le bon Dieu me pardonne ! mais je ne cherche plus Honey. Il doit être grandi et tout changé à présent comme

moi d'ailleurs. Peut-être passons-nous à côté l'un de l'autre sans nous reconnaître, hélas !

Et parfois, apercevant des groupes de jeunes gens, elle était tentée de crier : « Honey ! Honey ! »

Comment donc se fait-il que le cœur n'oublie jamais les pures affections de l'enfance ?... Nous grandissons, nous vieillissons, nous mourons ; et elles sont là, intactes, l'une des plus suaves réalités de la pauvre vie humaine ici-bas.

Véra eut des centaines d'amies, et aussi quelques amis, frères de ses compagnes de l'école ; mais son cœur n'était pas là. Elle priait, priait encore, et malgré tout espérait et attendait.

V

Les mariages à Willow-Grove.

Oh ! la joyeuse Prairie que c'était ! Tout le monde. cette année, se mariait. Et les noces, à Willow-Grove, étaient courues comme les kermesses ou ducasses dans le nord de la France et en Belgique. Ou plutôt c'était bien mieux, puisqu'un banquet monstre réunissait à la même table les familles entières, venues de dix milles à la ronde.

Papa tuait deux cochons et un bœuf, maman cuisait à l'avance trois jours consécutifs ; de gros tonneaux sourds descendaient de Brandon... Voile-toi la face, ô Cana de Galilée ! Dans la Prairie, même chez les pauvres, jamais le liquide doré ne fit défaut.

Déjà deux filles Saint-Onge avaient signé le bail. Le fils aîné et sa cadette allaient suivre. C'était une vraie épidémie.

Il faut dire aussi que pas un nuage n'assombrissait le beau ciel du Nord-Ouest. Pour bien des années, la récolte avait été superbe, et celle qui poussait promettait plus que nulle autre. Donc, on pouvait se marier !

Chaque fois que le P. Granger descendait à la soirée chez les Saint-Onge, on s'était à peine dit bonjour que les jeunes filles se hâtaient de questionner :

— Monsieur le Curé, quels bans publiez-vous dimanche?

— D'abord, la petite Yuvitzky.

— Ne dites donc pas ! Elle n'a que seize ans !... Avec qui se marie-t-elle?

— Avec un étranger qui a sa terre à cent vingt milles. Il est arrivé ici avant-hier.

— Mais alors, ils ne se connaissent pas !

— Vous savez, Mesdemoiselles, que les Hongrois ne se marient pas parce qu'ils se connaissent personnellement.

— Père Granger, ce sont des sauvages, ni plus ni moins ; de tels mariages, qu'est-ce, sinon un marché, comme chez les Chinois ou chez les nègres ?

— Et chez nous, n'est-ce pas un marché, même plus que chez eux?... Les Hongrois ne donnent pour dot à leur fille qu'une vache ou deux, quelques poules et un édredon de plumes d'oie!

— Ainsi, Monsieur le Curé, la petite Annie, elle aime bien son fiancé?

— C'est probable. En tout cas, elle l'aimera, et ils s'aimeront, comme les autres l'ont fait avant eux dans les mêmes circonstances. Il vaut mieux s'aimer ainsi que de s'aimer déjà ou de s'être aimés au point que cela peut à peine durer encore, comme ceux qui, avant leur mariage, ont flirté durant des années, et qui souvent, à la fin, se connaissent trop pour pouvoir continuer à s'aimer beaucoup.

— Monsieur le Curé, vous n'allez pas conseiller aux jeunes gens de se marier sans se connaître?

— Non. Mais je dis que les Hongrois se connaissent entre eux bien mieux que nous... Ne craignez rien ! Lorsqu'un mariage se manigance chez eux, ils ont soin de s'informer, non pas tant de la jeune fille ou du jeune homme, mais bien de leur famille. Ils sont intelligents, ces gars-là, voyez-vous ! Ils se disent que si la famille

est bonne, honnête, respectée, ils savent où ils en sont. Pour eux, le visage et les manières ne sont que choses secondaires ; c'est l'honneur de la famille qui compte. Aussi, il arrive qu'un jeune homme, s'abouchant avec des compatriotes pour un mariage, demandera la main de la fille aînée; si celle-ci refuse, il s'inclinera immédiatement devant la cadette, qui, sur-le-champ, acceptera. Et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— C'est une honte, Monsieur le Curé !

— Pourquoi ? N'y a-t-il pas ici, et à Oka, et ailleurs, des centaines de bons jeunes hommes avec qui vous pourriez entrer en relations sans crainte de vous fourvoyer? Avec qui, si vous saviez qu'ils appartiennent à des familles vraiment respectables, le mariage serait possible ? N'est-ce pas ce qui se passe chez les rois et chez les grands?

Les demoiselles ne répondaient plus, mais elles n'étaient pas convaincues. Elles pensaient à l'unique bijou de leurs yeux et de leur cœur. Willie aussi branlait la tête et ne disait rien. Ce fut papa Saint-Onge qui s'écria :

— Père Granger, vous avez raison !.. Vous ai-je déjà conté l'histoire de mon mariage ?

— Non.

— Eh bien ! écoutez.

— Ovila, je te le défends ! gronda maman Saint-Onge.

Mais les enfants riaient et disaient :

— Racontez-le, papa !

Papa prenait courage, malgré les gros, gros yeux de maman.

— Avant de nous marier, dit-il, je ne suis allé voir la demoiselle que trois fois..,

La première fois (elle sortait du couvent des chères Sœurs), elle s'est caché la figure et s'est enfuie sans vouloir me parler ; la seconde fois, elle m'a dit bonjour et m'a accompagné jusqu'à la porte à mon départ; la troisième fois, elle s'est assise près de moi, et quand je l'ai quittée, elle a pleuré !

— Ovila ! criait maman. Comment n'as-tu pas honte ?

— En tout cas, un mois plus tard, nous étions mariés et heureux comme des petits oiseaux !

— Voilà une belle histoire ! affirma le P. Granger. Qu'en penses-tu, Willie?

— Monsieur le Curé, selon moi, il n'y a qu'une seule fille au monde qu'un jeune homme puisse aimer assez pour la marier.

— Qui est-ce ? Qui est-ce ? crièrent toutes les filles d'une seule voix. Willie, dis-nous qui ! Vite ! Vite !

— Elle est bonne comme le pain, courageuse comme tante Rose-Alma, douce comme une colombe !

— Willie, il n'y a pas une fille comme cela sur la terre !

Willie refusa de dire un mot de plus. Les cousines citèrent des noms, tous les noms, mais en vain. L'unique, la bonne, la courageuse et douce n'était pas à Willow-Grove... Où était-elle? Hélas ! Willie aussi l'ignorait, mais il vivait d'elle, comme on vit d'air, sans le savoir ; il sentait que le bon Dieu, quelque part, lui gardait intacte la meilleure moitié de son âme, et cet amour pur et innocent le mettait à l'abri des flirts frivoles qui déjà commençaient à déchaîner leurs vilaines passions jusque dans les cœurs simples et graves des enfants de la Prairie.

Cependant, ainsi que ses cousins et ses cousines, Willie était de toutes les noces,

Il allait aussi parfois aux danses rustiques que les jeunes gens tenaient alors dans les granges et les remises. Puis, tous les dimanches, avant la messe, il était du groupe qui avait coutume de se dresser à quelques pas de la porte de l'église, juste en place pour regarder les demoiselles qui s'avançaient, timides et gênées, nerveuses et rougissantes, leurs yeux égarés ne sachant où se poser.

Willie reçut même des propositions directes, à la bonne mode hongroise. Le vieux Ritkoda le tira à part, un dimanche, au sortir de la messe, et lui siffla à l'oreille :

— Ma Lizzie, bonne, bonne fille !... Moi donner à vous Lizzie... Moi savoir vous bon garçon !... Comprenez-moi?

S'il comprenait !... Puis voilà qu'un samedi il reçut une lettre, une belle petite lettre écrite de la main passionnée de miss Ilona Tchernok ; non pas une lettre de folle, comme on pourrait le croire, mais une lettre simple, sensée et pieuse. Véra elle-même, pensait Willie, se fût ainsi exprimée, si elle avait écrit.

Ilona était certainement la toute première parmi les jeunes filles que Willie connaissait à Willow-Grove. Il ne put s'empêcher de penser à elle tout le reste du jour, et même en s'endormant. Mais le matin à son réveil, une autre figure flottait amoureusement à l'entour de son cœur : la douce figure de Véra à jamais bénie, que même la tendresse candide de la bonne et pieuse Ilona Tchernok ne parviendrait nullement à évincer.

VI

Années d'attente.

— Tchernitzky, paye-moi tes souliers blancs et ta fourrure de chat sauvage !

— Tchernitzky, elle est due, ta note pour tes chevaux de course et tes attelages de choix !

— Je veux te voir, Tchernitzky ! Tu sembles oublier que tu n'as payé que dix dollars sur ta voiture légère et ton fouet de luxe !

Malheureux Tchernitzky, le banquier le guettait, l'avocat le cherchait, le notaire l'attendait ; le boutiquier, le sellier, le forgeron, le boucher le poursuivaient ; sans parler des lettres charmantes que tous les jours il recevait des Compagnies de Winnipeg au sujet des machines perfectionnées encore impayées.

Un immense cataclysme venait de s'abattre sur la Prairie, l'enveloppant tout entière, en plein été, dans un froid linceul de gelée blanche.

Oh ! les denrées étaient magnifiques sur les coteaux de Willow-Grove ! Enivrée de jeunesse et d'aventures, la brise se berçait sur la tête des blés, comme le canot glisse sur le flot mouvant qui s'enfuit. Six beaux rangs de grains gonflaient les reins des épis riches. Il pleuvait tous les trois jours, régulièrement, abondamment... La verte Erin, si elle l'avait vu, eût envié le grand manteau d'émeraude dont se gaussait la vaniteuse Prairie.

Il va sans dire que les bons viveurs s'en donnaient à cœur-joie !...

— Ah ! dites-nous donc, que va-t-on faire de tout cet argent ? Pour sûr, on aura quarante, peut-être cinquante boisseaux à l'acre ! Il convient de fêter cela !

... Et ils fêtaient ! La buvette de Stony-Vale ne désemplissait pas. Ce n'étaient plus que banquets sur banquets, danses sur danses et dépenses sur dépenses.

Même les vieux et les sages sentirent des vapeurs chaudes leur caresser le front : ils redevenaient jeunes, généreux, et relevaient la tête !

Quant aux femmes et aux filles, elles n'étaient plus reconnaissables : le luxe des habits et des chapeaux à la mode s'étalait jusques aux champs dans toute sa splendeur coûteuse... Oh ! quelle récolte on allait avoir !

Le mois d'août vint, et passa, et la pluie, régulière et abondante, tomba trois fois chaque semaine.

Hélas ! les blés verdissaient toujours !... Et qu'avait ce soleil, aussi, qui ne voulait pas chauffer, comme il avait coutume de le faire si gentiment les autres années ?

Un soir, après la pluie, la grosse pleine lune se leva à l'Est, large et sanglante ; puis, de sa pâleur blafarde, elle éblouit à demi un grand ciel vide où scintillaient les étoiles. Fatiguée, la brise dormait sous les buissons. La nuit fraîche se hâta de suspendre à chaque épi, à chaque feuille, à chaque brin d'herbe, une petite larme tremblante et inquiète qui regardait la lune.

Oh ! méchante lune !... Lorsque le soleil se leva, qu'avait-elle fait ?... Pourquoi partout ces cristaux blancs ? Et comment

les belles gouttes de rosée claire sont-elles devenues des diamants durs ?... Les grands champs de blé resplendissent de mille feux, mais, hélas ! des feux glacés de la gelée rapace qui, vite, avant l'aurore, vient de dévorer gloutonnement le pain annuel de tout un monde !

Adieu, veaux, vaches, cochons, couvées !...

Toi, Tchernitzky, paye ton fouet de luxe !

La consternation fut générale dans les fermes et les villages du Nord-Ouest. Qu'allait-on faire?... Comment payer les dettes? et les intérêts? et les taxes?... Ce n'était pourtant pas leur faute si la récolte n'existait plus !

Il y eut des pourparlers immédiats, on fit des arrangements. Tchernitzky dut donner sur tous ses biens une hypothèque que son vieux père endossa. D'autres signèrent de nouvelles notes, à huit et dix pour cent d'intérêts composés, le tout payable l'année suivante sans faute.

Et, ni plus ni moins, la belle vie continua. On n'arrête pas le vent qui passe ni le fleuve qui coule. Ceux qui n'avaient plus d'argent mangèrent, burent et dansèrent à crédit.

L'hiver qui suivit fut long, plus long que de coutume. Les travaux ne reprirent qu'au mois de mai. Il fut donc impossible de semer beaucoup. Et puis, voilà que le ciel se mit d'airain et resta d'airain : il ne plut que trois fois pendant l'été. La terre faisait pitié. Bref, on récolta de cinq à dix minots à l'acre, juste assez pour la semence et la farine de l'année.

Tchernitzky, cette fois-ci, il faut payer ou sauter !... Il sauta, et son vieux père

avec lui... Ayant tout vendu, il leur resta l'argent nécessaire pour leur passage aux Etats-Unis, où ils sont encore à travailler dans les fabriques ou dans les mines.

Evidemment, ils ne furent pas les seuls à faire banqueroute. Avant l'hiver, au moins dix ou douze des bons viveurs gisaient, anéantis, sur le sol nu. Pressés par leurs créditeurs, ils avaient dû vendre leurs terres, ou plutôt les marchands, sympathiques, pour les aider, avaient payé leurs dettes en achetant leurs biens, qu'ils avaient déjà revendus à d'autres fermiers avec des profits scandaleux.

Dieu vous préserve à jamais d'entendre les malédictions qui, de toutes parts, s'élevèrent de la Prairie en ces temps-là !... Malédictions contre la finance hypocrite, malédictions contre le gouvernement, malédictions contre la terre, cette gueuse qui avait tout promis et qui ne nourrissait pas son monde... Ils lui crachèrent à la face. Ils l'auraient battue s'ils avaient pu !...

Aucun d'eux, cependant, ne maudit ni sa propre paresse, ni sa vanité, ni sa gourmandise, ni son orgueil.

Mais c'était surtout à Stony-Vale qu'ils en voulaient, ce Stony-Vale, *ce pelé, ce gateux, d'où venait tout le mal !*

— Stony-Vale ! clamait un Anglais indigné ; c'est un chancre hideux qui suce la vie et le bonheur de toutes les fermes de la Prairie !

— Vous faites erreur, répondaient les marchands ; nous, nous sommes blancs comme neige !... Ce sont les gros messieurs de Winnipeg et de l'Ontario, c'est le Canadien-Pacifique, c'est la finance vexatrice qui sucent la vie et le bonheur de tous !

La vieille Mère-Prairie écoutait et se taisait, elle qui, sans rien attendre que

l'ingratitude de ses enfants, se suce elle-même saison après saison pour donner aux fermiers le pain qui assure l'existence et la santé, et au Canada la prospérité qui nous met aux premiers rangs parmi les nations.

A vrai dire, à cette époque, même les cultivateurs de race, même les riches — les fils Saint-Onge et Willie y compris, — se fâchèrent. Ils avaient tant travaillé, les braves gens ! Ce n'est pas rien, en effet, de labourer, herser, semer, faucher des centaines d'acres, pour aboutir à quoi ?... au néant !... et deux fois de suite !

Les jeunes hommes, en cachette, complotaient entre eux. Ils se demandaient s'il n'y avait pas aux Etats-Unis, en Californie ou dans l'Orégon, une contrée plus propice où la récolte tous les ans serait assurée... Ils n'aimaient donc plus la Prairie... Ils correspondirent même avec des agents pour la vente ou l'échange de leurs terres. Mais l'oncle encourageait Willie :

— Laissons faire le bon Dieu, voyons ! Nous manque-t-il quelque chose ? Si la récolte a péri, au moins nous avons eu des poulains et des veaux ! Et nous avons aussi vendu des œufs et de la crème !

— C'est vrai, mon oncle ; mais on vend tout cela ailleurs également, et là, par-dessus le marché, on a une récolte tous les ans !

— Où donc, Willie ?

— Aux Etats-Unis, mon oncle !

— Qui t'a dit cela ?

— Les agents qui achètent les terres ici et en vendent là-bas.

— Pauvre innocent ! Tu ne vois pas ce qu'ils veulent, ces agents ? Tu ne comprends pas qu'en achetant ici et en vendant là-bas, ils font double profit ?... Va, si les Etats sont plus fertiles que le Ca-

nada, pourquoi donc viennent-ils acheter nos terres ?

— Mon oncle, Tchernitzky gagne dix piastres par jour aux Etats-Unis !

— Tchernitzky ?... Tu vas croire maintenant ce Tchernitzky ? Combien a-t-il gagné ici ?... Prends garde, Willie ! Il y a un proverbe qui dit : « Pierre qui roule n'amasse pas mousse ! »

— Mon oncle, je ne demande pas à amasser. Mais au Canada, avouez-le, nous avons tout contre nous : six mois de glace et les chaleurs de l'été, la gelée, la grêle, la rouille, sans compter les moustiques et les sauterelles qui, dit-on, seront à Willow-Grove avant deux ans !

— Willie, on dit cela depuis toujours !... Et, d'ailleurs, ces sauterelles, d'où viennent-elles ?... Précisément des Etats-Unis ! C'est leur maison-mère là-bas !... Et ne va pas t'imaginer qu'ailleurs il n'y a ni grêle, ni rouille, ni gelée !

— Au moins, mon oncle, reconnaissez que le travail de la ferme ne paye pas. A peine avons-nous produit un petit grain de froment, qu'un tas de gens se jettent dessus pour le gruger avant nous : l'homme de l'élévateur, d'abord, et celui du chemin de fer, puis ceux de Winnipeg et ceux des Grands-Lacs, sans parler des taxes qu'il nous faut payer sur nos machines pour nourrir grassement toute une armée de beaux messieurs qui ne font que des écritures, ou même rien du tout.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis. Nous avons au Canada beaucoup trop de parasites qui s'adjugent à eux-mêmes de gros salaires aux dépens de ceux qui travaillent... Tu vois : dans un pays nouveau comme le Canada, les lois et l'administration ne peuvent pas être parfaites d'un

seul coup. Quant aux fermiers, ils sont encore trop dispersés et trop occupés pour pouvoir songer à s'organiser et à se défendre contre ceux qui les exploitent. Mais, patience ! Cela viendra. Au reste, la situation dans les autres pays n'est pas meilleure que la nôtre sous ce rapport.

— Quoi qu'il en soit, nous autres, mon oncle, on est découragé !

— C'est parce que vous êtes des gâtés !... Elle nous a trop donné, la bonne terre, pendant de nombreuses années ! Demande cela aux vieux Bohémiens, aux vieux Hongrois, qui sont arrivés ici avec pas un sou vaillant dans leur poche, et qui sont des seigneurs aujourd'hui !... Nous-mêmes, qu'avions-nous, il y a quinze ans ?... Willie, ce n'est pas la terre qui est en défaut, c'est l'homme !... Il faut qu'il y ait des mauvaises années pour arrêter le libertinage ! Tu le vois bien ; tu le sais bien !

Certes, Willie savait cela, mais son doute n'était qu'ébranlé. Sa jeunesse généreuse et droite réclamait justice. Il ne pouvait consentir à ce qu'on le fît solidaire responsable des folies de ses semblables, et il ne pardonnait pas à la gueuse qui lui avait volé son travail acharné de deux ans.

L'hiver suivant fut doux et court. Il fut aussi très calme. Le monde honnête se reposait et méditait, plus sage, lui aussi, de l'expérience acquise.

Cependant, il n'y a pas d'hiver canadien sans ouragan de neige... Par un jour clair de soleil froid, une longue ligne noire se dessine à l'horizon Nord-Ouest. On dirait un épais brouillard qui ne bouge pas. Mais comme le train qui, dans le lointain, semble tout petit et immobile, dévore l'espace et bientôt nous surprend de sa venue

rapide, ainsi la tempête de neige se hâte, inaperçue, chassant devant elle au ras du sol ses tourbillons géants de poudre blanche et fine.

Lorsque la gent canine se précipite en trombe, jetant le trouble et l'émoi dans le calme du village silencieux, les mâtins, les roquets bondissent et s'élancent, se mordent et se déchirent. C'est une joute, c'est une course effrénée, une tourmente vertigineuse de corps poilus et de poussière flottante qui passe et tourbillonne, s'aligne et disparaît... Garez-vous, les pauvres hommes, garez-vous !

Ainsi, aux parages reculés du pôle Nord, un souffle aventureux s'est égaré la nuit. Il rugit et grelotte, puis soudain se rabat au hasard vers le Sud, avec un cri de fauve qui éveille et défie tous les vents d'alentour. Eh quoi ? Qui donc ose ainsi troubler et provoquer l'aquilon au seuil même de sa maison ? Déjà le roi du Nord est aux trousses de l'intrus malappris ; dans leur course échevelée, tous deux bouleversent et tapotent les neiges du Mc-Kenzie et du Yukon. Les voilà qui se houspillent à la lisière de la Prairie... « Oh ! quelle belle lice où s'engouffrer et courir au plus vite ! »... Du haut des Rocheuses, les bises reposées les surveillent et les écoutent. D'un bond, elles plongent dans la plaine et tombent dans la mêlée. A cette vue, les vents du ciel s'abattent à la rescousse. Toutes les puissances de la terre et des cieux sont ébranlées ; avec une furie d'enfer, en poussant des mugissements affreux et des cris rauques, sans façon et sans merci, elles se cinglent à la face toute la neige et tout le froid que le Canada riche et généreux leur délivre à pleines mains.

Garez-vous, les humains, garez-vous !... Ah ! malheur à qui se risque dehors par ce temps-là ! La température est à trente, quarante sous zéro ; en plein jour, on ne voit pas à cinq mètres de distance ; tous les chemins ont disparu... O Dieu bon, ayez pitié des pauvres gens et des pauvres bêtes sans abri dans la tourmente !

La tempête dura deux jours. Willie et un de ses cousins les passèrent à mi-chemin entre Stony-Vale et Willow-Grove. Ils s'en revenaient de la ville lorsque l'ouragan les surprit et les força à demander asile chez le Roumain... Maman Saint-Onge ne put s'empêcher de pleurer le soir, lorsqu'on fit la prière, et elle ne dormit point de toute la nuit. Mais le père, avec raison, assurait que les jeunes hommes s'étaient mis en lieu sûr.

Hélas ! il n'en fut pas de même d'un fils Horvat qui voulut, malgré sa mère, se rendre au meulon de paille en plein champ pour en ramener le bétail, et qui jamais ne revint au logis ! Il se perdit à quelques verges de sa maison, et le mugissement de l'ouragan était tel que personne n'entendit les appels du malheureux. On le trouva dans le champ, gelé à mort, à genoux, tenant son petit chapelet dans ses mains jointes. Sa pauvre mère en fut malade bien longtemps, et Willie, qui aimait beaucoup cet excellent jeune homme, plus que jamais en voulut à la gueuse qui faisait tant souffrir ses enfants!

Il sentit alors que son cœur s'agitait dans le vide, et découragé, abattu, il se jura en secret qu'il irait... Où ? Il ne le savait pas... Mais la vie devenait trop triste ! Les gros chagrins se succédaient coup sur coup, et, surtout, celle qu'il aimait ne venait pas le surprendre et le réconforter !

— Encore une récolte, une seule... et je fais mon paquet ! pensait Willie.

Cependant, là-haut, le bon Dieu, à part lui, souriait complaisamment ; car vers son trône à jamais béni, deux voix de saints et deux voix d'innocentes jeunes filles imploraient constamment :

— Oui, Seigneur, pour que Willie soit bon !... Seigneur, pour qu'il soit très heureux !... Et moi, cher Dieu, pour qu'on se retrouve et qu'on s'aime toujours !

VII

Douleur et joie.

Lettre du R. P. Desrosiers
à Monsieur Saint-Onge, à Willow-Grove.

Portage-du-Rat, le 24 septembre.

MON TRÈS CHER ET VIEIL AMI,

Voici une singulière nouvelle ! Le vieux trappeur Bishop, avec qui votre beau-frère Laramée a vécu près d'ici, vient de mourir à notre établissement. Il n'a été malade que deux jours. Mais sans doute sentait-il sa fin approcher, car il est accouru en toute hâte du Lac-Seul, sa retraite ignorée depuis la fin tragique de son fils.

Il est parti pour l'autre monde en priant dévotement, heureux, disait-il, d'aller retrouver sa femme et ses amis au beau ciel du bon Dieu.

Avant de trépasser, il m'a révélé la place où il a enterré ses morts, ayant, prétend-il, fait pour eux tout ce qu'il a pu, et récité sur leurs dépouilles les prières qu'il savait.

Une seule chose tourmentait la conscience du bonhomme et lui causait quelque peine : à savoir le fait d'avoir gardé près de lui dans les bois pour compagnon de son fils le petit garçon des Laramée, et de l'avoir battu trop fort et trop souvent. En mourant, il s'en repentait amèrement ; et pour réparer un peu ses torts envers lui, il a par testament laissé toute sa fortune à cet enfant, avec prière de lui pardonner, ou au moins de ne pas maudire sa mémoire, afin que sa vieille âme puisse reposer en paix.

Nous allons prendre les mesures nécessaires

pour ramener au Portage les restes de la femme Bishop, et les déposer en terre bénite. Vous voudrez sans doute aussi donner à la dépouille de vos malheureux parents une sépulture convenable et chrétienne. J'attendrai vos ordres à cet effet.

Le notaire mettra votre neveu au courant du montant et des frais de la succession qui lui échoit.

Que Dieu et la bonne Vierge vous gardent tous !

P. DESROSIERS.

— Willie. demandait l'oncle, qu'allons-nous faire ? Tu vois toi-même qu'on est en plein dans les battages... Nous pourrions peut-être attendre un peu, et y aller... mettons dans huit ou quinze jours.

Willie pleurait silencieusement, la tête cachée dans son bras replié sur la table. Il versait ces larmes profondément tristes, qui sont le vrai sang du cœur, et qui ne s'échappent des yeux de l'homme que pour la perte irréparable des êtres les plus chéris... Il lui semblait que ses bons parents venaient de mourir, et qu'il allait revoir leurs doux visages bénis, et que peut-être il pourrait encore leur témoigner la réserve d'affection qui depuis si longtemps s'accumulait pour eux à la meilleure place de son cœur.

— Mon oncle, soupira-t-il, c'est papa et maman qui m'appellent ! Vous comprenez qu'il faut que je parte !... Comment voulez-vous que je travaille ici avec le gros chagrin qui me tue ?

— Willie, mon enfant, dit tante Rose-Alma, pars, pars dès ce soir !... Tu vas prendre tout l'argent nécessaire et nous ramener au plus tôt le corps de tes parents. Il ne convient pas qu'ils restent une minute de plus qu'il ne faut dans le triste

abandon où ce misérable les a laissés... Moi, je verrai M. le curé. Il y a un beau lot près de la croix du cimetière, nous l'achèterons pour la famille... Va, mon petit ! Et nous ferons à tes parents le service funèbre le plus beau qu'on puisse avoir dans la Prairie.

Willie prit le train du soir, avec l'intention de s'arrêter le dimanche à Winnipeg, et d'aller prévenir sa sœur qui, depuis presque deux ans, faisait son stage de garde-malade à l'hôpital de Saint-Boniface.

Pendant le voyage, ses pensées se recueillant, il admirait et bénissait la main divine qui, peu à peu, dénouait la trame des événements tragiques dont toute sa vie jusque-là avait été tissée. Cependant, il ne se doutait pas qu'à la même heure, sur les bords de la rivière Rouge, une nurse, le visage inondé de larmes, lui écrivait :

Hôpital de Saint-Boniface, le 28 septembre.

HONEY, MON BON FRÈRE TRES CHÉRI,

Béni soit Dieu ! mille et mille fois, de ce que je puis t'appeler encore par ton doux nom !... Je ne fais que pleurer. L'émotion est trop forte, il faut qu'elle sorte ainsi, ou que je devienne folle de ma joie.

Oh ! comme le cher Dieu est bon ! Je désespérais de jamais pouvoir te retrouver, mon pauvre frère ! Depuis si longtemps je priais et gémissais, craignant que tu ne fusses plus malheureux, ou malade, ou mort. Mais ce soir, gloire soit à Dieu ! ta sœur et moi, nous nous sommes rencontrées et connues pour la première fois ; car il y a seulement quelques jours que je suis arrivée ici.

Scholastica est la meilleure des filles. Elle te ressemble, Honey cher ! En la voyant et en l'écoutant, mon cœur tout entier allait à elle, à cause de sa bouche fine et de ses yeux noirs,

si semblables aux tiens, et qui arrachaient littéralement mon cœur vers toi, comme lorsque, malade, tu toussais tant à notre cabane des bois.

Cependant, Scholastica me dit son nom, et je fus découragée. Comment aurais-je pu soupçonner que tu étais un enfant volé, et que ton nom « Bishop » n'était qu'un nom d'emprunt ?

« Et vous, me dit Scholastica, comment vous appelez-vous ? — Véra Magee », lui répondis-je... Je la vis pâlir. Des larmes lui emplissaient les yeux... « Vous venez du Portage ! s'écria-t-elle ; votre père s'appelle John ! »

Aussitôt je m'écriai : « Où est Honey ?... Oh ! dites-le-moi vite ! — Honey est mon frère, dit Scholastica, et il sera l'enfant le plus heureux lorsqu'il saura tout son bonheur ! »

Je me jetai à son cou ; je l'embrassai à l'étouffer, comme une part de mon pauvre frère si longtemps perdu et enfin retrouvé.

Puis nous causâmes et Scholastica me raconta quelques-unes de tes peines. Bien des fois cependant elle dut interrompre son récit, parce que toutes deux nous étions suffoquées par les larmes. Mais après tout, grâces, mille fois grâces à Dieu tout-puissant, qui t'a conservé bon et vaillant à travers tant de maux.

Papa et maman ne me croiront pas lorsque demain matin je vais courir leur annoncer la nouvelle. Papa a une bonne position : il achète des fourrures pour le Magasin-Bleu. Maman est toujours l'infinie bonne maman que tu as connue, et qui va vouloir que tu viennes tout de suite rester avec nous... La petite sœur Rosie, hélas ! est morte de la diphtérie peu de temps après notre départ des bois. Je me souviens que tu la gâtais : comme elle doit avoir prié au ciel pour toi !... Annie-Josie est au couvent.

Que Dieu te bénisse, Honey cher ! J'ai si hâte de te revoir ! Ecris vite, et viens !

VÉRA.

Après le déjeuner du matin, Véra se dépêchait, tenant à la main la lettre précieuse qu'elle voulait mettre à la poste

aussitôt, et à laquelle elle enviait son grand bonheur d'aller à Willow-Grove. Lorsqu'elle ouvrit la porte d'entrée de l'hôpital, un coup de vent survint, qui fit voltiger son voile blanc et sa robe bleue. Un peu plus loin, elle passa près d'un jeune homme qui marchait d'un air pressé. Leurs yeux se croisèrent une seconde. Deux pas de plus, et elle se retourna. Lui aussi s'était arrêté soudain et regardait.

— Honey ! s'écria-t-elle.

— Véra !

Elle courut à lui les bras ouverts et se mit à sangloter tout son bonheur inattendu.

Quant à Willie, il restait calme. Il en avait tant vu dans sa vie que cette rencontre pathétique lui semblait, pour ainsi dire, toute naturelle.

— Ma petite sœur, disait-il, où as-tu été si longtemps? Tu ne m'entendais donc pas, les milliers de fois que je t'appelais ?

— Honey cher, Dieu seul sait ce que j'ai souffert ! Et maman aussi, et papa, tous nous avons souffert, parce que tu n'étais plus avec nous. Nous parlions de toi tous les soirs ; nous priions pour toi beaucoup plus que pour nous-mêmes... Moi, j'avais perdu courage, je n'espérais plus te revoir en ce monde. Mais, hier soir, le cher Sauveur a voulu que je rencontre Scholastica.

— Ah ! tu la connais ?

— Oui, et je la chéris, notre sœur maintenant à tous deux... Elle m'a tout raconté. Comme tu as pâti, mon pauvre Honey ! Tous nous sentions cela, à la maison !

— Véra, ma plus grande souffrance a été d'être loin de vous tous, sans nouvelles jamais, et presque sans espoir. Mais puisque le bon Dieu nous a réunis, il faut

oublier nos peines... Véra, Bishop est mort!

— Ah ! le pauvre homme ! Veuille le bon Dieu lui pardonner tous ses péchés !

— Je suis en route pour le Portage, où j'ai une triste mission à remplir : papa et maman sont enterrés dans les bois, près du Lac-à-Nous ; je vais les prendre et les transporter chez nous, à Willow-Grove.

— Pauvre Honey, tu auras donc toujours des croix ?... Mais je le dirai à papa: il faut qu'il t'accompagne et t'aide à accomplir ce pénible devoir.

Scholastica fut très heureuse d'embrasser son frère, et très surprise de voir la tournure que prenaient les événements : Bishop mort, papa et maman retrouvés, Willie héritier, et surtout la belle et bonne Véra émergeant tout à coup de l'inconnu et de l'imprévu !

Ils allèrent les trois ensemble surprendre maman Magee.

— Douce Mère du ciel ! s'écria celle-ci. Et, certes, c'est bien le cher, cher Honey, que notre cher bon Sauveur nous ramène !

Papa Magee ne fut pas moins ému et moins heureux.

Pendant la messe, ce furent eux qui prièrent le mieux ce dimanche à l'église Sainte-Marie. Willie était prisonnier entre ses deux sœurs. Il les vit qui laissaient tomber leur front pieux jusque sur la bordure du banc, et il devina qu'elles disaient à Jésus des choses si tendres et si belles que seuls les doux anges du paradis peuvent en dire de pareilles.

Après les agapes du milieu du jour, il fut convenu que le père accompagnerait Willie et que tous se rendraient à Willow-Grove pour les funérailles solennelles qui s'y préparaient.

Au Portage-du-Rat, le P. Desrosiers eut tot fait d'organiser une expédition en règle pour le Lac-à-Nous. La mission possédait de grands canots, et les Indiens ne demandaient qu'à se trimbaler, surtout lorsqu'on leur promettait la forte récompense.

Ils emportèrent deux cercueils : l'un pour les époux Laramée, l'autre pour Mme Bishop.

La forêt autour du Lac-à-Nous avait repoussé avec une vigueur toute canadienne. Personne n'eût pu soupçonner qu'un jour des cabanes de trappeurs avaient égayé ce coin solitaire. Mais, suivant les indications de Bishop, le P. Desrosiers dirigea son monde vers la colline pierreuse ; et, dès que les Indiens eurent écarté quelques roches, un trou sombre et profond s'ouvrit devant eux.

— C'est ici ! dit tout bas M. Magee...

Willie devint blême, puis pâle et agité.

La caverne fut bientôt débloquée, et pour la première fois depuis dix-sept ans, la lumière du soleil l'inonda tout entière. Trois squelettes gisaient là, côte à côte : deux se touchant, à droite ; l'autre un peu à gauche.

Personne ne disait mot. Les Peaux-Rouges regardaient et reculaient... Willie s'avança en chancelant, et tomba sur le seuil à genoux...

— Papa, maman, c'est moi ! C'est Willie qui vous revient !

Et il fondit en larmes et en sanglots si désespérés que la forêt muette semblait s'attendrir et que tous les spectateurs, même les sauvages, pleuraient aussi.

Plus une parole ne fut prononcée. La majesté suprême de la mort commandait aux cœurs et aux bouches. Lentement les

Indiens apportèrent les cercueils, et déjà le prêtre s'avançait pour y déposer les ossements sacrés ; mais Willie lui fit signe de s'arrêter.

Lui-même, de ses mains qui tremblaient, avec une révérence toute filiale, il prit les restes vénérés de ses parents chéris et les déposa pieusement dans la bière qu'il embrassa ensuite, y collant deux longs baisers.

M. Magee ramassa les ossements de la femme Bishop ; puis, lentement, dans le calme serein de ce soir d'automne, à travers les scènes grandioses de la forêt qui s'endort, le funèbre convoi glissa sur les ondes claires des lacs et des rivières.

Les Laramée faisaient leur rentrée dans le monde, conduits et protégés par le respect et l'amour d'un fils qui, jamais, n'avait failli ni à l'honneur ni au devoir... Devant eux le Canada ému s'inclinait, et vers eux avec tendresse le ciel même se baissait.

VIII

Avant les neiges.

Les fermiers firent ce jour-là ce qu'ils n'auraient jamais voulu faire pour personne d'autre, pas même pour le roi : ils mirent au silence toutes les machines qui battaient le blé à Willow-Grove et aux environs, jusque bien loin dans la Prairie.

Les gens du train, étonnés de voir la contrée immobile, demandaient :

— Qu'y a-t-il ? Est-ce une fête de l'Eglise catholique ? Ou bien aurait-il plu ici pendant la nuit ?

— Non !... C'est le grand deuil de la terre qui pleure la longue infortune de ses enfants !

Jamais plus l'église de Willow-Grove ne verra tel spectacle : un cercueil léger contenant les os blanchis d'un couple vaillant disparu si tragiquement ; un fils et une fille disant à leurs père et mère, avec des pleurs étouffés, les paroles caressantes laissées inachevées depuis l'âge le plus tendre ; les Saint-Onge, les Lami, les Magee abîmés dans une douleur que leurs sanglots mal contenus trahissaient trop ; l'assemblée compacte et silencieuse de tous les terriens aux visages de bronze qui s'inclinaient ; un prêtre qui priait ; que dis-je ?... le Fils de Dieu lui-même descendu parmi les larmes de son peuple, pour être le chef, le messager zélé des supplications émues ; puis l'orgue laissant choir sur la foule ses soupirs éplorés ; les cris plaintifs de la

liturgie catholique s'élevant à Dieu qui écoute, et, par-dessus tout, la voix grave de la cloche qui pleure par intervalles, se plaignant à la bonne terre, jetant sur les champs, sur les bois, sur les maisons, le glas rauque de la mort qui a vaincu... Non, jamais plus Willow-Grove ne verra cela !

Avant l'absoute, le P. Granger un instant sembla douter : allait-il parler ?... ou laisserait-il le silence prêcher seul ?... Son hésitation nerveuse fut le premier cri qui bouleversa les cœurs et fit couler les larmes.

— Enfants de la terre, commença-t-il ensuite, pourquoi la campagne ce matin est-elle muette et triste ? Pourquoi ce deuil ? Et pourquoi ces pleurs ?... Assemblée, pourquoi êtes-vous ici ? Sans doute, je le sais, vous êtes venus rendre hommage à l'infortune et à la mort, mais encore ?... Ah ! je le crois : c'est aussi de l'amour et du respect que vous apportez autour de ce cercueil à ces familles en peine... Vous les respectez, vous les aimez, les nobles et honnêtes familles de la bonne terre !... Oh ! que vous faites bien ! Car, ne sont-ce pas eux, les pionniers du sol, qui ont fait pour nous tous cette contrée immense où tout homme de bonne volonté jouit de l'aisance que vous voyez ? Vous savez ce qu'ils ont enduré les vieux fermiers, les nobles pionniers de la Prairie ; il n'y a pas un brin d'herbe sur les terres que nous foulons d'un pas gai et léger, il n'y a pas un brin d'herbe, dis-je, qui n'ait été arrosé de leurs sueurs et fécondé par leurs souffrances.

Fils des fermes, aimez aussi et respectez les champs bénis que l'amour paternel a façonnés pour vous !... Voyez ! les uns après les autres, les hommes, à l'heure voulue par Dieu, disparaissent et s'en vont. Nous

les déposons avec de ferventes prières et une grande émotion dans le sein de la bonne terre qui les a nourris et qu'ils ont vaillamment servie... Mais ne vous y trompez pas : ils vivent, ces morts ! Ils vivent, et chaque jour, entr'ouvrant la porte des cieux, ils se baissent et vous regardent !... Ils regardent leurs maisons et leurs champs, ils regardent leurs fils et leurs filles, et, se retournant vers Dieu, ils prient pour que vous tous ici vous aimiez l'héritage sacré qu'ils vous ont légué !

Jeunes gens du Canada, comme les pionniers de tous les âges, priez et travaillez ! C'est là l'auguste voie royale qui vous conquerra toutes les approbations et tous les cœurs, tant au ciel que sur la terre... Certains disent : « Les fermiers ne sont rien, rien que des simples et des ignorants ! »... Et moi, je vous le dis devant Dieu et devant le Canada, les fermiers sont tout !... Car enfin, après Dieu, qui nourrit le Canada et l'humanité, si ce n'est celui qui sème et récolte le blé dont sera fait, pour tous, le bon pain de chaque jour ?

Mes enfants, serrons donc les rangs autour des pionniers du sol ! Avec tout votre courage, avec toute votre foi, avec tout votre amour, gardez et vénérez la demeure, la vieille demeure et la bonne vieille terre de vos parents !... Et pour que Dieu vous bénisse, pour qu'au ciel les papas et les mamans qui sont partis soient contents, gardez aussi et vénérez toujours, près des églises de la Prairie, leur cimetière et leur tombe !

. . . .

A côté de la croix, on les a descendus. Les Hongrois et les Slaves tour à tour entonnent leurs hymnes funèbres, chants

tantôt doux et monotones, semblables à des soupirs d'enfants, et tantôt sauvages et saccadés, comme si ces gens se disputaient avec la mort.

Willie, la tête baissée, retenait sa peine. Il sentait le petit bras de Scholastica s'appesantir sur le sien de plus en plus, et à cause d'elle abrégeant ces moments de douleur pénible, il l'emmena un peu à l'écart. et la foule les suivit. Les hommes s'inclinaient et serraient la main de Willie ; les femmes baisaient les mains de Scholastica.

Lorsqu'on fut de retour à la ferme, Willie ne put s'empêcher de dire :

— Mon oncle, je n'aurais jamais cru que nous avions tant d'amis !... Ce que vous dites parfois est bien vrai : l'homme ne sait jamais tout le véritable amour qu'il y a dans le cœur de ses semblables... Maintenant, si je devais quitter le Canada, j'aurais beaucoup de peine non seulement parce que papa et maman sont ici, mais aussi parce que, comme M. le curé l'a dit, il faut serrer les rangs et garder la bonne terre des ancêtres !

Dans le courant de l'après-midi, M. Saint-Onge réunit un conseil de famille, auquel M. et Mme Magee assistaient.

Scholastica tout de suite déclara qu'elle ne désirait rien : toute sa vie, disait-elle, on l'avait choyée et gâtée, pendant que Willie souffrait martyre. D'ailleurs, elle n'avait nul besoin des biens de ce monde, puisqu'elle ne convoitait que les richesses du bon Dieu.

Mais Willie branlait la tête avec un air de reproche et souriait à sa sœur...

— Scholastica, dit-il, tu ne sais pas que j'ai vingt-deux mille piastres à la Banque du Portage ?... Cependant, je n'en veux pas

un sou ; car c'est l'argent maudit du vieux père Bishop. Je n'y toucherai pas ; ni toi non plus, d'ailleurs !... Mais lorsque tu seras une bonne Sœur de Charité tu auras besoin de secours pour les pauvres, les malades et les petits orphelins... Oh ! si seulement je pouvais voir mon rêve se réaliser !... Le P. Desrosiers m'a affirmé que d'un bout du Canada à l'autre : en Nouvelle-Ecosse et au Nouveau-Brunswick, au Québec et dans l'Ontario, par la Prairie et les Montagnes Rocheuses, il y a des petits abandonnés sans père et sans mère, et sans sœur. Ils sont ignorants. On les bat peut-être ! Ou, fugitifs et malheureux, ils grelottent et agonisent entre un monde très bon qui les ignore et un monde pervers qui les convoite et les destine au mal... Ma chère sœur, si tu pouvais au moins en recueillir quelques-uns, et les instruire, et les aimer un peu en souvenir de moi !... Je te donne donc pour eux ces vingt-deux mille dollars, et tous les intérêts qu'ils rapporteront.

Scholastica vint embrasser son frère.

— Willie, dit-elle, je t'aime mille fois plus maintenant, et le bon Dieu te bénira pour cette bonne action !

Papa Magee déclara aussi que c'était là la seule chose à faire avec l'argent de l'avarice, et que certainement le bon Dieu bénirait Willie pour l'avoir ainsi compris.

Vers le soir, Willie appela Scholastica et Véra :

— Allons jusqu'au cimetière ! leur dit-il, et voyons si la tombe de papa et de maman est en bon ordre... Ce matin, à cause de la foule, j'ai dû me retenir, et mon cœur est là qui me tourmente !

En chemin, chacun d'eux cueillit un gros bouquet de chrysanthèmes bleus si

jolis, qui poussent à profusion dans la Prairie. Ils en couvrirent la tombe tout entière.

Willie, à genoux, eut alors la grande crise qui, depuis plusieurs jours, voulait constamment s'échapper de son cœur. A ses côtés, Scholastica et Véra sanglotaient de ses sanglots : larmes douces, larmes bienfaisantes et consolatrices qui doivent couler toutes pour que le cœur paye tribut entier à la douleur qui torture.

Lorsqu'il sentit que c'était bien fini, Willie se releva, en poussant un long soupir, et Scholastica, avec son petit mouchoir blanc, lui essuya les yeux.

— Là, dit-elle ; cela suffit, mon petit !... Papa et maman seront fâchés, si nous pleurons toujours... N'est-ce pas vrai, Véra ?

— Certainement !... Lorsque ma petite sœur Rosie mourut (et Willie aussi était parti), je pleurais tellement que je devenais malade. Je pleurais même en mangeant et en dormant. Et maman disait : « Véra, le cher Jésus te voit ! Et tu troubles ta petite sœur dans le beau jardin de la Vierge, où elle joue avec les anges ! »

Ils s'arrêtèrent devant l'église. A leurs pieds, la vaste plaine étalait devant eux son immense tapis d'or. Le soleil, avec un grand sourire blond, se dérobait à l'horizon d'orange et de carmin.

— Qu'elle est donc belle, votre Prairie ! s'écria Véra. Dieu soit loué ! les fermiers sont des gens heureux !

Willie répondit :

— On est heureux partout, Véra, lorsqu'on vit avec de bonnes gens. Heureux, ne l'étions-nous pas dans les bois, à votre chère cabane, et moi si malade que sans vous je trépassais !

— Oui, c'est vrai ! Nous étions des enfants alors ; et je me souviens d'un petit Honey qui disait : « Véra, je voudrais rester avec vous toute ma vie ! »

— Oui ?... Et moi, je me souviens d'une petite fille qui répondait : « Ainsi soit-il, Honey ! Et plaise à Dieu, je serai votre sœur pour vous servir tant que nous vivrons ! »

— Quelle mémoire vous avez ! s'écria Scholastica amusée. Vraiment, vous n'avez pas oublié cela ?

— Jamais ! crièrent-ils tous deux d'un seul cœur et d'une seule voix, tandis que leurs mains se rencontraient et s'unissaient d'un geste si naturel et si rapide que ni l'un ni l'autre n'y pensa.

Dans la ferveur du moment, leurs yeux pétillants se regardèrent et s'admirèrent, et doucement Willie laissa tomber sa plainte :

— Véra, allez-vous donc maintenant vous en aller et me laisser seul encore ?

Elle retira sa main qui tremblait.

— Honey cher, c'est à papa et à maman qu'il vous faut demander cela !

— Partons ! cria Willie triomphant. Partons !

Mais, se ravisant, il courut à la tombe de ses parents, et y cassa une petite branche de chrysanthème qu'il vint offrir à Véra, en lui disant à l'oreille :

— Papa et maman sont très contents !

Comme ils descendaient vers la plaine, Scholastica marchait muette et pensive.

— Willie, dit-elle enfin, si la chose était possible, je voudrais vous voir mariés et heureux avant mon entrée chez les Sœurs Grises.

— Et cela, quand sera-ce, ma chérie ?

— A l'Immaculée, s'il plaît à Dieu !

— Eh bien ! cela prendra au moins trois ou quatre semaines pour les préparatifs... Qu'en dites-vous, Véra ?

— Honey, il faut que Scholastica assiste à notre mariage pour que je sois très heureuse. Je dirai donc comme vous : que ce soit donc dans quelques semaines ; en tout cas, avant les neiges !

Ils arrivaient au logis, Willie radieux, étroitement enlacé, captif le plus heureux entre ses deux chers amours. Ils étaient comme trois belles roses tout un jour exposées à la chaleur et au vent, et qui maintenant laissaient tomber leurs jolies têtes l'une vers l'autre, avec l'auréole d'un long deuil qui finit, et la délicieuse attente d'une aurore splendide qui s'annonce.

Les Saint-Onge, tante Lami, les Magee, discouraient, assis en cercle sous la véranda.

D'un même geste, nos trois jeunes intimes s'inclinèrent profondément devant eux. Un sourire ravi effleurait leurs lèvres; l'énigme intriguait dans leurs yeux.

— Mon oncle, dit bravement Willie, j'ai une grande faveur à vous demander !

— Quelle qu'elle soit, Willie, je l'accorde !

— Mon oncle, c'est un tout petit chantier sur ma terre que je voudrais avoir, s'il vous plaît !

— Très bien, Willie ! Il sera bâti, et je le ferai peindre aussi !... Quelle couleur veux-tu qu'on y mette ?

— Du vert, mon oncle ; beaucoup de vert !... N'est-ce pas, Véra ?...

Et, se tournant vers les Magee :

— Papa, maman Magee, vous voulez bien, n'est-ce pas, que mon chantier soit peint tout en vert ?

— *That's the boy !* cria papa Magee en

se levant et en tapant des mains... Approuvé, Willie, approuvé !

Un Irlandais ne pouvait faire moins. Véra rougissait de bonheur. Maman Magee riait en s'essuyant les yeux.

— Et, dites-moi, quand doit-il être prêt, ce joli chantier vert ?

Trois bouches joyeuses s'écrièrent d'une seule voix :

— Mon oncle, avant les neiges !

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'essai.

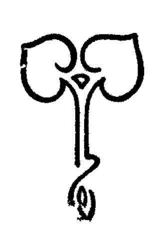
DEUXIÈME PARTIE

L'épreuve.

TROISIÈME PARTIE

Le succès.

1926. — 871-25. — Imp. Paul Feron-Vrau, 5, rue Bayard, Paris




000004941852


A6908